

THEORIE NOUVELLE

DE LA

PHTHISIE PULMONAIRE.

THÉORIE NOUVELLE
DE LA
PHTHISIE PULMONAIRE.

PAR M. LANTHOIS,

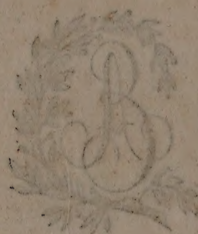
Docteur en Médecine de l'ancienne Faculté de Montpellier, Membre de l'ancienne Académie de Médecine de Paris, et du Comité d'Émulation de la même ville.

Pulsa fugit macies, abeunt pallorque, situsque,
. . . .
Membraque luxuriant.
(Ovide, *Métamorphoses*, liv. VII.)



PARIS,
ADRIEN ÉGRON, IMPRIMEUR
DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR, DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n° 37.

1818.



A LA MÉMOIRE

DE MON ILLUSTRE AMI

LE PROFESSEUR DE GRIMAUD.

Vous qui fûtes le guide et le soutien de ma jeunesse ; vous dont les doctes leçons déposaient dans mon esprit et dans mon cœur des germes qu'un plus long commerce avec vous aurait sans doute mieux fécondés ; c'est à vous, mon illustre ami, que je dédie cet Ouvrage, dont la gloire (si l'espoir d'en recueillir n'est pas trop ambitieux pour ma faiblesse) vous ap-

partient autant et plus qu'à moi. Ce n'est point par un vain artifice d'orateur que je vous adresse la parole comme si vous étiez présent ; c'est par la conviction intime et profonde que la mort n'a pas atteint la plus noble partie de vous-même : et que cette âme, ornée de tant de vertus ; cet esprit éclairé par de si vives lumières, n'ont pas disparu comme une étincelle qui brille un moment et qui s'évanouit. Daignez agréer ces religieux hommages. Mon travail, je le sais, est loin d'être parfait ; mais il rend du moins témoignage du principe que vous m'avez transmis, et qui dirigea constamment les actions de votre vie, l'amour de l'humanité.

NOTICE SUR M. DE GRIMAUD.

M. DE GRIMAUD, descendant des anciens ducs de Grimaldi, fut le disciple, l'ami et le successeur du célèbre Barthez. Jamais on ne vit deux caractères plus différens et plus sympathiques. Autant M. Barthez avait de rudesse et d'inégalité dans le caractère, autant M. de Grimaud déployait de grâce, de douceur et d'urbanité : mais il semble que, par une mystérieuse loi de la nature, les contraires se recherchent et s'attirent, comme pour se servir de complément l'un à l'autre.

Qui ne connaît la science profonde, l'immense variété des connaissances, la vigueur de tête et l'étonnante sagacité qui caractérisaient le Dr Barthez? Dans cet homme seul, on comptait plus d'un grand homme. C'était déjà beaucoup d'être distingué par lui : qu'était-ce donc d'être digne, à ses yeux, de recueillir son héritage, et d'occuper la chaire après lui? Un tel honneur était réservé à M. de Grimaud : il y fut appelé presqu'au sortir de l'enfance. Ainsi, son début fut un succès brillant; et ce succès n'était que l'avant-coureur de beaucoup d'autres. Le *Traité de la Nutrition* suivit de près son entrée dans la carrière. Cet ouvrage, dont la réputation sera toujours jeune, fut dignement apprécié par l'académie de Saint-Pétersbourg.

Plein d'une grande pensée, il travaillait sans cesse à la rendre féconde. Ses cahiers, ses ouvrages, ses ébauches, indiquent un plan immense. Il conçut que la vraie médecine était encore à naître; il lui appartenait de la créer, et de briser toutes les entraves.

Tant d'études et de travaux altérèrent sa santé. Il décli-

nait vers la tombe, dans un âge qui ne semble fait que pour savourer la vie ; enfin, il succomba, et avec lui, peut-être, la gloire de cette école, si long-temps, si justement renommée, qu'une rivale plus heureuse s'efforce de condamner à l'oubli.

On a imprimé son *Traité posthume des Fièvres*. C'est un grand et beau travail, mais qui semblait demander encore *la lime et le temps*. Sa *Physiologie* n'a jamais été publiée : ce que l'on en peut connaître fait vivement regretter qu'elle ne le soit pas. Tous ses ouvrages enfin portent le cachet du génie : on y *voit respirer* aussi toute la grandeur de cette âme de feu, qui se manifestait par une si douce et si entraînante éloquence.

M. de Grimaud mourut dans ces temps de misère et de fureur, où le sage craignait moins de mourir que de vivre. Sa mort fut à peine aperçue des dominateurs du temps : ce n'était qu'un philosophe et un homme de bien. Après lui, tous les anciens usages furent méconnus : on envahit les chaires comme les trônes ; et l'ignorance, coiffée d'un bonnet rouge, vint effrontément enseigner la science. Je sais qu'il est d'honorables exceptions ; j'en connais surtout une qui les vaut toutes : c'est le choix du successeur de M. de Grimaud (le D[r] Baumes). Hors lui, tout fut ce qu'il devait être alors. On ne conserva pas même les traits de ce grand homme. A la honte de l'école de Montpellier, son portrait manqua long-temps dans la salle consacrée aux hommes qui avaient parcouru avec éclat cette immense carrière ; il a fallu qu'une ancienne amie et moi nous retrouvassions son image au fond de nos cœurs, pour la reproduire sur la toile. Je connais des écrivains plus célèbres que M. de Grimaud ; mais ils ne disent pas tous aux dépens de qui cette célébrité leur est venue : il est des larcins qu'on ne punit pas.

DISCOURS

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

Un des hommes les plus recommandables par l'étendue de ses connaissances et la profondeur de ses recherches dans l'histoire (1), a fait un livre pour prouver qu'il n'y a point d'histoire. A ceux qui jetteront un regard attentif sur la foule immense des difficultés historiques, le paradoxe de M. Volney cessera de paraître une erreur : or, si l'histoire des événemens est enveloppée de tant d'obscurités, que sera-ce de l'histoire des arts et des sciences ?

Il y a telle antique allégorie qui nous en

(1) Le comte de Volney.

dit plus sur la généalogie des arts que toutes les traditions humaines. Cérès, dit la fable, fut l'inventrice des lois; c'est-à-dire que la société commença par la culture. Cette origine est plus certaine que les chronologies; et c'est ici la fable qui est l'histoire.

Gardons-nous donc de chercher les titres de la médecine dans les archives des peuples; la poudre des siècles couvre depuis long-temps ces archives; et, quand il n'en serait pas ainsi, l'orgueil humain, au défaut de la vétusté, saurait bien les dérober à nos regards.

Les arts sont enfans de nos besoins. Du moment que l'homme éprouva la faim, ou que les fruits agrestes devinrent plus rares, la chasse et la pêche durent naître; du moment qu'il sentit le besoin d'un abri, il y eut un commencement d'architecture. La médecine est donc née avec la douleur.

Les livres saints font descendre la médecine du ciel, et tous les arts bienfaisans en sont en effet descendus. « Honorez le méde-
« cin à cause de la nécessité (dit l'Ecclésiaste),

« car c'est le Très-Haut qui l'a créé. Toute mé-
« decine vient de Dieu, et elle recevra des
« présens du Roi. La science du médecin
« s'élèvera en honneur, et il sera loué devant
« les grands. C'est le Très-Haut qui a produit
« de la terre tout ce qui guérit; et l'homme
« sage n'en aura point d'éloignement. »

Il est assez généralement reconnu que la médecine primitive fut externe et chirurgicale, soit que cette harmonie intérieure du corps, admirable résultat d'un si grand nombre de rapports et de luttes, fût trop au-dessus de la raison naissante ; soit que la plupart des maladies qui ruinent à la longue nos tempéramens énervés, soient le fruit de ces délicatesses du luxe inconnues à la mâle âpreté des premiers hommes.

Peut-être est-ce l'instinct qui, le premier, nous indiqua dans les plantes un remède à nos maux : ce qu'il y a de certain, c'est que la connaissance du quinquina nous est venue des Sauvages. Peut-être, et c'est le sentiment de Pline et de Montaigne, les bêtes ont-elles été nos guides en cela, comme

en tant d'autres choses ; car à défaut d'instinct, s'il est vrai que nous en soyions privés, nous avons du moins ce penchant à l'imitation qui nous a fait définir, par Aristote, *animaux imitateurs*.

Pline (l. 27, c. 31) dit que l'hippopotame, ou vache de rivière, devenue trop réplète, s'ouvre une veine à la jambe avec un roseau pointu, qu'elle laisse couler le sang jusqu'à ce qu'elle se trouve soulagée, et qu'elle bouche ensuite les piqûres avec du limon. Nous voyons des chiens connaître et chercher eux-mêmes des herbes purgatives. On lit dans Elien que le lion se purge en dévorant un singe. La tortue, dit-on, ne mange des serpens que dans les lieux où il croît de l'origan. Le crapaud blessé va chercher la rue ou la sauge ; la huppe se guérit avec l'adiante ; le cerf blessé court au dictame ; les pigeons, les tourterelles et les poules se guérissent avec la pariétaire. C'est une ancienne tradition des Américains que la découverte du quinquina est due au lion, qu'il se guérit une fièvre intermittente, à laquelle

il est sujet, en mangeant de l'écorce de cet arbre.

Euximachus fondait la médecine sur l'amour. Il est certain du moins qu'on lui peut assigner pour origine la compassion, ce besoin le plus vif, le plus noble et le plus doux d'un être intelligent et sensible.

Toutes les relations des voyageurs, toutes les observations qu'ils nous ont transmises sur les peuples nomades, nous les montrent à peu près inaccessibles aux douleurs internes, et sujets seulement aux lésions extérieures et à quelques affections aiguës. Ce furent là les seuls genres de maladie de ces hommes simples et grossiers, et même la pureté de leur sang avait bientôt fait refermer la plaie.

Nous sommes ainsi conduits à cette opinion que, pendant bien des siècles, la médecine fut uniquement l'art de panser les plaies. L'art n'avait pas encore préparé tout ce fastueux édifice de conjectures, dont la raison n'est pas toujours le fondement, ou il s'était arrêté au vestibule.

L'origine de la médecine raisonnée ne peut donc véritablement dater que de la civilisation. A mesure qu'elle s'accrut et se perfectionna, les maladies internes dûrent se multiplier, leur marche devenir plus compliquée, et enfin chronique, leur terminaison plus douteuse. Quelques-unes furent plus fréquentes en de certaines saisons, et plus rares en d'autres; et ce fut là peut-être la porte par où l'astrologie entra dans la médecine. Une multitude ignorante attribua des vertus morbifiques et médicinales au soleil, à la lune et aux étoiles. De là des rites grotesques, s'ils n'eussent été impies, des superstitions ridicules, si elles n'eussent été funestes. Il y eut des conjurations, des talismans, des sortiléges; et le fils du maître de Rome, de cette Rome toute-puissante et déja rivale de la Grèce par les arts, comme elle en était maîtresse par les armes, se crut blessé à mort par quelques formules magiques tracées sur des tablettes de plomb; et un demi-siècle après, le plus grave et le plus profond des historiens racontait ces mêmes

causes dans un livre destiné à la postérité, comme s'il y eût ajouté foi.

On était depuis long-temps revenu à des procédés plus raisonnables, que ces superstitions duraient encore; car la superstition est dans l'esprit humain, comme dans son terroir. Elle y prend racine même parmi les vérités; elle se mêle aux opinions philosophiques, comme aux croyances religieuses. La terreur et l'espérance la produisent, et le doute l'entretient.

C'est une remarque à faire que les prêtres furent les premiers médecins. Ce mot seul, ΤΑ ΑΕΡΑ, dénomination commune aux choses sacrées et aux ingrédiens salutaires, en fait foi. Serait-ce que les prêtres, instituteurs primitifs des nations, n'ont point voulu séparer les différentes parties des connaissances humaines, dont ils s'étaient faits les dépositaires? Serait-ce que les miracles d'un art qui conserve et répare la vie, leur ont paru le plus sûr moyen d'éblouir et de subjuguer les peuples, et de les retenir dans la dépendance, par la crainte de la maladie et

de la mort? On peut-être pensaient-ils que la Religion devait réunir tous les secours, comme l'Être qu'elle enseigne réunit en soi tous les biens.

Il n'est pas possible qu'un peu de charlatanisme ne soit venu mêler ses illusions aux travaux de la médecine. De là les mystères des prêtres d'Egypte, et les épreuves de l'initié. Quelquefois ces illusions ne furent point sans fruit, même sur les esprits grossiers qui se laissaient dominer par elles. Il est arrivé que le fanatisme des malades, en exaltant leur imagination, coopérait à la cure; et je ne voudrais pas répondre que, par la seule puissance de l'imagination, le croyant ne soit sorti quelquefois guéri du temple d'Esculape, comme il sortait épileptique de l'antre de Trophonius.

Il faut convenir que, les intérêts politiques mis à part, les fonctions médicinales ne pouvaient être mieux remplies chez ces nations primitives que par les prêtres. Exercés à la méditation, libres d'occupations mécaniques et serviles, ils avaient plus de

temps à donner à des travaux qui demandent surtout un esprit indépendant. Aussi a-t-on remarqué que chez les peuples dont la civilisation est encore imparfaite, l'exercice de la médecine fut toujours renfermé dans les familles sacerdotales ; elles se livraient beaucoup moins à la chirurgie, qui fut le partage des chefs militaires.

Qu'on n'aille pas conclure de cette division primitive la nécessité d'une division permanente. On ne serait pas plus fondé à séparer aujourd'hui les choses que la société primitive separait, qu'à confondre celles que la société primitive confondait. Il ne faut pas conclure de l'ébauche au dessin, et du chaos qui a précédé l'ordre à l'ordre même. La médecine et la chirurgie peuvent aujourd'hui être considérées comme deux élémens d'une science unique, comme deux auxiliaires qui ne peuvent exister l'un sans l'autre, comme deux moitiés d'un même tout.

Quoique les ténèbres environnent le berceau de tous les arts aussi-bien que celui de

tous les peuples, il est permis néanmoins de croire, avec tous les érudits, que l'Egypte fut le berceau de la médecine, soit à cause de la haute antiquité des Egyptiens, soit à cause de la prééminence du sacerdoce parmi eux, soit enfin à cause des lois mêmes de ces peuples, chez qui l'hygiène était une partie de la politique.

Les Hébreux, chassés de la terre d'Egypte, gardèrent l'empreinte de leur antique patrie. Moïse, leur chef, était un médecin habile. Adopté par une princesse du sang des Pharaon, il dut recevoir les instructions des prêtres. Si tous ses livres ne sont pas la révélation des secrets de Memphis; du moins prouvent-ils qu'il avait su les pénétrer, à ne considérer sa mission que sous un point de vue purement humain; et la victoire qu'il remporta constamment sur les philosophes de Pharaon, ne prouve pas moins qu'il devait autant à son propre génie qu'aux leçons de ses maîtres.

C'est à la nature des institutions égyptiennes, surtout aux priviléges exclusifs qui

en étaient la base, qu'il faut attribuer l'état stationnaire où la médecine languit comme tous les autres arts, uniquement réservée aux prêtres et concentrée dans les temples, au milieu des initiations et des cérémonies théurgiques et mystiques, et couverte d'un voile qui n'était transparent que pour les initiés, comment aurait-elle pu faire un pas vers la perfection? D'après leur mythologie, Osiris, qui n'est peut-être que le même Dieu, adoré sous les noms d'Apis et de Sérapis, comme Saturne et Chronos étaient un même Dieu chez les Grecs, fut à la fois législateur, conquérant et médecin. Isis, qui fut aussi divinisée, ajouta de nouveaux préceptes de médecine à ceux de son époux. Horus, leur fils, avait appris de sa mère l'art de guérir. Thot ou Hermès, autre divinité d'origine égyptienne, désignée tour-à-tour sous les noms de Ménès et d'Anubis, écrivit le premier sur la médecine. Ses préceptes, d'abord gravés hiéroglyphiquement sur des colonnes et des tables de pierre, furent transcrits en caractères ordinaires par

ses successeurs, aussitôt après l'invention du papyrus.

On dit qu'Athotis, successeur de Ménès, écrivit sur l'anatomie; mais l'horreur des Egyptiens pour les cadavres réfute cette opinion.

Les prêtres égyptiens, s'il en faut croire les anciens historiens grecs, furent si constamment, si universellement honorés, que l'on choisissait quelquefois les rois parmi eux. Ils étaient divisés en plusieurs classes; Moïse n'en comptait que trois : plus tard, il y en eut bien davantage. Les classes inférieures ne pratiquaient que les branches les plus grossières de la médecine; les prêtres supérieurs, que Moïse nomme devins et philosophes, s'étaient réservé la haute médecine, qui ne consistait guère qu'en quelques formules magiques.

Tous les prêtres médecins ignoraient absolument l'anatomie. Comment auraient-ils pu la connaître, quand c'était une souillure de toucher un cadavre, quand ceux-mêmes qui faisaient métier d'embaumer les momies

étaient un objet d'horreur? On connaît quelques plantes dont ils faisaient usage à l'intérieur; mais leurs connaissances en chirurgie étaient très-bornées : au reste, ils devaient, sous peine de mort, suivre à la lettre les préceptes écrits dans leurs livres, lesquels n'étaient guère que des prescriptions de pharmacie. L'habileté des embaumeurs ne prouve point contre ce que j'ai dit; toute cette habileté se réduisait à extraire le cerveau par le nez, et les viscères par l'anus, ou par une très-petite plaie faite aux parois du ventre. Mais à défaut d'anatomie et de chirurgie, et de connaissances profondes en médecine, ils avaient la sobriété. Les réglemens, à cet égard, ne souffraient point d'exception, jusque-là que la table des rois était soumise à l'inspection des prêtres. Le peuple même était assujéti à l'usage journalier des bains, des purgations et des clystères, dont on dit que l'ibis leur inspira la première idée.

L'Inde, qui peut disputer d'ancienneté avec l'Egypte, eut aussi de temps immémo-

rial ses prêtres pour médecins. Cette vieille Asie (car ce ne serait pas une grande erreur d'y comprendre l'Egypte qui en est si voisine par le sol et par les mœurs) fut la patrie de l'hérédité des professions, c'est-à-dire la terre classique de l'esclavage. Plus fanatiques peut-être que les prêtres égyptiens, les brachmanes cultivèrent exclusivement comme eux toutes les sciences, dont ils dérobaient aussi la connaissance aux profanes. Mêmes superstitions dans la pratique, même indolence dans la recherche des causes. Les sciences y sont maintenant ce qu'elles étaient sous Alexandre. Triste sujet de méditarions! triste phénomène offert par les nations civilisées! Sous un ciel enchanteur, au milieu des inépuisables délices d'une terre qui ne vieillit point, l'homme végète et languit dans sa chaîne, tandis que les fruits du génie croissent avec ceux de la liberté, sous les éternelles glaces du pôle, et parmi les rigueurs d'une nature marâtre.

Les Hébreux ayant eu les Egyptiens pour maîtres et Moïse pour chef, auraient sans

doute poussé les sciences à un plus haut point de perfection. Mais, pour des motifs qu'il n'est pas donné à l'homme d'approfondir, le véritable Législateur voulut que la nouvelle constitution gardât les traces et le caractère de l'ancienne. Peut-être préparait-il dans ces siècles lointains une grande leçon aux nations qui abjurent leurs titres, et séparent violemment le présent du passé. Quoi qu'il en soit, le sacerdoce concentré dans une seule tribu, y concentra la médecine. David, et Salomon après lui, essayèrent de tirer les Hébreux de leur assoupissement; ils y auraient réussi peut être, si, en héritant de leur pouvoir, leurs successeurs avaient hérité de leur génie, surtout si, par quelque effort d'une politique vigoureuse et sage, ils eussent pu faire que les Hébreux ne restasseut pas un peuple isolé au milieu des autres peuples. Mais la défense de communiquer avec les étrangers était un bien puissant obstacle à l'émulation et à l'industrie; et il ne faut pas croire que le prosélytisme tînt lieu de ces communica-

tions, car le prosélytisme impose des opinions, et n'en reçoit point d'étrangères ; il met la conquête où il faudrait mettre l'échange. Il serait à souhaiter que les livres de Salomon sur les sciences physiques, principalement sur la botanique et la médecine, fussent parvenus jusqu'à nous. Le zèle fanatique d'Ezéchias, l'un de ses successeurs, nous a privés pour jamais de ce beau monument d'un siècle que nous ne connaissons que de nom ; peut-être obéit-il à l'instigation des prêtres, qui voyaient avec douleur leurs secrets divulgués.

Depuis Salomon jusqu'au temps où la captivité de Babylone vint apporter un si grand changement dans les mœurs, la médecine fut encore le partage exclusif des prêtres. On connaît les miracles des prophètes, surtout ceux d'Elie et de son disciple.

La médecine des Hébreux, comme celle de tous les anciens peuples, était mêlée d'un grand nombre de pratiques religieuses ; c'est de l'hygiène et de la diète que l'on tirait les moyens purement médicaux. On interdisait

l'usage de certaines viandes reconnues malsaines, et redoutables surtout à un peuple sujet à d'affreuses maladies cutanées. On prescrivait, dans le même esprit, des ablutions fréquentes et la plus rigoureuse propreté. Il semble que tous les préceptes aient la propreté pour but. En effet, livrés généralement à l'agriculture, astreints à une vie régulière, à un régime sobre, les Hébreux, hors la lèpre, ne devaient pas connaître un grand nombre de maladies.

L'Egypte était depuis long-temps sous la puissance des Pharaon, que les habitans de la Grèce étaient encore sauvages. Peu à peu des colonies égyptiennes s'établirent dans l'Asie mineure, et y répandirent les premiers germes de la civilisation. Les premiers législateurs de la Grèce étaient sortis de ces colonies; la plupart initiés aux mystères de Memphis, ils parurent au milieu de ces sauvages comme des dieux qui venaient leur révéler la dignité de leur nature, et le secret de leur bonheur. Tout à la fois guerriers, législateurs, prêtres, mé-

decins, faut-il s'étonner s'ils eurent des autels après leur mort? Orphée est mis au premier rang de ces héros fabuleux. L'allégorie d'Eurydice prouve qu'il joignait la médecine à la musique; et la musique même, cet art qui endort la douleur et charme la solitude, n'est-ce pas une médecine plus exquise et plus noble? Ce fabuleux Hercule nétoya les étables d'Augias, et domta l'hydre de Lerne et la fureur d'Alcée; c'est-à-dire qu'il assainit des lieux infects, qu'il dessécha des marais pestilentiels, et opposa des digues aux fleuves débordés. Le même Hercule arracha l'épouse de son ami à la mort, et délivra Prométhée de son vautour, c'est-à-dire d'un ulcère rongeur.

Toutes les fables anciennes rendent témoignage à la puissance de la médecine; toutes attestent la reconnaissance des peuples. Apollon et Diane présidaient à la médecine, et l'épouse du maître des Dieux avait pour apanage de soulager les mères dans les douleurs de l'enfantement.

Cependant la Grèce était partagée en

une multitude de petits états gouvernés par des chefs d'origine différente, presque toujours en guerre entre eux ou avec leurs voisins. De ces mouvemens fréquens et rapides, il résultait un progrès dans la civilisation; car les hommes se rapprochent même en se combattant, et plus d'une institution s'est transmise par la guerre.

Il paraît que les jeunes princes avaient coutume de voyager en Egypte pour se faire initier aux mystères; ils prenaient pour maîtres les héros les plus célèbres. Chiron fut le gouverneur d'Achille, et Chiron savait l'art de guérir. Nestor, Patrocle, Machaon, Podalire, Castor et Pollux, Diomède, Enée, sont comptés au nombre des disciples de Chiron; mais celui qui devait un jour effacer son maître, c'est Asclépie ou Esculape.

Esculape fit partie de l'expédition des Argonautes; il paraît que, dans le traitement des maladies, il se montrait sobre de formules mystiques, et même qu'il s'occupait presque exclusivement des lésions exté-

rieures : d'ailleurs, les Grecs n'étaient encore que des guerriers sauvages, et par conséquent sains et vigoureux. Si Esculape joignait quelquefois à l'empirisme les cérémonies mystérieuses, ce n'était que dans le traitement des ulcères les plus invétérés. Ses deux fils, Podalire et Machaon, délivrèrent Philoctète de ses longues douleurs. Nous les voyons, outre les topiques, employer les instrumens ; ce sont eux que l'on peut regarder comme les inventeurs de la médecine opératoire. On sait que Machaon fonda plusieurs villes dans les états de Nestor ; que Podalire, jeté par une tempête dans l'île de Scyros, se retira en Carie, où il devint le gendre et le successeur du roi, dont il avait guéri la fille. C'est à lui que nous devons le premier exemple de la saignée. Ce fut là un des moyens dont il se servit pour guérir celle qui devint bientôt après son épouse.

Ici commence une institution, dont les colléges de Memphis et de Bénarès, et les priviléges de la tribu de Lévi, furent les modèles. A l'exemple des Egyptiens, des

Brachmanes et des Hébreux, quelques familles chez les Grecs s'emparent exclusivement du domaine des sciences. Machaon et Podalire bâtissent un temple à Esculape, et s'en constituent les pontifes. Il faut remarquer cependant que les Orientaux, essentiellement amis de l'ombre et de la retraite, entourèrent la science de mystères, et se plurent à la cacher loin du peuple et du bruit; au lieu que les Grecs, essentiellement guerriers, décorèrent les arts pacifiques de belliqueux attributs, et forcèrent, pour ainsi dire, la sagesse elle-même à revêtir des formes éclatantes. De là un sacerdoce moins puissant, des peuples moins austères; l'enceinte des temples s'agrandit, et la science s'échappa quelquefois hors du sanctuaire. Machaon et Podalire, en s'attribuant exclusivement le culte d'Esculape, ne lui donnèrent point des entraves. Ils voulurent seuls être en possession du flambeau, mais pour étendre et communiquer la lumière. En esquissant l'histoire de cette nouvelle famille de médecins, nous prouverons

que leurs institutions, quoique vicieuses pour la forme, ne contribuèrent pas moins par leurs résultats à l'avancement de la science, en rassemblant des élémens précieux dont un génie supérieur s'empara dans la suite, pour asseoir la doctrine médicale sur des bases invariables.

Machaon, qui s'était retiré en Thessalie, eut un fils qui acquit la réputation d'un grand médecin, et qui, le premier, éleva un temple à son aïeul. Mais comme la réputation d'Esculape s'était répandue dans la Grèce, et qu'il y passait pour un dieu, un grand nombre de villes ne tardèrent pas à lui en élever de magnifiques. Les prêtres institués par les descendans de Machaon et de Podalire, se montrèrent dignes élèves de ces héros. Il n'était bruit que de leurs merveilles; et tous les malades qui venaient consulter le dieu, retournaient guéris ou consolés. Le temple d'Esculape fut le rendez-vous de toute la Grèce.

Un autre motif assurait ce concours. En consacrant les temples de leur fondateur, il

paraît que l'intention des Asclépiades était d'en faire des hospices immenses; il est certain du moins que ces temples ne s'élevaient jamais que dans des lieux dont on vantait la salubrité, sur le sommet d'une colline, et dans le voisinage de quelques sources minérales ou thermales.

Ce n'était pas tout : ici les magnétiseurs vont triompher, car je les retrouve dans les enfans d'Esculape. A peine un malade avait-il mis le pied dans le temple, des prêtres inférieurs le soumettaient à mille cérémonies mystiques; puis venaient les épreuves, diète sévère, jeûnes rigoureux, fréquentes ablutions dans les sources sacrées. Des serpens dressés venaient lécher les malades et leur pincer les oreilles. Des narrateurs adroits échauffaient l'imagination des malades par le récit des miracles du dieu, avant que l'on fût admis à consulter l'oracle. D'autres cérémonies préparaient l'âme aux songes prophétiques. Quelquefois le dieu apparaissait en compagnie d'autres dieux, quelquefois seul. Enfin, une voix entre-

coupée prononçait les médicamens, qui, presque toujours, étaient de nature à ne faire ni bien ni mal.

Ce n'est pas que les Asclépiades négligeassent les véritables moyens curatifs. Nous avons déjà vu toutes les ressources qu'ils tiraient des eaux thermales et minérales, des bains qu'ils faisaient toujours suivre de frictions; ils ordonnaient aussi aux malades des fumigations, des potions médicamenteuses à l'intérieur, et appliquaient sur les plaies différens topiques dont les propriétés étaient constatées.

Je dois compléter l'histoire des Asclépiades par un trait qui fait honneur à leur sagesse. Ils avaient coutume d'inscrire sur la pierre les découvertes importantes qu'ils avaient faites dans la préparation ou l'administration des médicamens : cet usage eut les plus heureuses suites.

La Grèce marchait cependant à grands pas vers de plus hautes destinées. Réunis dans un danger ou dans un intérêt commun, tous ces petits états, qui se divisaient les

forces publiques, avaient appris que la puissance est dans le faisceau, et Troie avait révélé à la Grèce son avenir. Depuis cette mémorable expédition, les liens fraternels se resserrèrent de plus en plus. Des jeux solennels vinrent exciter toutes les émulations, et les olympiades, ces gardiennes du temps, ces appuis de l'histoire, prirent naissance. C'est alors qu'épurée par de saintes lois et de chastes mœurs, la passion de la gloire produisit des miracles. Ces pompes nationales, ces fêtes ravissantes qui, trente siècles après et sous notre ciel nébuleux, viennent encore échauffer nos âmes, dûrent promptement développer des germes héroïques dans un peuple que la nature avait pris plaisir à orner de tous ses dons. Beauté, santé, courage, vertu, tout naquit de ces influences. La religion elle-même consacra la gloire : les athlètes se souvenaient qu'Hercule avait eu le prix de la lutte, Castor celui de la course, et Pollux celui du ceste.

Cet esprit d'émulation, cet amour universel des applaudissemens et des couronnes,

ne furent pas perdus pour la médecine. Les différentes familles des Asclépiades rivalisèrent de zèle et d'ardeur, et les progrès de l'art furent plus rapides.

Le premier âge de la civilisation est toujours celui de la gloire poétique. La poésie et ses illusions sont la première parure de l'esprit humain et comme son printemps; la philosophie et les sciences qu'elle enfante n'arrivent que dans la maturité. La poésie avait caché la nature sous des voiles brillans; c'était à la philosophie à déchirer ces voiles.

On assigne l'Ionie pour berceau à la philosophie : ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant Thalès, personne n'avait osé sonder les secrets de la nature. Dans le même temps environ, Pythagore, riche de toutes les connaissances qu'il avait puisées dans les doctes entretiens et les mystérieuses leçons des prêtres d'Egypte et de Grèce, arrive à Crotone, plein du sentiment de sa supériorité, et fonde cette immortelle école où le raisonnement sut, pour la première fois, plier

l'imagination à ses lois sévères. Le but du philosophe de Samos était sans doute, en instituant un ordre secret où toutes les branches des connaissances humaines seraient cultivées, de les affranchir du joug qu'un aveugle fanatisme leur imposait dans les écoles religieuses. Sa réputation ne tarda pas à attirer auprès de lui tous les jeunes gens avides de s'instruire. Pleins de vénération pour ses préceptes, les disciples s'y soumettaient aveuglément. *Le maître l'a dit* était une formule sacrée qui repoussait le doute. La médecine doit beaucoup à ce philosophe, héritier de toutes les doctrines des Egyptiens et des Asclépiades. On sait que le régime diététique était la base de son système. La philosophie ne lui doit pas moins. Le premier, il essaya d'expliquer les fonctions vitales : ses explications ne sont pas au niveau actuel de la science ; mais sans elles, peut-être, nous serions bien au-dessous de ce que nous sommes ; elles excitèrent du moins la curiosité des philosophes sur l'organisation des animaux, et

furent un premier pas vers l'anatomie comparée.

D'après l'école de Samos, deux principes existent en nous, dont la combinaison produit les fonctions vitales; l'un spirituel, qui a son siége dans le cerveau, et fait naître l'intelligence; l'autre, matériel, qui réside dans le cœur, et fait naître les passions.

Au nombre des disciples de Pythagore, l'histoire distingue surtout Alcméon, qui enseignait que les chèvres respiraient par les oreilles, et le fameux Empédocle, fondateur de la théorie des quatre élémens. La médecine de tous ces philosophes consistait plutôt en topiques et en onguens, qu'en substances médicamenteuses prises à l'intérieur.

Vers la même époque, d'autres philosophes fondaient d'autres sectes dans diverses provinces de la Grèce et de l'Asie Mineure. Anaxagoras de Clazomène est célèbre pour avoir donné le premier la théorie de la formation du monde, et pour avoir attribué à la bile toutes les maladies aiguës. Démocrite

d'Abdère, qui, à l'exemple de Pythagore, avait voyagé en Perse et en Egypte, se livra comme lui avec ardeur à la contemplation de la nature. La médecine lui doit des traités sur les fièvres et sur les maladies épidémiques. Enfin, la philosophie d'Héraclite ne fut pas sans influence sur les théories médicales; il regardait le principe de la vie comme une émanation de l'âme universelle du monde répandue dans l'éther, qui se combine, par la respiration, avec les élémens des corps vivans, en plus ou moins grande proportion, suivant le degré d'intelligence des êtres. C'était expliquer les choses par les abstractions : métaphysique fausse et nébuleuse, qui a long-temps obscurci toutes les vérités.

La véritable grandeur, la véritable gloire de la médecine, date du jour où les Asclépiades se réunirent aux Pythagoriciens. Dès ce moment, la médecine se sépara du sacerdoce, et l'expérience prévalut sur la superstition. Hippocrate, l'un des Asclépiades, eut enfin le rare honneur de fonder

la science. Malgré les mutilations des copistes, ses ouvrages seront toujours pour le philosophe une source de documens précieux. A la vérité, ce grand homme ne porta pas la chirurgie au même degré de perfection que la médecine. Mais comment l'aurait-il pu faire dans l'enfance de l'anatomie? Ses écrits sur la diététique et l'hygiène sont des chefs-d'œuvres d'autant plus étonnans, que la chimie et la physique étaient encore à peu près ignorées.

Il semble que, depuis le vieillard de Côs, la science aurait dû marcher à pas de géant. Mais on ne compte point ses entraves les plus gênantes; ce furent les doctrines de l'école, et les subtilités qu'un génie aussi grand qu'Hippocrate, mais bien moins propice au genre humain (1), avait semées dans toutes les branches de nos connaissances. L'école d'Alexandrie semble vouloir un moment secouer le joug d'Aristote; mais les

(1) Aristote.

travaux anatomiques d'Erasistrate et d'Hérophile ne servirent qu'à enfanter des systèmes nouveaux. C'est ainsi que la science, pressée entre les mystères des prêtres et les abstractions des sophistes, resta immobile, quand elle aurait dû trouver en elle-même ses développemens.

Jusqu'à Galien, l'histoire de la médecine n'intéresse que par le tableau des interminables débats de ses différentes sectes et de leurs scandaleuses luttes. On les voit se succéder, s'éclipser tour-à-tour, plus habiles à réfuter qu'à enseigner, plus ardentes à detruire qu'à reconstruire. En vain le génie supérieur du médecin de Pergame essaya d'affranchir la science.

Galien fut l'ami de Marc-Aurèle : cette amitié honore le souverain autant que le philosophe.

On connaît sa doctrine des diathèses humorales : doctrine lumineuse autant que simple, que le génie avait trouvée, et que la mode a détruite. Elevé dans cette école fameuse, qui s'était fait un mystère de n'en

pas avoir, il tenta de réconcilier toutes les opinions, et de tirer la vérité du sein de toutes les erreurs. Mais son électisme ne réussit pas ; et cette fois, comme tant d'autres, on vit les conjectures prévaloir sur la raison. Cornaro et Prosper Martian furent des disciples dignes d'un tel maître.

Cependant les beaux-arts avaient péri avec la liberté et la gloire du peuple-roi. La philosophie, effarouchée par le bruit des armes, ou épouvantée par les inquisitions, avait cherché un refuge sous les tentes des Arabes. Un moment accueillie par les califes, elle s'échappa bientôt de leur cour, convaincue que ce n'était point sous les gouvernemens d'Orient que la nature avait marqué sa place.

Mais son retour dans notre Europe était bien éloigné encore. Les moines s'étaient exclusivement emparés de la science, comme pour mettre la lumière sous le boisseau. On vit renaître le temps de l'union du sacerdoce et de la médecine, avec un degré de plus de barbarie et de superstition. Il était dé-

fendu d'étudier l'anatomie ; la chirurgie était abandonnée à de profanes mains : scission funeste, qui devint, en France surtout, un des plus grands obstacles aux progrès de l'art! En vain l'école de Salerne, instituée vers le même temps, essaya-t-elle de lutter contre l'ascendant d'Aristote : tout était devenu controverse, et la raison ne ressemblait plus qu'à un glaive d'autant plus pernicieux, qu'il est plus aiguisé.

Enfin, la vieille Italie retrouva la tradition de ses mœurs. Pavie et Florence ouvrirent leurs académies. Les travaux de l'anatomie éclairèrent ceux de la chirurgie comme un flambeau. La France avait Ambroise Paré ; mais, après ce grand homme, les préjugés, qu'on n'efface point avec de la gloire, se montrèrent de nouveau. La chirurgie tomba dans le discrédit, et la sotte bouffissure des pédans humilia l'expérience des observateurs.

Il vint à la médecine un nouvel auxiliaire ; ce fut la chimie. Par les opérations chirurgicales, elle avait pu juger du corps

humain comme d'une mécanique savante. Mais les ressorts qui composent cette mécanique sont-ils homogènes? Le premier qui eut la pensée de soumettre chacun d'eux à l'analise, ainsi que tous les liquides qui les lubrifient, et tous ceux dont ils sont les conducteurs, eut, en effet, une pensée lumineuse. Il faut remonter au douzième siècle pour en apercevoir la première manifestation. À cette époque, Mésué invitait les médecins à se rapprocher des chimistes. Peu à peu leur union devint plus intime; il faut ajouter qu'elle le fut quelquefois trop: car pour être voisines, deux sciences ne sont point identiques, et l'on peut se rapprocher sans se confondre. Les commencemens de ce pacte nouveau furent brillans. C'est à la chimie médicale que l'on doit les préparations du fer, de l'antimoine, du mercure, des différens sels, des minéraux, des poisons même les plus violens, qui, sous ses mains, se sont transformés en remèdes salutaires. Elle a fourni les idées des filtrations, des coagulations, des fermentations

qui se font dans le corps humain ; la formation du chyle, sa conversion en sang : tous ces miracles de la nature vivante ne seraient point connus sans elle. Malheureusement l'esprit d'analise, si nécessaire à la découverte des principes, nuit quelquefois à leur développement. En creusant à de trop grandes profondeurs, on trouve le vide.

Le dix-septième siècle porta le dernier coup à la puissance d'Aristote. Alors on commença d'enseigner la circulation du sang ; heureuse découverte que foudroya la Sorbonne, et qu'un poète vengea ! Dès ce moment, les sciences prirent leur essor, et l'humanité compta chaque jour leurs conquêtes.

Les Boerrhave, les Fermel, les Baglivi, les Sydenham, les Van-Swiéten, les Vanhelmont, les Sauvages, les Gariné, et tant d'autres personnages illustres, apportèrent leur tribut à l'immense réservoir de la science : nobles rivaux nés pour s'admirer, se défier, se surpasser les uns les autres ! Ce

rapide et trop imparfait récit, s'il ne découvre point tous les trésors de la science, signale du moins les deux principales entraves qui en ont arrêté la marche ; il la montre constamment aux prises avec la théurgie et la scholastique, tour-à-tour cachée ou défigurée, livrée aux superstitions ou aux subtilités, en proie au despotisme ou à la fausse philosophie.

Aujourd'hui que tous ces obstacles paraissent levés, et que l'expérience est le signe de ralliement des médecins et leur garantie unique, peut-être reste-il des abus indépendans de la science même, et qui ne laissent point de la déshonorer. Ces abus tiennent moins à nos connaissances qu'à nos mœurs, et, pour les déraciner, ce ne sont point de nouvelles théories que je demande, c'est une police plus sévère.

Socrate disait d'un peintre qui s'était fait médecin, que ses fautes, auparavant exposées au grand jour, seraient desormais cachées dans la terre. Quelquefois cependant on a dérogé à ce privilége d'être récom-

pensé du mal comme du bien, privilége dont le plus illustre de nos auteurs comiques se joue dans de burlesques vers. En Egypte, l'événement des remèdes était au risque du malade pendant trois jours; mais au quatrième, le médecin devenait responsable. Par la loi des Visigoths, les médecins convenaient d'une somme pour la guérison du malade, et si le malade mourait, le médecin n'était pas payé. On pense bien que je ne proposerai pas de ressusciter ces ordonnances surannées; et je me garderai d'effaroucher par de telles menaces l'aimable délicatesse de nos jeunes docteurs, et la sévère prud'hommie de nos anciens. Et pourtant il n'est pas de praticien qui n'acquière chaque jour la conviction de quelque assassinat; il le sait, il le voit, il en gémit, et c'est tout. L'assassin, bien retranché derrière de grands mots, continue impunément ses meurtrières visites; et, dans un siècle où l'on exige pour les plus petites choses des cautions et des garanties, on laisse la vie

des humains sans garantie et sans caution!

Il ne m'appartient pas d'indiquer la route à suivre pour affranchir l'humanité de ce fardeau qui pèse sur elle, d'autant plus que le monde ne manque point de censeurs âpres à fronder les abus, et inhabiles à les redresser. Je ne terminerai cependant point ce discours sans manifester une pensée que je mûris depuis long-temps. Si on la juge utile, j'aurai payé mon tribut; et, quand on la jugerait impraticable, je n'aurai que le ridicule un peu rare, à la vérité, d'avoir rêvé le bien. Cette pensée, qui est spécialement du ressort de l'administration publique, c'est que chaque praticien soit tenu de dresser un état trimestriel de ses malades, avec l'indication exacte du caractère de la maladie, de la quantité et de la qualité des remèdes, enfin, de leurs effets progressifs.

Je me hâte de prévenir les objections. La première est tirée des circonstances imprévues, du malheur des temps, de toutes ces causes enfin qui sont au-delà des bornes

d'un art conjectural. Me ferait-on l'injure de penser que je prends les travaux d'un trimestre, même de plusieurs trimestres, pour la mesure d'une vie entière? comme si je jugeais de la population d'un pays par le tableau des naissances et décès d'une année! Mais les trimestres se balancent dans un aperçu général, ainsi que les années dans le calcul de la population. Et donnez un espace qui puisse contenir toutes les chances, il sortira de tout cela un *mezzo termine*, que je regarderai, jusqu'à la preuve du contraire, comme le degré précis du savoir. On ne manquera pas non plus de m'opposer à moi-même, comme si j'insultais à la dignité du médecin, après avoir déploré son avilissement. Cette objection peut se rendre d'un mot. La véritable dignité consiste à remplir ses devoirs; je n'en connais, je n'en ai jamais connu d'autre.

L'idée que je propose me semble vraie, utile, importante; elle ne m'est point ins-

pirée par un sot orgueil, mais par un sentiment de justice et d'humanité. Je la livre aux méditations des hommes d'état et des philosophes.

AVANT-PROPOS.

Ce serait un problème fort important à résoudre que d'assigner l'influence des événemens politiques sur la physiologie des peuples. Comme les altérations morales dans l'individu provoquent toujours des altérations physiques, l'analogie autorise à penser que les secousses politiques doivent produire des changemens dans la constitution physique des nations. Montesquieu, dont le génie consista surtout à découvrir des rapports entre deux termes éloignés, et quelquefois même à deviner l'un de ces termes, fit découler la liberté anglaise de l'impatience du caractère, et cette impatience de la tristesse du climat, qui produit un défaut de filtration dans le fluide nerveux.

Le même écrivain attribue les lois bizarres qui, chez les Germains, graduaient géométriquement les lois de la pudeur, à l'apathie de ces peuples, et cette apathie au calme du climat. Une méthode inverse jetterait peut-être autant de lumières sur cet art précieux de guérir, qui n'est encore qu'un art conjectural ; car l'influence des sensations sur les sentimens une fois reconnue, l'influence réciproque des sentimens sur les sensations doit l'être aussi. La nier dans un cas, c'est la nier dans les deux ; et je suis convaincu que, si on perdait les archives des nations, un observateur qui serait de l'art les retrouverait dans les fastes de la médecine.

Il est certain que jamais la phthisie pulmonaire ne fut aussi répandue que de nos jours. Cette maladie et toutes celles qui tiennent à une sensibilité exaltée semblent devenues aujourd'hui nationales, comme la peste dans l'Orient, et le vomissement noir dans quelques contrées de l'Amérique. Elle n'est pas seulement individuelle, elle est souvent héréditaire ; et le plus terrible fléau

de notre nature porte en soi un germe de fécondité qui le propage dans une longue suite de générations, comme une conditiou nécessaire à leur existence.

La phthisie est une; mais ses causes sont diverses, et les premiers actes de son invasion sont aussi multipliés que ses causes. Mais à mesure que le mal s'accroît, les différences s'effacent; il vient un terme où elles cessent tout-à-fait : alors les espèces les plus éloignées dans l'origine, n'ont plus rien qui les distingue dans les développemens. C'est qu'elles procèdent toutes de même par la dégénération et la corruption des humeurs agissant sur la masse entière et sur chaque fluide en particulier; également ennemies du principe vital, quoique également promptes à l'atteindre, elles l'assiégent sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin gêné, circonscrit, suspendu dans son action, frappé tour-à-tour dans les substances constitutives qui l'entretiennent, il s'éteigne dans cette putréfaction qui a lentement empoisonné tous les canaux de la vie.

J'oserai affirmer que le père de la médecine n'a pas connu même ce fléau. Ses successeurs, manquant de guides, ne sont point parvenus à le bien apprécier. Trompés par la conformation de l'organe, que ses subdivisions presqu'infinies, ainsi que la disposition cellulaire qui sépare ces subdivisions, rendent plus propre qu'un autre à retenir les humeurs, ils n'ont pas vu ici le besoin de l'*épuration*, mais de l'*expectoration*, et c'est à ce dernier travail qu'ils ont tout rapporté. Leurs béchiques et lénitifs, et le lait d'ânesse, et les pilules de Rhufus et de Morthon, et tout ce qui ressemble à cet appareil banal, ne doit malheureusement occuper de place que parmi les routines perfides qui ont si souvent abusé les médecins et leurs victimes, et qui, en effet, ne sont que le secret de capituler avec la maladie, et de donner le change à la nature.

Existe-t-il un moyen unique, tranchant, exclusif contre la phthisie pulmonaire ? Nous serions trop heureux que cela fût; mais cela n'est point. Existe-t-il une méthode régu-

lière de guérison ? Je le prouve par de nombreux exemples, et par d'heureuses expériences, qui d'ailleurs se renouvelleront par la continuité de ma théorie et le perfectionnement qu'on pourra lui donner.

Il est certain qu'on n'a besoin que du bon sens pour se convaincre qu'un remède unique ponr cette maladie n'est pas moins une chimère que la panacée universelle. Tout ce qui altère ou la substance ou les fonctions du poumon peut conduire à la phthisie, quoiqu'il n'y conduise pas toujours. Et combien de causes sont susceptibles de produire cette altération ! Les irritations, les relâchemens, les ulcères, les vomiques, toutes les diathèses humorales dégénérées ou viciées. Vouloir qu'un remède unique convienne à tant de sortes de lésions, c'est soutenir qu'un même topique guérira une fracture, une inflammation, une plaie, une enflure.

Cette observation, toute simple qu'elle est, doit inspirer quelque défiance sur l'efficacité absolue d'un remède indiqué par M. Samson, sur la foi d'un capitaine de

vaisseau. Je veux parler de l'*alcornoque*, arbuste qui croît dans la Martinique. Au rapport de ce capitaine de vaisseau, un M. Badolet, atteint de phthisie au dernier degré, guérit par la vertu de ce remède. Il ne faut pas croire que je révoque en doute la possibilité de cette guérison, moi qui m'attache surtout à prouver que la phthisie n'est pas un mal sans remède; et c'est déjà quelque chose de gagné pour ma théorie, qu'il existe, même à ce degré, des moyens curatifs. Mais que tous les tempéramens admettent l'emploi de l'alcornoque, avec toutes les variations dont ils se composent, avec tant de complications diverses, que toutes les espèces de phthisies cèdent à sa vertu et doivent guérir, c'est ce dont il est permis de douter, quelle que soit l'autorité de l'exemple que nous rapportons : car, enfin, cet exemple est unique, et puis il n'est constaté que par le récit qu'on a fait à M. Samson, et ce recit a pour objet une autre personne que le narrateur, et la chose se passe à quinze cents lieues de nous.

Si la vérité ne se perd pas dans ces traditions indirectes, on conviendra qu'elle peut du moins s'altérer beaucoup. Mais puisque notre estimable collègue a éprouvé de la joie en apprenant que, même dans un autre hémisphère, il existait un moyen de guérir le mal le plus terrible qui soit dans le nôtre, combien n'en éprouvera-t-il pas davantage en apprenant que ce moyen est à sa portée, et qu'il existe près de lui?

Qu'il cesse donc maintenant de porter envie à l'Amérique : nous avons nos miracles comme le Nouveau-Monde, quoique la nature ne nous les offre pas tout préparés, et qu'elle laisse quelque chose à faire à l'industrie.

Depuis long-temps je pressentais, pour la guérison de ce fléau, l'existence et la possibilité d'une route nouvelle. Je n'aurais pas été moins heureux qu'un autre l'eût découverte; mais il ne faut pas non plus que l'obscurité, volontaire peut-être, de l'inventeur, nuise à l'invention; et je dirai comme le poète :

Si je puis vous servir, qu'importe qui je suis?

Ma théorie est nouvelle, mon traitement est nouveau : dans cette découverte, je peux dire que tout m'appartient ; mais c'est une propriété que je veux rendre publique, persuadé que toute pensée utile est le patrimoine de l'humanité.

Cependant, avant de rien exposer de mon système, je veux le prouver d'avance par des faits. Des personnes accoutumées à une marche inverse trouveront peut-être que de placer ainsi la conséquence avant le principe, ce n'est point se montrer habile dialecticien. Malheureusement j'ai toujours pensé que, dans une science d'observation, les faits sont les principes, et j'ai pour coutume de fonder les raisonnemens sur les faits, au lieu de plier les faits aux raisonnemens. Il y a de l'illusion dans l'éloquence ; il y en a même dans cette fausse géométrie, qui donne souvent au paradoxe les formes de la démonstration. Celui qui dit : *Venez, et voyez*, ne sait pas et ne veut pas tromper.

Dans les cures opérées par mon traitement, j'ai choisi surtout celles qui ont pour

objet des personnes au-dessus de la condition du vulgaire ; j'ai voulu que la relation simple et fidèle de ces cures fût appuyée par des témoignages authentiques, et j'ai mis en scène les personnages eux-mêmes, en rapportant les lettres qu'ils m'avaient écrites, toutes les fois que ces précautions m'ont paru nécessaires pour l'intelligence ou le développement de mes récits.

Mon remède n'est pas exclusif, mais ma doctrine est une ; si je ne la présente point comme infaillible, je la donne au moins comme méthodique, progressive et régulière, surtout sans exaltation ni exagération de ma part. Je sais qu'il est des hommes qui s'enivrent de leurs succès ; ils consentent de se tromper eux-mêmes avant de tromper les autres ; mais il en est, et certes en grand nombre, à qui vous ne persuaderez jamais d'approuver l'invention d'un autre, par la seule raison qu'elle ne leur appartient pas. Admirateurs exclusifs d'eux-mêmes, ils s'imaginent que ce qui leur est étranger est un vol fait à leur mérite ; et, quoique forcés en

secret d'en faire usage, ils ne manquent jamais de les décrier en public. Que dis-je? L'envie les égare quelquefois jusqu'à nier l'évidence, et ils disent au Lazare ressuscité : *Non, tu n'étais pas mort.* Etrange manie de rabaisser tout ce qui s'élève, et d'empoisonner tout ce qui est salutaire!

Il en est d'autres qui ne connaissent qu'une autorité, la coutume, et pour qui rien n'est bon que ce qui s'est fait autrefois, et comme il fut fait autrefois. Je ne le dissimule point, j'aurai pour ennemis les uns et les autres; il me faudra combattre l'incrédulité de l'ignorance et l'incrédulité de l'orgueil. Pour celle-ci, je ne le tenterai pas : on n'éclaire point celui qui repousse la lumière; difficilement il se désabuse. Quant à l'autre, je ferai, pour le convaincre, ce que fit Zénon devant le sophiste qui niait le mouvement : *il marcha.*

THÉORIE NOUVELLE

DE LA

PHTHISIE PULMONAIRE.

S'IL est une industrie dont l'esprit humain ait droit de s'honorer, c'est sans doute celle qui, tantôt secondant la nature, tantôt luttant contre elle, met sa gloire à prévenir nos douleurs, à raffermir les fragiles ressorts d'une existence que l'on peut appeler un miracle de tous les instans, à maintenir et à ranimer en nous ce principe ignoré, source de force et de vie. Sans cesse attentive à combattre un ennemi qui se cache ou se reproduit sans cesse, elle descend avec lui dans toutes ses retraites, le poursuit sous tous les déguisemens, et n'abandonne souvent le hideux protée qu'après l'avoir mis

dans ses chaînes. Quelquefois, plus hardie ou plus heureuse, elle efface un fléau de la liste innombrable de nos fléaux, et c'est alors véritablement qu'elle triomphe, comme si elle désarmait la mort et agrandissait l'humanité.

A n'envisager que le beau idéal de la médecine, le tableau que je viens de tracer, tout pompeux qu'il paraît, ne serait cependant qu'une faible et grossière ébauche. J'ai tâché de peindre les fruits de ses travaux; mais qui décrira cette profondeur de méditations, ces trésors d'expériences, de traditions, de conjectures, inépuisable fonds d'où ses travaux empruntent leur puissance, et, contre des maux sans cesse renouvelés, tirent des moyens toujours nouveaux? L'antiquité donna le dieu des arts pour père au dieu de la médecine. Voulait-elle montrer, par cette allégorie, combien l'art de guérir est un art composé, et le présenter à notre admiration avec l'immense cortége de tous les arts, devenus ses tributaires? Si nous cherchons, en effet, sa perfection, que de choses impor-

tent à connaître ! que de titres nécessaires pour justifier un seul titre ! Appelé souvent à calmer des maux qui prennent leur source dans quelque trouble de l'âme, le médecin doit avoir consumé plus d'une veille à pénétrer cette nature secrète, si différente de notre nature physique, et pourtant si intimement liée avec elle. Ici, l'un des plus puissans moyens, l'unique moyen peut-être de succès, il doit le chercher dans cet art magique et tout-puissant de la parole, qui, semblable à tous les autres, vit de calculs autant que d'inspirations ; et cette nature corporelle et vivante, objet immédiat de ses recherches, pourra-t-il se la rendre accessible, sans avoir auparavant embrassé l'ensemble des êtres organisés, leurs influences réciproques, les influences qu'exercent sur eux les êtres inorganiques ? Vaste pensée qu'il ne peut acquérir qu'en assujétissant son imagination toute brillante des plus riches couleurs, toute emportée dans le vague du monde conjectural, au joug de ces procédés plus sévères, sans lesquels l'his-

toire de la nature ne serait qu'une insipide chronique, et l'étude de ses lois, qu'un frivole amusement de l'esprit.

Malheureusement ici, comme dans tout le reste, la perfection est un être de raison; et nous nous verrions à regret forcés de rabattre quelque chose de tant de pompe, si, après avoir fait le roman de la médecine, il fallait en écrire l'histoire. Ici le coloris change. Ce n'est plus une chaîne d'enchantemens et de miracles; c'est notre imparfaite nature dans toute sa faiblesse. Plus avides à revendiquer ses droits, que jaloux d'imiter son exemple, les successeurs d'Hippocrate se partagent en deux classes : l'une qui disserte et ne guérit point; l'autre, qui ne sait point disserter, mais qui guérit quelquefois. Héritiers de toutes les théories, habiles à les développer avec solennité, plutôt enflés, peut-être, que nourris de science, les premiers triomphent, quand ils ont ébloui l'esprit et charmé l'oreille. Plus humbles dans leur ambition, et modestement appuyés sur l'expérience, les autres s'avancent d'un pas

lent, mais sûr, sans ériger leurs opinions en aphorismes, et leurs conseils en décrets, confessant qu'ils doivent quelquefois beaucoup au hasard, et renonçant volontiers à la gloire du bel esprit, pour les douceurs de la bienfaisance. Il est possible que l'on trouve plus dans cette classe cet instinct secret, cette sûreté du tact, qui n'est pas moins un fruit de l'habitude qu'un don de la nature, ce *caput Hippocraticum*, caractère distinctif des hommes dont la vocation est de guérir. Moins élevés au-dessus de l'humanité, ils ont appris à compatir à ses peines. Comme leur temps n'est pas dérobé par des admirateurs, ils en ont davantage à donner à leurs malades; ils vivent plus avec eux, les observent avec plus d'attention, les soulagent avec plus d'affection, ordonnent avec moins d'empire.

Je n'ai pas besoin d'annoncer quel intérêt j'ai dans ce parallèle; le style de mon ouvrage ne le prouvera que trop. Voici la première fois peut-être que les plébéiens de la médecine osent entrer en lice, et que l'ex-

périence défie la science. Laissons les dominateurs crier au scandale ; nous avons un juge commun, qui sait que le meilleur système est celui qui se fonde sur les faits, et qu'éblouir n'est pas éclairer.

PREMIÈRE PARTIE.

PARMI le nombre immense des fléaux qui assiégent l'humanité, je n'en connais point de plus cruel dans ses effets, de plus régulier dans ses progrès, j'allais presque dire de plus obscur dans ses causes, que cette maladie physique et morale à la fois, qui, embrassant dans ses invasions meurtrières et le sentiment et la force, en même temps qu'elle épuise le foyer de la vie, émousse l'activité de l'âme, jette la raison dans la langueur et le caprice, l'énerve sans la troubler, la dégrade sans l'égarer, et nous conduit au dernier terme à travers toutes les douleurs et tous les ennuis. Transmise quelquefois avec le sang, elle germe et se développe à notre insu; cachée sous les fleurs de la jeunesse et de la santé, elle se montre

tout-à-coup furieuse, terrible, accrue par les résistances mêmes qu'elle a dû vaincre, et comme certaine du succès. A ses approches, un sentiment profond de terreur et d'abattement a déjà glacé la victime; ces ligamens subtils et si compliqués, qui sont comme les conducteurs du sentiment, s'affaissent ou se dessèchent. Cette liqueur huileuse, destinée à conserver au corps sa chaleur, à faciliter les mouvemens des membres, à garantir les délicates extrémités de ces multitudes de rameaux qui tapissent les surfaces intérieures, tarit dans ses innombrables cellules; ou quelquefois se retirent autour du cœur, pour en interrompre l'action; l'organe essentiel de la respiration s'ulcère ou s'engorge par la présence ou la stagnation d'une humeur empoisonnée; les yeux saillans, gonflés, se remplissent de larmes; une toux violente et continue donne passage à des matières hideuses et fétides; le sang s'extravase et se dissout; la voix s'altère et s'éteint; la déglutition est difficile et douloureuse; la respiration pénible et entrecoupée; le

visage et les extrémités se bouffissent ; les cheveux tombent, les ongles s'allongent et deviennent crochus et livides ; il survient d'abondantes sueurs, des dévoiemens séreux, bilieux, glaireux, sanguinolens. Une insurmontable mélancolie vient se mêler à tant de maux, pour en faire mieux sentir toute l'amertume : on se sent mourir, et, par un triste caprice, on craint à la fois la mort, et l'on repousse la vie : l'instant du repos arrive enfin ; mais par combien de douleurs il a fallu l'acheter !

Ce mal affreux, dont je n'ai qu'imparfaitement exprimé les ravages, c'est la phthisie.

Douloureusement ému par l'aspect trop fréquent des désastres que cause ce redoutable ennemi de notre nature, et dans la juste défiance où j'étais de mes propres forces pour le combattre, je tentai, mais vainement, d'invoquer contre ce fléau tous les secours d'un art qui dut naître d'un sentiment de pitié pour nos semblables. Pendant vingt-cinq ans, je ne cessai de porter mes

réclamations au tribunal du génie contre des méthodes surannées, impuissantes et meurtrières ; il me semblait que nos grands hommes ne se ligueraient pas sans succès en faveur de l'humanité. J'observais que des maladies, non moins atroces peut-être, avaient disparu du milieu de nous, que d'autres s'affaiblissaient notablement. Toutes ces théories brillantes où la science emprunte le langage de l'éloquence et quelquefois de la poésie, cette multitude de livres si riches d'imagination et de parure, qui vont porter la gloire de nos institutions jusque dans les contrées les plus lointaines, en me remplissant d'admiration pour leurs auteurs, me remplissaient aussi d'espérance. Je me disais que si l'art pouvait quelquefois manquer de ressources, c'était contre une agression subite, imprévue, où l'origine et la crise semblent se confondre. Mais il s'agissait d'un ennemi qu'on voit arriver de loin, dont on peut suivre tous les progrès, qui, presque toujours, menace avant de frapper, dont les invasions successives sont marquées bien

distinctement par trois différens degrés. Le préjugé a déclaré, à la vérité, depuis long-temps, que cet ennemi est invincible. Mais est-ce au génie à céder au préjugé ?

Hippocrate, comme je viens de le dire, n'avait point connu cette maladie ; du moins est-on fondé à en juger ainsi par le choix des armes dont il s'est servi pour la combattre ; armes utiles quelquefois, j'en conviens, mais pour des causes qu'il était loin de soupçonner ; armes impuissantes contre le mal, puissantes seulement contre le danger des remèdes. Pour parler sans figure, admettez un traitement actif, un traitement approprié à l'effervescence des humeurs déjà exaltées, les incrassans et adoucissans ne seront point sans vertu ; ils corrigeront l'énergie du traitement ; ils ôteront de cette énergie ce qu'elle pourrait avoir de funeste ; ils seconderont les remèdes naturels, plutôt comme médiateurs, que comme auxiliaires. Le père de la medécine a fait ici la faute que nous ferions, en prenant, pour de véritables moyens de guérison, les ingrédiens que la

pharmacie mêle à des substances âcres ou corrosives, pour en tempérer la violence, ou en déguiser l'âcreté. Prosper Martian, Cornaro, et tous les commentateurs de cet homme divin, ont fait leur métier de commentateurs : *Jurare in verba magistri.* Quelques breuvages nouveaux, quelques recettes inconnues à Hippocrate, mais toujours puisées dans un même fonds, voilà tout ce que l'expérience de tant d'hommes illustrés a pu ajouter aux théories du fondateur; ce sont des sentiers nouveaux découverts parallèlement à une même route; mais ce n'est pas une route nouvelle.

Plus près de nous, Morton, Sauvages, Cullen, se sont à peu près bornés à traduire en d'autres termes, ou à présenter sous d'autres formes les mêmes erreurs. Le préjugé de la contagion (1) n'a pas permis à Morgagni d'appliquer à cet important objet toute

(1) Morgagni pensait que l'on gagnait la phthisie par le contact d'un phthisique. Je consacre plus bas quelques pages à détruire cette erreur.

l'activité de son génie. L'homme est un étrange composé de force et de faiblesse. Tantôt esclave volontaire, il n'ose se détourner de la route tracée avant lui, comme si elle était bordée de précipices; tantôt avide de connaître, et plein du sentiment de ses forces, il renverse toutes les barrières, et s'élance impatient dans des espaces inconnus. C'est ici l'un des monumens de sa faiblesse, et l'un des chapitres honteux de son histoire.

Oserais-je me présenter dans la lice, après que tant d'athlètes valeureux ont reconnu leur impuissance, et ne sera-ce point de ma part une insigne présomption d'espérer un succès qu'ils n'ont pas même tenté d'obtenir? C'en serait une, en effet, si je n'avais pour titres que quelques succès équivoques, dont le hasard, comme il arrive plus d'une fois, réclamerait la meilleure part. Mais tout entier depuis long-temps au désir de voir cesser un fléau dont la prodigieuse multiplication a fait dire à Sydenham *que la cinquième partie de l'espèce humaine périssait de ses*

atteintes, observant, avec une scrupuleuse attention, l'origine, la marche, la terminaison de toutes les maladies de cette espèce dont on m'a confié la guérison, pour séparer ce que chacun avait de particulier de ce qui leur était commun à toutes, j'ai dû, quand la première pensée d'une méthode nouvelle s'est présentée à moi, chercher à la soumettre à cette épreuve de l'expérience, qui est pour les systèmes ce qu'était l'épreuve du vin pour les enfans de Sparte. On peut voir quel procédé j'ai suivi dans l'invention, en observant quel ordre j'ai mis dans cet ouvrage. J'ai dit pour quelles raisons j'avais disposé les faits avant les principes, et comment, au défaut de l'autorité du nom, je m'appuyais sur celle de l'expérience.

Mon entreprise ne serait pas facile sans cet appui; peut-être même ne le sera-t-elle pas davantage avec cet appui. Je ne me dissimule pas tout ce qu'elle va exciter contre moi de censures, et peut-être de satires. Ce n'est pas impunément qu'un profane approche du sanctuaire. Je suis loin de contes-

ter à nos docteurs cette érudition profonde, cette magique éloquence qui les distingue, et que j'admire le premier. Ils sont nés pour être les ministres, et, si j'ose le dire, les grands-prêtres du dieu. Je ne suis, moi, qu'un de ses obscurs adorateurs. Mais s'il a voulu m'inspirer, pourquoi cacherais-je ses présens?

Qu'on ne s'attende donc pas à trouver ici cette profusion d'ornemens qui brille dans les écrits comme dans les discours de ces hommes à qui la science doit son éclat. Mon livre n'est pas seulement pour les savans; il est pour toutes les conditions et toutes les classes. Tissot ne s'est pas acquis une moindre gloire en popularisant la médecine, que d'autres en l'environnant d'un appareil mystérieux; il s'est acquis la réputation d'un ami de l'humanité, et celle-ci vaut l'autre. J'entre en matière.

Peu de gens ignorent cette guerre intestine qui, depuis des siècles, agite les enfans d'Hippocrate, et les divise en deux partis, dont l'un, fidèle à la voix du maître, rap-

porte tout aux quatre humeurs principales qui entrent dans la composition du corps humain; tandis que l'autre, attentif aux lois générales de la matière plus qu'à la nature particulière de notre substance, ne veut apercevoir dans tous les phénomènes de la vie, que des effets mécaniques, et dans tout le système des êtres organisés, qu'un vaste appareil de poulies, de rouages et de leviers. Intéressés les uns aussi bien que les autres à remonter à la source de toutes les altérations qu'éprouve notre nature physique, ils ont dû les chercher dans le principe de notre organisation; heureux si ce principe secret, enveloppé sous tant de voiles, n'était point resté entièrement inaccessible à leurs investigations. Au défaut des connaissances intuitives, seules bases inébranlables de tout système dont la nature est l'objet, ils ont recueilli des probabilités, et formé des faisceaux de conjectures, cherchant dans le raisonnement ce qu'ils ne pouvaient trouver dans l'expérience. Mais on sait combien le raisonnement est impuissant à expliquer les

effets physiques d'une cause qui ne tombe point sous les sens, combien le mystère même de cette cause donne de latitude aux hypothèses et de crédit aux sophismes ; enfin, combien on peut facilement tirer des doctrines opposées d'une donnée de faits dans un ordre contraire.

Le premier de ces deux systèmes prévalut long-temps. Mais depuis l'extrême faveur où les sciences exactes sont montées, il semble qu'on ait pris en dédain toute doctrine qui ne repose point sur des rapports ou des oppositions de forces et de résistances géométriquement combinés, comme si les forces vitales pouvaient être assimilées aux forces aveugles, et que rien, dans les lois de l'hydrostatique, pût expliquer un mécanisme dont le dernier terme est et sera toujours inconnu. Avant de rejeter la doctrine *humorale* avec tant de mépris, il fallait se souvenir au moins que c'était la doctrine d'Hippocrate et de Galien.

Si nous portons nos regards sur l'origine du corps humain, ses accroissemens pro-

gressifs, ses fonctions conservatrices, ses altérations insensibles, enfin, sur les phénomènes qui suivent sa désorganisation, nous ne pourrons nous empêcher d'y reconnaître l'existence d'un principe unique et constitutif, et ce principe est *la fluidité*. L'homme primitif n'est qu'une goutte de liquide, qui renferme proportionnellement la même distribution d'organes, le même nombre de vaisseaux et d'humeurs que l'adulte. Ces rudimens ainsi conçus, s'étendent et grossissent par intus-susception. Ce n'est, dans les premiers temps du développement, qu'une sorte de gelée qui perd peu à peu de sa transparence. Dans cet état de sommeil ou de vie imparfaite, toutes les substances qui l'enveloppent, toutes celles qui le nourrissent, sont des liquides. Cette multitude de canaux, de vaisseaux, de fibres, de cordons, de ligamens nés des liquides primitifs, est réductible à l'état de liquides. L'ossification commence dans le fœtus par les extrémités, comme une sorte de refroidissement, et la charpente solide qui en résulte, loin

d'être une partie constitutive de la vie, semble plutôt, à mon avis, un coffre destiné à recevoir, à contenir ses ressorts. Ce serait une objection trop facile à résoudre que la nécessité de la coexistence des liquides et des solides pour les phénomènes de l'animalité; comme si, dans la recherche du principe constitutif, l'analyse pouvait avoir un autre fond que les natures chimiques! De ce que les solides sont nécessaires à la structure et à la conservation du corps, on n'est pas plus autorisé à conclure qu'ils en sont *le principe*, qu'on ne le serait à décider qu'un récipient fait partie de la substance qu'il contient, parce que nous ne pourrions, sans son secours, conserver cette substance. Loin que les solides constituent le corps humain, on peut remarquer qu'il durcit et se consolide peu à peu, jusqu'à ce qu'il tombe de la vieillesse dans la mort; que c'est dans la chaleur, et par conséquent dans la fluidité, produit naturel de la chaleur, que la vitalité consiste. A mesure que nous nous éloignons de la vie, nos glandes s'oblitè-

rent, nos sécrétions acquièrent plus de consistance ; le sang ne circule plus que comme un ruisseau plein de vase ; enfin, une rigidité absolue, dernier et triste phénomène, est le terme de tant d'actions et de réactions, et la borne où viennent s'arrêter tous ces mouvemens si diversement combinés, que nous nommons la vie. Au-delà de ce terme enfin, lorsque le cadavre même a subi une seconde mort, et que la terre et l'air, revendiquant chacun ces élémens qu'ils avaient fournis, l'ont privé de tous ses sucs, il reste un peu de terreau et un squelette léger, *pulvis et umbra sumus*. Ce terreau, ce squelette étaient la moindre partie du corps : tout ce qu'en ont dégagé des affinités nouvelles formaient les cinq sixièmes de son poids ; il n'aurait guère fourni, dans un arbre, que le quart du poids total ; si bien, qu'en essayant de représenter par des nombres la différence des deux natures, nous trouverons qu'un même poids étant donné dans deux individus appartenant à deux règnes différens, le poids des liquides

de l'homme sera à celui des liquides de l'arbre, environ comme 10 est à 3. Ainsi, la nature, s'avançant par degrés vers l'organisation la plus parfaite, emploie d'autant plus de liquides, qu'elle approche plus de cette organisation. Nuls ou presque nuls dans le minéral, plus nécessaires dans le végétal, ils sont essentiels à l'homme en tout ce qui constitue l'animalité. Ces considérations ont fourni à l'un de nos plus habiles et de nos plus éloquens physiologistes, des réflexions qu'il lui appartenait, mieux qu'à tout autre, de pousser plus loin encore, et que je me fais un plaisir de transcrire ici, avec l'admiration due à son rare talent.

« Le corps humain, formé par un assem-
« blage de liquides et de solides, contient
« des premiers environ les cinq sixièmes de
« son poids. Cette proportion des liquides
« aux solides vous paraîtra d'abord exces-
« sive : mais réfléchissez à l'extrême dimi-
« nution, au prodigieux amincissement d'un
« organe desséché; le muscle grand fessier,
« par exemple, est réduit par la dessiccation

« à l'épaisseur d'une feuille de papier. Ces « liquides, qui forment le plus grand poids « dans la masse du corps, préexistent aux « solides ; car l'embryon, d'abord gélati- « neux, peut être considéré comme un corps « liquide. D'ailleurs, c'est à l'aide d'un li- « quide (le chyle) que tous les organes « se nourrissent, et réparent incessamment « leurs pertes. Les solides, nés des liquides, « reprennent leur premier état, lorsqu'ayant « fait assez long-temps partie de l'individu, « ils sont décomposés par le mouvement « nutritif. A n'en juger que par ce simple « aperçu, on voit que la liquidité est essen- « tielle à la matière vivante, puisque le so- « lide naît toujours d'un liquide, et retourne « inévitablement à cet état primitif. La soli- « dité n'est qu'un état passager, un véritable « accident de la nature organisée et vivante ; « beau sujet, d'où les partisans de la méde- « cine humorale peuvent tirer des difficul- » tés fort embarrassantes pour les solidis- « tes! » (*Elém. de Phys. de Richerand*, t. I.)

Tout, dans la nature du corps humain, atteste cette fluidité originelle et nécessaire, que la mauvaise foi ou l'ambition d'innover ont pu seules révoquer en doute. Un examen approfondi de chacun des phénomènes dont se compose notre existence ne serait point de mon sujet. Mais un coup d'œil rapide, jeté sur leur ensemble, nous montrera, dans la communauté de leurs élémens, l'identité de leurs causes. Et pour ne parler d'abord que de la première nourriture de l'animal, aussitôt qu'il a percé ses enveloppes, et qu'il a passé de la vie végétative à une pleine et entière existence, qu'est-elle autre chose cette nourriture, si ce n'est un fluide composé que l'estomac digère et combine avec le sang? N'est-ce pas le même fluide qui porte dans notre sang la température nécessaire à la vie, n'est-ce pas lui dont le contact oxide cette liqueur recrémentitielle, secrétée d'abord dans l'appareil digestif, et reportée, après de nombreux changemens de siége et de forme, jusqu'à l'organe principal de la respiration? Combien de li-

queurs, de mucosités, de transsudations, d'exhalations, de sucs salivaires, gastriques, intestinaux, la nature a disposés, soit pour le ramollissement des alimens, soit pour leur coction dans le viscère où le bol s'élabore, soit pour leur décomposition chimique dans celui où s'achève cette élaboration? Quel appareil de glandes et de cryptes! quelle profusion de canaux, de réservoirs, d'organes secréteurs! C'est toujours par la fluidité qu'elle procède à l'animalisation. L'insalivation la commence, les suintemens des amygdales la secondent, les viscosités de l'estomac la continuent, les sucs biliaire et pancréatique l'achèvent. Une masse dure et résistante, soumise d'abord à l'action des glandes buccales, palatines, labiales, linguales, prend la forme d'une pelotte humide et molle qui reçoit dans son passage tout ce qui peut la ramollir encore. Descendue, après bien des métamorphoses, dans le duodénum, elle s'y présente sous la forme d'une pâte grisâtre et déjà pénétrée de tous les liquides qui lui ôtent sa consis-

tance première. Mais ce n'est pas assez pour la nourriture du corps, si elle ne devient liquide elle-même, et c'est là le dernier procédé de la nature, le dernier degré de son travail. Ainsi, l'aliment n'est, suivant la définition de *Lorry*, qu'un corps muqueux. Il y a des exemples d'individus qui ont végété comme des plantes, sans autre nourriture que l'eau. Les expériences qu'on a faites sur les cadavres des personnes mortes de faim, prouvent qu'elles s'étaient, pendant quelque temps, nourries de leurs propres humeurs. Des espèces entières vivent, pendant l'hiver, du suintement de leurs extrémités. On supporte la faim plus facilement que la soif, et celle-ci est plus meurtrière.

Pressé d'arriver à l'objet principal de cet ouvrage, j'ai dû accumuler les faits, sans m'arrêter aux détails. Il suffit que l'on puisse embrasser d'un coup d'œil tout l'ensemble des opérations vitales, pour en tirer le principe de l'animalité; car, dans toute science véritable, les principes ne sont au fond que la conséquence des faits.

Je n'ai parlé jusqu'ici que du système réparateur : que dirai-je du système conservateur? Pour peu que vous considériez attentivement les surfaces intérieures du corps humain, vous les verrez tapissées de suçoirs, destinés non seulement à l'absorption des substances extérieures, mais encore à celle des liqueurs internes. Au dehors, un tissu spongieux, dans un état continuel d'inhalation, s'étend sur la chair, pour l'humecter et l'assouplir : au dedans, une force sans cesse agissante repompe des humeurs déjà secrétées, pour les rendre de nouveau à la masse des humeurs vitales. Un immense réseau, admirablement ramifié, enveloppant tout l'appareil des organes principaux et secondaires, forme comme un canal tortueux, mais continu dans ses flexuosités par où les humeurs se déplacent, se remplacent mutuellement. Des corps glanduleux, groupés sur la route des vaisseaux lymphatiques, servent d'intermédiaire entre eux et le fluide principal de toute cette économie : ils séparent la lymphe du sang ; ils la

mêlent au chyle ; ils la versent de nouveau dans le sang. Sous quelque aspect que vous envisagiez le système animal, vous n'y trouverez que liquéfactions, irrigations, courans d'humeurs. Comme c'est par la fluidité que la réparation s'opère, c'est par la mobilité que la fluidité s'entretient. Pour peu que cette mobilité cesse, les vaisseaux s'obstruent, le sang se condense, les humeurs se coagulent. Proportionnée à la fluidité, elle diminue avec l'âge et la chaleur du climat; elle diminue aussi dans le même sujet, à mesure que le torrent s'éloigne du centre de circulation; si bien que, du ventricule du cœur à ses oreillettes, la qualité du sang n'est plus la même. Pour entretenir cette chaleur nécessaire à la circulation, la nature nous a doués d'un organe très-compliqué, très-dilatable, qui soutire à l'atmosphére le calorique avec l'oxigène : et, comme si ce foyer ne suffisait pas à ses desseins, elle en a établi dans tous les points où quelque transformation s'opère, c'est-à-dire dans tous les tissus du corps.

Mais sans parler des substances premières et indispensables au maintien de l'économie, n'est-ce point par des transsudations que la nature pourvoit à la conservation des organes, à l'élasticité des ressorts, au glissement des surfaces, à l'abritement des parties les plus délicates? Sans la transsudation perspiratoire, le dégagement continuel du sérum ne pourrait avoir lieu; sans les liqueurs mises en réserve dans cette foule de vaisseaux utriculaires et glanduleux qui peuplent les voies digestives, aériennes, urinaires, pour être dégorgées au besoin, toutes les opérations de l'animalité resteraient incomplètes. La graisse et la moëlle des os ne sont, en effet, que des liquides. Le grand émonctoire du système a pour destination principale d'entraîner au dehors les substances dont le séjour serait un poison, et ces substances sont les plus denses; bien plus, il ne s'effectue point un changement en nous, il ne s'exécute pas un mouvement où la présence des liquides ou des mucosités ne soit indispensable. On trouve

des sérosités constantes dans le cœur, dans le poumon, dans l'estomac, dans le cerveau même; des synovies lubrifient les articulations; un enduit muqueux recouvre la surface nerveuse et mamelonnée de la peau, pour faciliter les sensations tactiles; les sucs salivaires donnent seuls aux mets de la saveur; une liqueur est essentielle au phénomène de l'audition, soit qu'elle entretienne les nerfs dans l'état de mollesse et d'humidité nécessaires à la sensation, soit qu'elle leur transfère les mouvemens ondulatoires qui l'agitent; que le cristallin ou sa capsule deviennent opaques, que le corps vitré perde sa transparence, que les différentes parties de l'œil durcissent, et sa vision s'affaiblit ou s'éteint. Sans le fluide nerveux, il serait impossible de se rendre raison du moindre phénomène relatif à la sensibilité. Il est maintenant reçu que c'est le reflux du sang vers les extrémités qui produit le sommeil, c'est-à-dire cet état de végétation où les fonctions de la vie paraissent suspendues; il est prouvé que la fibre, élément

des solides, tire ses propriétés essentielles du sang artériel et du fluide cérébral.

Si donc la substance que nous assimilons à notre substance est essentiellement liquide; si c'est par des liquides ou des fluides que nos organes se conservent et se réparent, et que nos sens exercent leur action; si la fluidité, produit naturel de la chaleur, suit en tout point ses décroissemens; si la fluidité, la mobilité, la chaleur, ne sont, en effet, qu'un seul et même principe; si les os, les tendons, toutes les parties dures du système, en un mot, ne jouent dans le mécanisme de la vie, qu'un rôle passif, ne restera-t-il point démontré que c'est dans les fluides, dans les humeurs du corps qu'il faut chercher les sources de l'animalité, et, par une conséquence naturelle, dans leurs altérations les causes de toutes les maladies?

Ce n'est pas qu'un défaut essentiel dans la conformation du corps ne puisse détériorer les humeurs, ou pour mieux dire, ne puisse être l'occasion de leur détérioration, à peu près comme des chaussées mal disposées, en

arrêtant ou en égarant le cours d'un fleuve, paraissent ôter à ses eaux toute leur salubrité : et l'organisation du corps humain offre un trop manifeste exemple de cette influence. Que l'on considère, en effet, combien, dans la distribution des organes, la nature a favorisé le côté gauche au préjudice du côté droit, en munissant l'un d'artères, tandis que l'autre en est dépourvu, on conclura légitimement de cette inégalité, l'inégalité du mouvement des mêmes fluides dans les deux parties, et leur stagnation dans les viscères du bas-ventre où se trouvent presque toujours le foyer principal et les élémens primitifs des maladies chroniques. L'homme serait trop heureux, si, à tous les présens qu'il tient de la nature, à cette perfection d'organes, à cette admirable harmonie dans la composition, la génération, la reproduction mutuelle des fluides, elle eût ajouté l'unité de disposition, la régularité de structure qui feraient de la vie, non point une double série de phénomènes, mais un seul et même phéno-

mène, et lui imprimeraient ce caractère d'indivisibilité, type de force et de durée. Mais est-ce à dire que ce soit dans les vaisseaux, dans les tissus, dans les innombrables ramifications du système animal, qu'il faille chercher l'essence de ce système et son principe générateur? Impassibles soutiens d'une économie qui leur est étrangère, ils ne peuvent rien sur elle, ni par leur nature propre, qui n'est qu'une dérivation éloignée de la nature des fluides, ni, comme on l'a soutenu, par leur action, puisque cette action est empruntée; par leur position, leurs dimensions, leur ordonnance. Il restera donc toujours que c'est dans la dégénération des humeurs que se trouvent les causes prochaines, efficientes, naturelles des maladies. En rejeter le principe plus loin, ou l'élever plus haut, c'est placer des puissances réelles dans des rapports abstraits, et fonder un système d'observation sur des futilités métaphysiques.

Les quatre espèces d'humeurs auxquelles Hippocrate rapporte tout le système ani-

mal, ont cela de commun de n'être sensibles ordinairement que par leur masse. Les parties élémentaires, ou molécules intégrantes d'où elles résultent, habiles à s'unir, à se conglober par les tendances physiques, restent néanmoins séparées par les forces vitales, ou ne se touchent que par des surfaces de très-peu d'étendue. Comme il existe une lutte entre les lois générales qui régissent tous les corps, et les lois particulières qui entretiennent la vie, il existe pareillement dans les fluides constitutifs de l'homme, avec un principe de cohésion, un principe de solution ou de mobilité; mystérieux effet de la nature vivante. Si la force de cohésion l'emporte, les concrétions se forment, les mouvemens s'arrêtent, la vie s'éteint. Quelquefois aussi, mais plus rarement, le trop de mobilité, en vaporisant les humeurs, dissipe leur action. Il est pour le corps humain une température unique, au-delà et en-deçà de laquelle la vie ne peut se conserver, et l'on ne peut considérer sans admiration toutes les précautions que la nature a prises

pour que cette température demeurât constamment la même.

Quatre diathèses résultent de la dégénération des humeurs : la sanguine, ou exaltation des parties globuleuses rouges ; la bilieuse, ou dépravation de la bile, soit que le tissu secréteur l'ait mal élaborée, ou que ses conduits l'absorbent inégalement, ou qu'elle séjourne trop ou trop peu dans ses réservoirs, ou même que, par des aberrations dont les exemples ne sont pas rares, elle se forme spontanément dans des organes étrangers, et apparaisse dans des régions que la nature lui avait interdites. Joignez a ces dégénérations la lymphatique et la pituiteuse (dépravation de la lymphe, ou du sérum des liquides). Tous ces phénomènes, différens dans leurs développemens, sont identiques dans leur principe ; ils tiennent à la nature générale des humeurs et à la réciprocité de leurs influences. Sitôt que l'une d'elles est viciée, elle vicie les autres à son tour, leur imprimant dans ses invasions son caractère particulier, et, par solution de

continuité, s'appropriant bientôt la masse entière.

La médecine a subdivisé à l'infini ces quatre diathèses principales, et les a distinguées par la différence du siége qu'elles affectent. Mais ce serait une erreur de penser que la nature du siége influe sur la nature du mal. A la vérité, leurs effets augmentent ou diminuent d'intensité, suivant que l'organe où se fait l'invasion oppose plus ou moins de résistance, qu'il est doué d'une sensibilité plus ou moins vive, que ses rapports avec les organes voisins sont plus ou moins étendus, et son influence sur le reste de l'économie plus ou moins marquée. Mais le principe morbifique ne laisse point d'être le même. Ainsi, la même humeur dégénérée, qui, se portant sur une phalange du doigt, produira un panaris; versée sur les organes de la déglutition, déterminera une angine; sur ceux de la vision, une ophthalmie; ailleurs, un catarrhe, une pleurésie, une enflure, une inflammation. L'invasion sera sans danger, si elle n'affecte que les

chairs ou parties seulement fibreuses ou musculaires ; elle sera d'une importance plus grave, si elle a pour siége un des principaux organes de la vie. Ce n'est pas qu'il n'y ait des parties du corps plus spécialement affectées à telle maladie qu'à telle autre. Par exemple, la plèvre, le péritoine, la conjonctive paraîtront essentiellement soumis à l'exaltation sanguine, le foie et la rate aux irritations bilieuses, etc. etc. Mais si l'on fait attention à la facilité de déplacement que la nature a donnée aux humeurs, à ces longs couloirs qu'elle a su leur ménager, à l'architecture admirable de ce canal composé de tant de canaux, par où nos liquides, comme autant de fleuves sortis d'une source commune, se mêlent, se croisent, se débordent, se confondent, on ne sera pas étonné que des effets si divers puissent naître d'une même cause, et qu'une dégénération donnée puisse produire ici une affection passagère, là, des ravages profonds : de la même manière qu'un caustique, appliqué sur l'épiderme, n'y produira

qu'une douleur sans danger, tandis que, versé dans l'estomac, il donnera la mort. On s'étonne tous les jours de ces irrégularités dans les maladies les plus caractérisées, qui transportent en un instant le premier terme au dernier, et forcent la nature à franchir les espaces qu'elle devait parcourir. On s'étonne encore plus de ces crises subites, inattendues, qui frappent sans menacer, comme si le ressort de la vie se brisait de lui-même. C'est à l'organisation si compliquée des canaux et des couloirs, c'est aux métastases qu'elle facilite à expliquer ces prodiges. Au moyen des flexuosités du labyrinthe, une humeur vagabonde se porte inopinément sur les solides qu'elle semblait respecter. C'est ainsi que les gouttes vagues, les rhumatismes, quittant tout-à-coup les parties musculaires, se jettent sur les organes internes pour y décider des apoplexies foudroyantes, ou d'autres maladies promptement mortelles. Cette manière d'envisager les principes morbifiques, à l'avantage d'une plus grande simplicité dans les causes, joint

celui d'une plus grande uniformité dans les moyens curatifs; et certes ce dernier avantage n'est pas de ceux qu'on doive dédaigner.

Fernel a défini la phthisie pulmonaire un ulcère qui corrompt et liquéfie la masse entière, *exulceratio quá sensim corpus universum liquescit.* Il est aisé de comprendre combien cet axiôme prétendu laisse de choses à désirer. Et d'abord est-il bien vrai que le caractère propre à la pulmonie soit l'ulcère ? Les observations de Sydenham sur la phthisie de Lancastre, celles de Lieutaud, de Vanswiéten, prouvent qu'il y a des pulmonies sans ulcère : mais ce n'est pas encore la principale difficulté. Cet ulcère, comment s'est-il formé ? Qui l'a produit ? Qui l'entretient ? La cause prochaine et immédiate n'est point la cause véritable et première, et l'on n'expliquera pas mieux une maladie par un symptôme, qu'on ne guérira par un topique une affection générale. Enfin, comment se fait-il qu'un ulcère dans le poumon corrompe la masse entière ?

Ceci ne peut être admis qu'à l'aide d'interprétations officieuses ou de conséquences forcées. L'opinion la plus commune s'appuie sur la structure de l'organe, sa complication, sa division en lobules, en cellules innombrables, qui paraissent comme autant de réservoirs destinés aux humeurs. Mais encore quelle est la cause première de l'engorgement? Le célèbre de Haen était sur la voie, lorsqu'il soutenait que, non seulement l'ulcère n'était pas nécessaire à la pulmonie, mais encore que le pus expectoré ne provient pas toujours d'un ulcère. Mais pour avoir aperçu le défaut du système contraire, il n'en a pas moins établi un système défectueux, donnant comme nécessairement faux ce qui n'était faux que dans certains cas; car, quoique l'existence d'un ulcère ne soit pas nécessaire à l'expectoration purulente, il n'en est pas moins prouvé par l'expérience que le plus souvent il y a ulcère. Ainsi, les deux sectes s'égarent, l'une en prétendant qu'une certaine cause existe

toujours, l'autre, en niant qu'elle puisse jamais exister (1).

Ceux qui attribuent au sang la cause du mal, ne sont pas plus d'accord entre eux, les uns prétendant que c'est un excès de sang, les autres un défaut de sang qui le

---

(1) Ici je rappelle à mes lecteurs ma première observation, celle qui a décidé la nouvelle théorie que j'avais long-temps méditée, la mort étant le résultat de toutes celles d'usage, tant anciennes que modernes. Madame Sarrus cracha pendant dix mois du pus mêlé d'un sang noir et dissous. Mon honorable collègue, M. Portal, jugea qu'il n'y avait que la nature à qui l'on pût confier sa guérison. Malgré la violente douleur que porta dans mon âme cet arrêt que j'aimais à ne pas croire irrévocable, je rassemblai mes souvenirs et mes conjectures, et cherchai une théorie qui, sans cette circonstance peut-être, n'aurait jamais vu le jour. M. Alexis Baour, de Bordeaux, cracha long-temps aussi du pus à flots. Ni M. Baour, ni madame Sarrus n'avait d'ulcère : c'étaitune dissolution plus ou moins avancée. Sept ans après, au moment où j'écris, madame Sarrus a éprouvé une rechute formidable. L'application de la glace, qui m'a réussi à moi-même dans un crachement de sang que rien ne pouvait arrêter, a obtenu ici un succès complet.

produit. Parmi les premiers, on distingue Fernel, Ernest-Sthall, Sydenham, et depuis eux, Haller et Morgagni. Tozzi, Lieutaud, Knoblochius, Thom. Bartholni, professent l'opinion contraire. Les uns et les autres ont leurs autorités et leurs preuves. Celles des premiers sont les hémorrhagies, les hémophthisies, premiers symptômes ordinaires du mal; la rougeur habituelle du visage, la dureté du pouls, le gonflement extraordinaire des veines, la saillie des veines jugulaires, la chaleur de la peau. Les seconds s'appuient, avec plus de raison, sur les résultats des dissections anatomiques, qui, le plus souvent, présentent les vaisseaux des phthisiques vides de sang. Le docte et célèbre M. Portal, dans ses Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire, a très-bien observé que la pléthore remarquée par les premiers était une pléthore accidentelle et locale. Mais je pense qu'il n'a pas vu toute la vérité, lorsqu'il n'a reconnu d'autre cause de la diminution ou de l'épuisement du sang,

que l'affaissement du poumon, tandis que son engorgement, sa flaccidité et toutes ses lésions enfin, de quelque nature qu'elles puissent être, le rendent de même inhabile à la sanguinification.

D'innombrables variations dans les formes et dans les effets du mal augmentent les difficultés. Ici, le poumon est déchiré, putréfié, consumé; là, il se trouve dans un état de distension ou de pléthore qui en augmente le poids et le volume bien au-delà des proportions ordinaires; quelquefois il y a lésion, ou dégradation, ou induration dans les glandes bronchiques, quelquefois dans les glandes lymphatiques. Il y a des cas où des transsudations visqueuses et l'interposition des fausses membranes attachent le poumon à la plèvre; il y en a d'autres où l'organe se hérisse de tubercules, de squirrhes et même d'ossifications, et la matière de ces concrétions diverses ne présente pas toujours du pus, quoiqu'elles finissent toujours par se réduire à cette tranformation, quand la dégénération humorale se con-

tinue et s'augmente par son action prolongée, à laquelle on n'oppose souvent qu'un aliment qui la soutient et lui donne une énergie nouvelle et croissante.

J'ai voulu former un tableau réduit, mais en quelque façon synoptique, de tant d'opinions et de phénomènes, non point par un sentiment puérile d'amour-propre, comme si je pensais que ma théorie emprunterait un nouvel éclat de toutes les fausses théories, mais afin de montrer combien il est facile de se tromper dans les choses mêmes qui semblent le plus du ressort des sens, et combien quelquefois on s'éloigne de la vérité quand on est le plus près d'elle. Un philosophe a dit que l'esprit humain ressemble à un homme qui chercherait de tous côtés son anneau, et qui l'aurait au doigt. (Villiers, *Philos. de Kant.*)

C'est une chose connue de tout le monde que la division du sang en deux élémens principaux : l'un, globuleux rouge; l'autre, séreux et sans couleur. Je ne parle pas ici des substances que la nature a mises en

dissolution dans ce liquide; source et réservoir de tous les liquides du corps humain; substances que la chimie obtient par ses analyses : or, c'est dans la partie globuleuse rouge que réside le principe essentiel à la vie, comme il est aisé de s'en convaincre, si l'on fait attention d'abord à la nature et aux différences du sang veineux, ensuite aux apparences que présente un sang vicié. Tout principe de destruction doit donc attaquer d'abord cette partie globuleuse qui, par sa plasticité, sa concrescibilité, se prête davantage à l'action d'une force coagulante, et par conséquent anti-vitale (1); ensorte que l'élément de la vie est aussi un élément, ou du moins une occasion de mort, corollaire de la grande loi de l'égalité, qui s'exécute toujours par des compensations et des balancemens de force. C'est donc dans les

---

(1) La dissolution séreuse qui, par sa nature, est le contraire de l'inflammation, ne laisse pas de se confondre quelquefois dans la marche des maladies; et l'inflammation peut finir par l'hydropisie.

globules rouges du sang que s'opère la première combinaison vicieuse ; et le principal effet de cette combinaison est de les rendre puriformes. Mon opinion s'appuie ici sur la généralité des faits, et ce n'est point un motif de doute qu'elle n'en embrasse point l'universalité; car où trouver cette condition remplie? Il n'est presque point de sujet mort de phthisie chez lequel on n'ait trouvé ou les poumons en suppuration, ou du moins des traces de suppuration dans cet organe. Les concrétions, pleines d'un suc gypseux, variqueux ou carcinomateux, ne détruisent point ce principe; car ces différens états sont des commencemens de dégénération, que le mouvement conduit à la maturité; ce sont des suppurations plus ou moins avancées.

Cela posé, l'expérience de la diminution du sang n'a rien que de naturel, et facilement se concilie avec les principes. La chimie a prouvé que c'était une propriété spéciale du pus de dissoudre le sang, en réduisant sensiblement le volume des globules

rouges, et même en les anéantissant pour toujours. Ces globules, source de vie, plus particulièrement attaqués par toute substance délétère, s'atténuent, se resserrent, de rouges qu'ils étaient deviennent pâles et jaunes. D'autres substances peuvent exercer leur action sur la masse du sang; mais je répète que c'est aux globules rouges qu'elles s'attachent d'abord. Il faut en conclure que la diminution et quelquefois l'épuisement absolu du sang dont les autopsies cadavériques fournissent des preuves, est due à l'action de ces substances délétères, c'est-à-dire à la dégénération des humeurs.

S'il en était autrement, pourquoi ces différences, si multipliées dans un même mal, qu'il semble être à lui seul une multitude de maux? Avec la doctrine de la pléthore, expliquerez-vous le desséchement complet des vaisseaux qu'on a quelquefois remarqué? Avec la doctrine de la raréfaction, comme cause première, expliquerez-vous les hémorrhagies que l'on a remarquées plus souvent encore? Si vous admettez l'ulcère

du poumon comme principe unique, direz-vous comment il se fait que ce viscère se trouve parfaitement sain dans quelques sujets morts de la phthisie? Dans tous ces systèmes, comment rendrez-vous compte des indurations du poumon, et des concrétions squirrheuses et carcinomateuses? Vous ne pouvez éclaircir un phénomène, sans obscurcir tous les autres : les secrets de la nature sont comme les énigmes, dont on croit avoir trouvé le mot, parce qu'on satisfait à une ou deux conditions; mais, quand on suit l'examen, on se trouve arrêté, et l'on reconnaît qu'on n'explique rien, si l'on n'explique tout.

A la place de ces doctrines incomplètes et trompeuses, admettez le principe si simple de l'action particulière, et de l'action combinée des humeurs. Est-il une difficulté qui vous résiste? Si les hémorrhagies et les hémophthisies précèdent quelquefois, quelquefois accompagnent les premiers développemens du mal, c'est que le sang, trop pressé sur certains points, reflue sur certains

autres par la loi générale des fluides, ou ce sont les efforts de la nature contre l'ennemi qui la menace, et la réaction du principe vital sur les principes morbifiques; si l'ulcère se forme dans le poumon, c'est que le poumon, l'un des égoûts de l'économie, en recevant, par une transsudation ou métastase continuelle, des substances empoisonnées, ne peut point ne pas se ressentir de leur présence; si le sang tarit dans les veines, c'est l'effet chimique de l'humeur puriforme, qui absorbe le *cruor*, et ne laisse que le *serum;* si les indurations, les concrétions, les tubercules s'amoncèlent quelquefois dans les cellules, et tapissent les surfaces du poumon, c'est que les humeurs, qui portent le ravage dans le sang, ne sont pas toutes de la même nature, et qu'elles peuvent être plus ou moins denses, plus ou moins âcres, plus ou moins corrosives; qu'elles peuvent ne contenir qu'un principe délétère, ou qu'elles en peuvent contenir plusieurs, que des circonstances ou des dispositions particulières peuvent donner à la même humeur plus ou

moins de fluidité. Enfin, et l'engorgement du poumon et son ulcération, et les dégorgemens sanguinolens et la sécheresse des vaisseaux, tout s'explique avec la dégénération des humeurs : rien ne s'explique sans elle.

Qu'un seul atôme délétère entre dans la circulation d'une des quatre humeurs constitutives ; insensible d'abord, et, comme perdu dans un océan, peu à peu il attire à lui d'autres atômes ; il se fait centre d'un groupe : sa mobilité naturelle, l'admirable ténuité du réseau qui lui sert de passage, le conctact immédiat et constant des autres humeurs, tout favorise ses influences, tout facilite ses invasions. Alors, suivant les dispositions générales ou locales, accidentelles ou naturelles, quelquefois ces groupes nouveaux se porteront sur un organe essentiel, quelquefois sur une partie plus résistante. Le poumon étant placé sur le passage des fluides, et destiné, tant par sa structure que par le calibre des vaisseaux qui le composent, à leur servir de réservoir, il est difficile

qu'il n'ait point sa part de l'attaque; quelquefois ce sera brusquement, inopinément; quelquefois avec plus de lenteur, et j'oserais dire plus de méthode. A toutes ces causes de destruction si actives, si puissantes, il faut opposer les moyens de conservation qui n'ont point une même énergie dans tous les âges, dans tous les sexes et dans tous les tempéramens; il y faut joindre, ou comme auxiliaires ou comme ennemies, les causes accidentelles ou les circonstances, les influences de l'atmosphère, les habitudes des organes. Toutes les fois qu'il existera une propriété spéciale dans l'humeur viciée qui l'empêche de se mêler efficacement avec les humeurs voisines, toutes les fois que la rapidité de son cours l'aura portée aux extrémités ou aux surfaces, le mal sera simple, l'affection locale et légère. La masse entière des liquides n'étant point viciée, les solides résisteront à une première secousse : mais s'il existe dans l'humeur étrangère un principe de coagulation ou de dissolution; si les ravages, d'abord secrets et inaperçus, em-

brassent l'économie entière, les résistances naturelles ne laissent point d'avoir leur cours; la force vitale et constitutive ne laisse point de lutter contre cette force étrangère et destructive. De grandes convulsions, de violens efforts manifestent l'action du principe conservateur; mais l'issue de la lutte est douteuse, et trop souvent c'est l'ennemi qui triomphe, parce qu'il a miné la place avant de livrer l'assaut.

Ce n'est pas que, livrée à ses propres forces, la nature ne l'emporte quelquefois : elle a pour la conservation, comme pour la destruction, des moyens inconnus, mystérieux; elle connaît des routes où l'art n'a jamais pénétré. Il peut donc se faire que la crise, occasionée par la présence d'une humeur étrangère, soit favorable, comme il peut se faire qu'elle soit funeste : mais qu'elle soit funeste ou favorable, il y a toujours progrès dans l'altération et progrès dans la décomposition. Ces progrès se calculent avec plus ou moins de facilité, parce

qu'ils tiennent à des causes plus ou moins compliquées.

Ce ne sont là, me dira-t-on, que des analogies et des conjectures. Jusqu'à ce que vous ayez tiré vos preuves de la chose même, nous ne verrons dans cet appareil de prétendues preuves, qu'un jeu de probabilités, et ce n'est point sur des probabilités, mais sur des faits, qu'une science pratique se fonde. Voici donc des faits, des faits lumineux, tirés, à la vérité, de la classe des exceptions ; mais qui n'en sont que plus propres à décéler le secret de la nature. Monro, de Haen, et, après eux, l'illustre M. Portal, ont recueilli des observations, d'où il résulte que certaines affections du poumon et de la poitrine ont fini par des éruptions et des abcès, manifestés, développés et terminés dans des régions étrangères au poumon et à la poitrine. Pour éloigner ou cacher la conséquence qui les pressait, je sais qu'ils ont eu recours à ce mystère de sympathies, qui, s'il expliquait quel-

que chose, ne s'expliquerait qu'à la faveur du principe même qu'on refuse d'avouer; car cette correspondance de certaines parties du corps, ces rapports secrets que la nature a établis entre elles, qu'est-ce autre chose qu'une communication plus facile des humeurs par cette voie? S'il arrive donc que le mal du poumon se termine aux aisselles ou ailleurs, c'est dans l'organisation du commun véhicule qu'il en faut chercher les causes, et non point dans quelque propriété oculte et mystérieuse, qui n'est peut-être au fond qu'un mot de passe pour l'ignorance.

Le siége de prédilection de tous les maux qui affligent notre faible nature, ce sont les viscères cachés dans les profondeurs abdominales; là, règnent et s'étendent en rameaux, en replis, en arcades, les nombreux canaux qui forment cette veine-porte que Montamas n'a pas nommée, sans raison, *porta malorum.*

Tout, dans ces régions tortueuses, parmi cette prodigalité de conduits qui touchent à

d'autres conduits, sous ces voûtes longues et embarrassées, semble disposé à préparer la dégénération par la stagnation ; et ce sont là proprement les réceptacles de la mort. Viciées et corrompues par un trop long séjour dans ces cavités, les humeurs obstruent tous les filtres, embourbent tous les couloirs. Que la phthisie soit scorbutique, syphilitique ou scrofuleuse, le vice radical est toujours là. Je sais qu'on a dit, qu'on a écrit, qu'on a proclamé qu'elle était sans remède toutes les fois qu'on lui assigne une cause spéciale et déterminante, et l'on a cité, par-dessus toutes les autres, la phthisie scrofuleuse. Mais de ce qu'elle n'est qu'un développement, suit-il qu'elle ne puisse être attaquée dans son principe ? Je conviens qu'il est difficile d'atteindre un ennemi dont on a favorisé ou caché les entreprises ; mais c'est aux hommes appelés à juger de ses forces qu'il convient de l'arrêter, quand il en est temps encore.

Lorsqu'une fois l'humeur délétère a pénétré la masse des humeurs, la détérioration

des solides commence : c'est le second acte de la lutte, et c'est aussi le plus décisif. Destinés à soutenir l'édifice, les solides n'ont d'action, de souplesse et de ressort que par les liquides dont ils sont imprégnés ; tout est perdu si ces liquides, au lieu de les seconder, les détruisent et les pénètrent de poison, au lieu de leur porter la vie. Je ne parle même pas des effets de l'identité de nature; car la même raison qui a fait nommer le sang une chair coulante, doit faire nommer la chair un sang condensé. Soluble par sa nature dans ces mêmes humeurs, elle ne peut se conserver intacte quand ses élémens dégénèrent. Aussi, dans cette seconde période, les symptômes augmentent, les crachats se teignent de pus, et souvent de stries de sang qui peuvent ne pas sortir du poumon, mais plutôt du larynx, du pharynx ou de quelques parties de l'œsophage, ou de l'arrière-bouche. Quelquefois les crachats manifestent la complète dissolution ; alors, surtout dans la phthisie scorbutique, on ne distingue plus la matière puriforme de

la matière sanguinolente. Il s'est fait une combinaison nouvelle de tous les liquides, ou, pour mieux dire, il n'existe plus qu'un seul liquide, monstrueux mélange de tous les autres, symptôme de hideuses affinités que désavoue la nature : c'est surtout dans les phthisies scorbutiques ou scrofuleuses, que les expectorations présentent ce caractère qui, seul, pourrait éclairer sur les causes primitives de la maladie, si elles n'étaient déjà prouvées par l'ensemble des symptômes qui l'ont précédée, accompagnée, manifestée, et qui en marquent le dernier terme.

Tout ce que l'on remarque dans la phthisie sanguine ou pulmonaire, on le remarque aussi dans la phthisie pituiteuse; car la nature n'a pas deux voies. Ici, comme dans la phthisie sanguine, le mal procède par la corruption d'un fluide, s'étend, par le contact, à un autre fluide, et finit par corrompre la masse; si bien que, dans leurs progrès et dans leurs résultats, ces deux phthisies ne diffèrent guère; mais, par la même raison que la phthisie sanguine af-

fecte plus particulièrement l'organe destiné à donner au sang sa chaleur et sa fluidité, la phthisie pituiteuse doit affecter plus particulièrement les organes destinés à la sécrétion de la pituite. Ainsi, la tête est le siége de la phthisie pituiteuse. Le malade est suffoqué par des crachats de pituite viciée qui découlent ou du larynx, ou des fosses nasales, ou des sinus frontaux, et qu'il arrache avec embarras et douleur. Ses yeux se remplissent de larmes, et restent constamment baignés dans cette humeur, plus ou moins épaissie.

Ce n'est pas que les humeurs détériorées ne puissent s'établir que dans leur siége naturel; elles s'accumulent quelquefois sur un organe affaibli ou mal conformé; elles s'y propagent, s'y invétèrent. On en a vu se convertir en un fluide régulier, en prendre la forme, l'action, les propriétés constitutives. Ainsi, des amas de bile se sont fait remarquer dans des parties du corps très-éloignées du siége de la bile; c'est une preuve de plus de l'homogénéité des subs-

tances animales. Il semble que le nombre des combinaisons possibles soit déterminé de telle sorte, qu'à moins de ce mélange d'humeurs qui n'engendre une humeur étrangère, qu'en les neutralisant toutes, la nature se soit interdit à elle-même tout produit qui ne rentrerait point dans ses produits accoutumés et nécessaires. Par un semblable effet, des sucs imparfaitement élaborés, et gardés trop long-temps dans les menstrues, pour qu'elles en puissent faire un usage convenable à leur institution vitale, produisent souvent des squirres dans les glandes, des cancers, des tubercules sur le poumon, qui peuvent devenir tophacés, gypseux, entrer en suppuration, ou se résoudre, selon qu'ils conservent plus ou moins d'homogénéité avec la masse en général, et en particulier avec ce fluide générateur, principe et même agent universel de toutes les fonctions de la vitalité.

Dans ces cas irréguliers, la maladie peut rester locale. On dirait qu'elle se circonscrit et s'isole dans son domaine, ou bien qu'elle

ajoute un élément aux autres élémens de la vie, et constitue un nouvel ordre de fonctions et d'habitudes. Témoin la vomique ouverte qui se vide et se remplit pendant des années sans donner la mort : j'en ai même vu qui duraient trente années. Ainsi mûrissent et se propagent à notre insu ces innombrables germes qui, transplantés, pour ainsi dire, sur un terrain étranger, ne laissent point de s'y naturaliser, et d'y prendre racine, comme si, dans notre débile organisation, il ne pouvait se trouver une place qui ne fût féconde par la douleur. Mais autant leur foule est nombreuse, et leurs développemens variés, autant la médecine doit multiplier et varier à son tour les digues qu'elle oppose à leurs ravages. Ici, je l'avoue, il peut arriver que la science soit en défaut. Instituée pour l'universalité des choses, elle procède par aphorismes, et se place dans des points de vue généraux; mais, de même que les lois politiques chez tous les peuples ont laissé des cas à prévoir, les lois médicales n'ont pu embrasser toutes les

circonstances de la vie. Il est dans la nature vivante, tant de puissances secrètes, tant d'affinités et d'oppositions inaperçues, que, certes, qui s'en tiendrait aux livres, courrait souvent le risque d'échouer. Ce n'est pas que je préfère à la science des livres cet orgueil du faux savoir, qui, moins par instinct que par caprice, agit, tranche, commande, rejetant sur la nature ses erreurs, et s'attribuant fastueusement tous les succès dus à la nature; mais quelquefois, il faut l'avouer, un heureux hasard vient donner à ses arrêts quelque autorité. Car ce qui résiste aux calculs humains, le hasard le découvre quelquefois sans peine : comme si nous devions transporter dans la médecine ce fameux adage des politiques et des guerriers : *Audaces fortuna juvat.*

Je dois dire un mot du spasme ou de la phthisie nerveuse.

Il est pour les mots comme pour les choses, une sorte de vogue, et la vogue ne s'attache pas toujours aux mots qu'on entend le mieux.

Un de ceux qui ont fait la plus grande fortune parmi nous, c'est le mot de spasme. Retranchée derrière ce mot magique, l'ignorance ne craint point qu'on la prenne en défaut : avec le mot de spasme, elle a réponse à tout. Ce mot a cela de bon, qu'il sert d'explication à ce qu'on entend mal, de définition à ce qu'on n'entend pas. Quand le médecin a dit à son malade que ce qu'il éprouve est le spasme, le malade est satisfait ; voilà déjà son mal connu, et puis il va répétant, ses parens et ses amis vont répétant, après le docteur : *C'est le spasme.*

Le spasme n'est qu'un mot vide de sens, si vous nommez une cause ; et ce n'est qu'une formule arbitraire, si vous nommez une douleur.

Ex nihilo nihil. Ne disons pas que les nerfs sont affectés ; sans doute ils le sont : ils doivent l'être plus ou moins dans toutes les maladies ; mais il existe une cause, ou plusieurs causes de ces affections. Quelles sont ces causes ?

Ne les cherchons point hors de celles que

nous avons assignées à tous les genres de maux. Ces causes, ce sont les humeurs dégénérées; elles se fixent sur des organes internes, s'y accumulent, en suspendent les fonctions, les dégradent par des lésions qui deviennent plus profondes de jour en jour, d'heure en heure, et enrayent ainsi la vie; car, dans cette prodigieuse combinaison de mouvemens si nécessaires les uns aux autres, qu'un seul s'arrête, et le mouvement général d'où résulte l'unité, c'est-à-dire la vie, est pour jamais détruit. Or, ces causes, dans leurs progrès si terribles, que sont-elles dans l'origine? Une goutte d'eau, un vent coulis, un changement subit dans l'atmosphère, un siége trop humide ou trop froid, surtout pour les dames dans leurs périodes, tout ce qui peut altérer, tout ce qui peut retarder l'effusion lente et douce de la matière perspirable; ce sont surtout nos passions, ces dominateurs impétueux de l'âme et du corps.

Mon dessein n'est point d'entamer une digression sur un sujet si obscur, quoique

si fécond, surtout après les observations lumineuses dont le savant Cabanis a enrichi la physiologie. Il n'appartient qu'à lui de pénétrer à de si grandes profondeurs, et d'en tirer de si vives clartés. Je ne dirai sur cet important sujet que le peu qui me paraîtra nécessaire pour éclaircir le mystère de la phthisie nerveuse.

Sans doute, ce n'est point une même puissance qui produit en nous le mouvement et la pensée; ce n'est point d'un même principe que découlent la vie et l'intelligence. La barrière, que le Créateur a placée entre ces deux facultés de l'être créé, ne s'abaissera point devant les efforts de quelques raisonneurs qui pensent que simplifier, c'est confondre. Et cependant elle est si manifeste, si intime, si constante cette mystérieuse union; elle se reproduit avec tant d'uniformité dans les moindres actes de la vie; elle établit entre l'agent et l'instrument une si parfaite réciprocité, qu'on ne saurait guère, que dans la science des abstractions, envisager séparément ces deux moitiés de

notre existence. Ce sont deux contraires qui forment un tout, deux ennemis liés d'un nœud que repousse leur nature, maîtres et sujets tour-à-tour, et qui, dans un sens opposé, tendent vers un but commun, jusqu'à ce qu'enfin, délivrés de cette chaîne dont on sent le poids, sans pouvoir compter les anneaux, ils rentrent l'un et l'autre dans les habitudes et les fonctions qu'une nature mystérieuse et, pour ainsi dire forcée, avait comme suspendues, et retournent, par une même crise et par un contraire effet, aux deux sources d'où ils sont émanés.

Pour accomplir cette union, pour établir entre l'agent intellectuel et les ressorts matériels une correspondance facile et continue, la nature nous a dotés d'un organe singulièrement remarquable par sa substance, son volume, les enveloppes qui l'environnent, les barrières qui le défendent, le coffre qui le contient. C'est là qu'aboutissent et s'entre-croisent ces cordons si déliés, dont le jeu détermine les impressions de l'âme. Comme, parmi tous les êtres créés, l'homme

est le seul qui soit appelé à penser, il faut bien que cet organe soit supérieur en lui, que sa perfection réponde à ses fonctions, qu'il soit digne, en un mot, ou de l'hôte qu'il reçoit, ou du moteur qui l'anime. Aussi, l'altération du cerveau est-elle un signe constant d'altération dans l'intelligence, et même ces deux altérations ne manquent jamais d'être d'une même espèce : c'est ainsi que, dans la démence, que l'on nomme plus particulièrement manie, la substance du veau se resserre, se consolide pour ainsi dire, au lieu qu'elle devient mollasse, aqueuse, et qu'elle est presque en dissolution.

Je n'adopte point toutes les doctrines de ce physiologiste qui faisait dépendre nos dispositions mentales de quelques proéminences et de quelques cavités dans la boîte osseuse qui contient un si précieux organe; mais il est certain que la configuration de cette boîte, le plus ou le moins de convexité dans l'une de ses surfaces, et de concavité dans l'autre, est un signe presque toujours certain du plus ou moins d'activité de l'in-

telligence. Comme on peut conjecturer que le jeu des organes sera libre quand ils seront contenus dans un espace régulier, on conjecture aussi qu'il ne le sera pas dans un espace étranglé et rétréci. Tous ces accidens de forme ne sont donc point des causes, mais des signes. Le physique n'est point le moral; mais il retient le moral dans une dépendance étroite et nécessaire.

Les Stoïciens n'admettaient que quatre passions; la joie, la tristesse, l'espérance et la crainte : un savant père de l'Eglise (1) n'en veut reconnaître qu'une, c'est l'amour-propre, et notre grand Pascal a dit, après lui : Il n'y a d'amour véritable, que l'amour de soi (2). Descartes n'admet que l'amour : amour de l'or, des honneurs, des plaisirs, de la vengeance, de la sûreté, du repos, c'est toujours de l'amour; et je pense avec lui que l'analyse donnerait en effet ce résultat, qui pourtant serait encore complexe;

(1) Saint Augustin.
(2) Pens. de Pasc., chap. 29.

car, en pénétrant jusqu'aux racines, on trouve que cet amour a pour objet l'être aimant, plus que l'être aimé, et que c'est soi que l'on aime dans toutes les passions. Pour nous, cependant, qui cherchons moins les élémens rationnels et métaphysiques que les élémens perceptibles et physiologiques, nous admettons difficilement que la tristesse et la joie, l'espérance et la crainte, soient un même sentiment. A les considérer dans leurs effets, et c'est ici le seul point de vue qui nous soit permis, les unes sont salutaires, les autres funestes; les unes rafraîchissent le sang, les autres l'échauffent. Vérulam dit que l'espérance fortifie le cœur, communique au sang un mouvement doux, prolonge nos années. Aussi, a-t-on nommé l'espérance la nourriture du vieillard. La crainte, au contraire, glace les sens, accumule le sang autour du cœur, répand une pâleur mortelle sur le visage; elle affaisse, elle énerve ou jette dans une horrible et hideuse fureur : car la peur a ses fureurs aussi; en un mot, c'est ou la paralysie, ou l'épilep-

sie qu'elle amène. Descartes attribue le rire, ce mouvement convulsif du diaphragme, au sang qui, sortant en abondance du cœur et de la rate, enfle subitement les poumons, et en fait sortir avec bruit l'air qu'ils contenaient. Si les grandes joies ne se manifestent point par le rire, c'est qu'alors le sang, qui sort en abondance du creuset de la rate, si la rate sert à cet usage, et qui coule avec plus de mouvement et de facilité, remplit et dilate également les vaisseaux et les artères; au lieu que le rire est une saillie, un jet qui produit des secousses: mais les grandes joies facilitent la circulation, contribuent à la digestion, perfectionnent le chyle. La tristesse, au contraire, si semblable à la crainte, épaissit le sang, et en ralentit la circulation : aussi, s'annonce-t-elle par les mêmes signes que la vieillesse, rides, prostration, blancheur des cheveux. La colère, qui est une espèce de haine subite et impérieuse, agit spécialement sur le foie, où elle enflamme la bile. Descartes dit que la colère, qui se manifeste par la rougeur,

est moins à craindre que celle dont la pâleur est le symptôme, parce que la première s'évapore avec l'ébullition passagère qu'elle a excitée; l'autre se convertit quelquefois en rage, et peut causer une mort subite. On sait sous quels traits les poètes ont peint l'envie : elle est maigre, décharnée, livide; ses dents sont noires et couleur de rouille, sa poitrine est gonflée de fiel, sa langue distille le venin. Et Pibrac, dans son style naïf, représente ainsi l'agonie de ceux que tourmente cette divinité funeste :

A l'envieux nul tourment je n'ordonne :
Il est de soi le juge et le bourreau ;
Et ne fut onc de Denys le taureau,
Supplice tel que celui qu'il se donne.

Je distinguerais deux sortes de passions; les unes *générales*, accidens inséparables de notre nature, et qui secondent ou empoisonnent toutes les autres par leurs irritations. Par exemple, la joie, la crainte, la tristesse et l'espérance : il n'est point d'affection forte et profonde, où elles ne se retrouvent; elles animent, enchantent et co-

lorent l'ambition comme l'amour, l'avarice comme l'envie. Je nommerais les autres passions *spéciales*, à cause de leur objet particulier : celles-ci, comme les autres, vont quelquefois jusqu'au délire. Ainsi, Charles-Quint, volontairement descendu de ses deux trônes, aspirait à la canonisation : son ambition n'était pas éteinte; au lieu d'un objet réel, elle embrassait un objet fantastique. Un exemple remarquable du délire de l'amour, c'est le couronnement d'Inès après sa mort : son amant, parvenu au trône, la fit exhumer, la revêtit des ornemens royaux, mit dans ses mains décharnées un sceptre, et sur ce front livide un diadême, et ordonna aux grands de son royaume de baiser la main de ce cadavre. De tous le délires de la haine, je ne connais point un exemple à comparer au discours que Sénèque le tragique met dans la bouche de Mégare invectivant Lycus :

« Je suis jalouse de ce peuple qui partage ma haine contre toi. Je voudrais la tenir toute entière renfermée dans mon cœur. »

Una res superest mihi,
Fratre ac parente carior, regno ac lare,
Odium tuî; quod esse cum populo mihi
Commune doleo. Pars quota ex isto mea est?

Il est impossible que la fougue de ces emportemens, que la dégradation de ces appétits, que le brusque passage de ces chocs furieux à cet affaissement profond, ne portent point le ravage dans toutes les humeurs dont l'existence physique se compose. Ce sont autant d'ébranlemens de l'organisation, autant de tortures pour les fibres, autant de tempêtes dans le torrent des humeurs. Voilà les causes; voilà ce qui donne un sens à un un mot qui n'en a point pour certains esprits, ou qui ne leur offre que du vague.

J'ai parlé des passions communes à tous les âges. On ferait un beau livre de celles que chaque âge enfante; car, si vous exceptez *ce temps* d'insouciance et de mobilité qui ne dure *qu'un instant*, tout *le reste* est profondément marqué par les ravages d'une passion dominante. Chacune y laisse son empreinte. L'âme arrive à la vieillesse, déjà

toute cicatrisée. Alors commence le règne de la plus accablante, de la plus sombre, de la moins dédommagée de toutes les douleurs. Il semble que l'on entre dans ces royaumes ténébreux, à la porte desquels est écrit :

Quì si lascia ogni speranza.

Le spasme n'existe pas *per se;* il est seulement une aberration du principe vital. La cause première de cette aberration, ce sont les humeurs viciées, ou qui tendent à le devenir. En attribuant cette cause aux nerfs, il est évident que l'on prend l'effet pour la cause; douloureusement irrités eux-mêmes par les humeurs corrompues et corruptrices, ils participent sans doute à la dégénération; ils y doivent participer les premiers parmi les solides; ils doivent même l'étendre et la propager, destinés, comme ils sont, à être les conducteurs du sentiment : mais ce n'est pas à dire que la dégénération vienne d'eux. S'il en fallait croire les partisans de cette médecine mystérieuse qui s'appuie sur une

cause inconnue pour expliquer des effets visibles, tout serait dans ce mot : *Les nerfs ;* mais les caries des os, les gonflemens prodigieux qui s'y font remarquer, les exostoses, les hypérostoses, sont-ce le nerfs encore qui les produisent? Je sais que l'affirmative aura ses défenseurs. Dans ce siècle raisonneur, que n'a-t-on pas avancé? que n'a t-on pas cru *démontrer ?* Ce mot même *démontrer* est devenu un mot de passe; il n'est pas de si mince écrivain qui ne l'emploie pour le plus mince sujet. On démontre tout, jusqu'aux choses qui sont étrangères au raisonnement, comme l'on fonde des doctrines sur les expériences qui s'y rapportent le moins. Le raisonnement et l'expérience étaient pour l'esprit humain deux instrumens d'amélioration ; il en a fait deux instrumens de ruine.

Une science nouvelle s'est élevée. Studieuse investigatrice des élémens, en multipliant les causes premières, elle a reculé les bornes de la nature, et ses fécondes analyses ont porté la lumière dans des profon-

deurs auparavant inaccessibles à l'esprit humain. On voit bien que je veux parler de la chimie; mais la chimie elle-même, avec tous ses miracles, n'a pas efficacement secondé l'art de guérir. Instituée pour dissiper les ténèbres qui couvraient les premiers actes de la nature, on s'en est servi comme d'un voile pour les cacher. Fiers du vocabulaire nouveau qu'elle a mis dans leurs mains, les adeptes ont rejeté de la langue de la médecine tout ce qui n'était point de ce vocabulaire; ils n'ont plus eu dans la bouche que les mots d'oxigène, d'azote, de carbonate, de sulfate, de muriate, qui au fond n'en disent pas plus que les anciens noms des mêmes choses. La multitude, séduite, n'a su qu'admirer, et l'ignorance a eu aussi son langage technique. Revenons au bon sens. Le grand Boerrhave disait, avec raison : Tant que la chimie restera asservie et sous la puissance de la médecine, elle pourra être utile à l'art, et devenir nécessaire; mais il faudra la suspecter et même la craindre, dès qu'elle aspirera à lui donner des lois.

Le tissu vasculaire, ou les artères et les veines (j'écris pour être entendu) portent du centre à la circonférence ce *pabulum vitæ*, qui, par une action contraire, est ensuite reporté de la circonférence au centre, en déposant sur tous ses passages la vie, l'activité, l'énergie.

Maintenant, quel autre principe de dégénération chercherons-nous hors du principe régulateur? N'est-ce pas une contradiction manifeste, de vouloir qu'un être quelconque *se répare* par d'autres moyens que ceux qui le conservent?

Le sang, avec l'ensemble des principes qui le composent, voilà le premier agent de la vie. C'est des perfections et des imperfections du sang que dépend la santé et la maladie. On ne citera point une seule affection du corps qui ne prenne sa source dans une qualité du sang. Puisque cette cause est incontestable, quel besoin avons-nous d'en imaginer d'équivoques? Est-ce trop peu d'un principe unique? Et la vérité est-elle donc si accessible, qu'il faille, pour faire

preuve d'adresse, en obstruer les avenues?

La vie étant dans le sang, c'est dans le sang qu'il faut en chercher le réparateur; c'est du sang qu'il faut chasser tout ce qui la menace. Le principe de la vie, l'élément de sa conservation, le mobile perpétuel de toute l'économie, je ne saurais trop le redire, c'est le sang. C'est lui qui met en jeu tous les ressorts de cette machine, si frêle et si compliquée; c'est lui qui leur donne et l'activité, et l'élasticité et la chaleur. Qu'il se corrompe ou s'évapore, qu'il se condense ou se raréfie, le mouvement cesse d'être régulier. Ainsi, toute maladie n'étant qu'un élément introduit dans le sang, ou un élément ôté du sang, pour extirper la maladie il faut épurer ou réparer le sang. Nul autre système ne se soutiendra devant ce système, et ses adversaires tomberont toujours dans le sophisme des effets sans cause.

Le spasme n'est autre chose qu'une fermentation vicieuse des humeurs constituantes; il est tantôt local, tantôt général, suivant que le principe destructeur attaque

ou la masse entière, ou une portion de la masse; il se porte de la tête aux pieds, de l'estomac au foie, du foie aux poumons, à un œil, aux lèvres, à une narine; voilà le protée. Je connais un notaire (1) qui éprouve tous les trois ans, à la même époque, à la même heure, un frémissement très-douloureux dans l'œil, accompagné d'un mouvement convulsif à la narine du même côté : les convulsions sont si violentes, qu'elles sont aperçues de tous les assistans. Au bout de deux ou trois jours, le malade en est quitte pour une abondante éruption de boutons. Expliquez, avec le spasme, et cette éruption et cette périodicité.

Mais que le spasme soit général ou particulier, il n'en faut pas chercher ailleurs la source que dans les métastases des humeurs. C'est une vérité que j'ai plus d'une fois exprimée, que j'exprimerai plus d'une fois encore, et je crains pourtant qu'elle ne soit pas entendue.

---

(1) M. Alicot, notaire, à Montpellier.

Un peu de bonne foi lèverait bien des scrupules, et couperait court à bien des sophismes. Que l'on y réfléchisse bien, de toutes les maladies qu'on nomme spasmodiques en existe-t-il une seule sans quelque cause matérielle primitive? J'interroge les dames, qui toutes ignorent le mensonge. Je les adjure de déclarer si le spasme est leur unique tourment dans les maladies qu'on nomme spasmodiques; si elles n'éprouvent pas aussi des pertes, des décompositions partielles. La nature ouvre des issues à ces humeurs; l'art quelquefois supplée à la nature, mais imparfaitement et grossièrement, selon sa coutume, en substituant des palliatifs à des curatifs. Tout est perdu, s'il ne fait que jouer autour du mal. La décomposition s'opère sourdement, les humeurs viciées attaquent successivement les organes, par solution de continuité. Si la poitrine ou le poumon sont atteints, si c'est là que l'humeur se fixe, la phthisie nerveuse commence. La phthisie nerveuse, comme toutes les autres espèces de phthisies, comme tous

les maux dont le catalogue innombrable atteste à la fois l'impuissance de l'art et la brièveté de la vie, doivent leur cause à un défaut d'homogénéité dans les élémens dont l'ensemble constitue la vie. Un exemple ne sera pas ici déplacé ; car, en toutes choses, la théorie n'a de prix que par l'exemple.

Madame Lehoult ressentait depuis quatorze ans des douleurs dans la région du foie. Soit que ces douleurs ne fussent point, dans l'origine, bien vives, ou plutôt, qu'avec de la force et de la résolution, il soit facile d'émousser la douleur, madame Lehoult s'était fait par degrès comme une habitude de souffrir ; et, conciliant autant qu'il était en elle cette habitude avec ses travaux, elle était parvenue à traiter le mal en commensal, plutôt qu'en ennemi. Madame Lehoult est une femme comme on en voit peu ; mère de famille, chef d'une des grandes maisons de commerce de Paris, elle dirige tout, surveille tout par elle-même avec une intelligence, une sagesse, une activité qui feraient honneur à bien des hommes. J'ai dit qu'elle

souffrait depuis quatorze ans; mais personne dans la maison ne le savait qu'elle. Quand le commensal, dont j'ai parlé, se rendit trop factieux, et qu'il ne fut plus possible de vivre en paix avec lui, madame Lehoult prit enfin le parti d'appeler des auxiliaires. On consulta, on disserta, et il fut conclu que la malade serait mise à l'eau de tilleul et à la fleur d'oranger. On juge si elle en fut mieux.

Tel était l'état des choses, quand je fus appelé. J'avoue que, dès l'abord, je ne devinai pas précisément la nature du mal : il fallut essayer de plusieurs choses. Un incident m'éclaira : la malade, après de vives douleurs, rendit par les selles quelques livres de pus, produits par la nature d'un dépôt contenu dans une vaste capacité.

Plusieurs docteurs furent mandés : on consulta de nouveau. Je caractérisai le mal, et proposai le remède. Il faut, ici, que je rende un témoignage d'estime, non pas aux talens et aux connoissances de M. Dupuytren ; il n'en a pas besoin, mais à sa loyauté et à sa

noble franchise. Mon avis entraîna le sien, et c'était une conquête. Quand on a sa bonne part de gloire, on ne s'abaisse point à disputer à un autre la sienne. Malheureusement, M. Dupuytren a plus d'admirateurs que d'imitateurs. Quand le temps en sera venu, je pourrai m'occuper à soulever quelques masques : jusque-là, je dois me taire. Je n'ai pas encore reçu mes lettres.

Pour revenir à un sujet plus noble, madame Lehoult fut radicalement guérie par ma méthode, modifiée suivant les diverses phases de la maladie.

Qu'on juge, après cela, des recettes de nos docteurs à l'eau de rose, fleurs d'oranger, tilleul, pensées sauvages, gouttes anodines, enfin tout le *compendium* des dames; mais, hélas! le genre humain est ainsi fait. Parce qu'une erreur est ancienne, il faut l'adorer comme une vérité. Si quelqu'un s'efforce d'ouvrir une route nouvelle, il ne manque jamais de censeurs prêts à dire : Que veut cet inconnu? Où est son titre? De qui a-t-il reçu mission d'ensei-

gner? Il s'appuie sur des faits : que peuvent des faits contre des axiômes? Le maître a dit. Cela seul répond à tout. Humiliez-vous, esprits du bas étage; les esprits les plus relevés ont dû entendre de pareils cris retentir à chaque coup qu'ils portaient à l'erreur. Ce n'est pas que j'ignore combien sont faibles tous les efforts de l'art contre la toute puissance de la nature. Le poète a dit : *Debemur morti nos nostraque.* Il n'est pas plus en notre pouvoir d'éterniser un être qui vieillit au milieu des soins prodigués pour le rajeunir, et meurt à tous les instans, en s'occupant de la vie. Il faut ajouter que l'action des médicamens sur le corps humain, et la réaction du corps humain sur les médicamens, échappe à tous les calculs. Il y a dans notre organisation une force propre qui repousse très-souvent ce que l'expérience semblait indiquer : je ne veux pour exemple que l'opium; destiné à calmer, il irrite quelquefois; administré contre le vomissement, il le provoque. Il en est ainsi de tous les autres remèdes, même de ceux

qu'un succès général a fait décorer du nom d'héroïques, ou fort improprement du nom de spécifiques ; mais, au défaut de la perfection, ne pouvons-nous du moins aspirer à quelque amélioration? La vie est un fleuve qui nous entraîne : prétendre en arrêter le cours serait d'un insensé ; mais ne pouvons-nous affranchir le passage de tout ce qui le rend difficile et douloureux, en jouissant de la beauté du rivage et des fleurs qu'on peut y cueillir?

Pour en revenir à mon opinion sur les phthisies nerveuses ou autres, je crains *bien*, dans le peu que j'ai dit, d'avoir choqué *bien* des gens, et de n'avoir convaincu personne; mais ma pratique est heureuse. Cette raison en vaut beaucoup d'autres ; et je ne connais point de panégyrique, tellement pompeux, tellement fleuri, tellement académique fût-il, qui valût à mes yeux, autant que ce seul mot de *médecin guérisseur*, par lequel un homme d'un grand talent (1) a bien voulu me désigner.

---

(1) Le docteur Marie-de-Saint-Ursin, dans son journal.

Avant de passer à l'exposé de mes méthodes, récapitulons, en peu de mots, la théorie sur laquelle je les fonde.

1° La phthisie est le résultat d'une dissolution putride des humeurs, lente ou active, engendrée par un virus scrofuleux, scorbutique, ou siphillitique, ou enfin par la présence de telle autre humeur étrangère à celles qui constituent la vie : c'est le plus souvent une maladie mal terminée; je veux dire la suite d'une lutte, où le mal n'a pas été assez fort pour emporter le malade, ni l'art assez puissant pour le sauver.

2° La dissolution des humeurs étant le véritable principe du mal, le tissu vasculaire en est le véritable siége, puisque c'est le tissu vasculaire qui sert de conducteur aux humeurs.

3° Les liquides une fois corrompus, il est impossible que les solides ne se corrompent, puisqu'ils empruntent des liquides leurs qualités motrices et conservatrices; c'est la seconde période du mal, jusqu'à présent jugée incurable.

4° Il s'ensuit que toute méthode qui ne

serait point dirigée contre cette dégénération ne serait point la véritable méthode; car il ne peut en exister deux.

Pour simplifier ce résumé, je le réduirai à deux propositions également vraies : la première, c'est que le germe des maladies chroniques couve long-temps avant d'éclore, et se tient caché, et, pour ainsi dire, enveloppé dans la masse des humeurs, avant que l'individu qui porte en lui-même sa destruction, ait pu s'en apercevoir autrement que par des symptômes équivoques et irréguliers; la seconde, c'est qu'il ne faut point juger de la nature des dégénérations par le siége qu'elles affectent, une cause quelconque pouvant porter le mal sur un organe essentiel, ou sur une partie secondaire, ou à la circonférence, ou même sur la surface entière, comme les dartres, la lèpre et la gale.

Ces deux vérités qui paraissent nouvelles et qui le sont en effet dans l'expression, ne laissent pas d'avoir été pressenties par les anciens maîtres; ils en avaient, sinon la

conviction, au moins l'idée confuse, et je n'en voudrais pour preuve que les divisions qu'ils ont adoptées pour la phthisie. Distinguant la même maladie en plusieurs espèces, la nerveuse, la dorsale, la pulmonaire, la pituiteuse, l'éphatique, la splénique, la rénale, l'utérine, la mésentérique, l'intestinale, l'asthme enfin, qu'on pourrait considérer comme une sorte de phthisie, il résulte de ces dénominations qu'ils jugeaient de la maladie par son siége; mais il en résulte aussi qu'ils pensaient qu'une même maladie pouvait se transformer suivant son siége.

Comme la nature n'a pas deux procédés, on pourrait dire de toutes les infirmités qui l'affectent ce que nous avons dit de la phthisie; c'est qu'il n'y a rien de subit et d'imprévu : tout, au contraire, est enchaîné, combiné, insensiblement préparé. Ces éruptions, qui nous paraissent des effets primitifs, ne sont en effet que des résultats éloignés, et peut-être la chronicité est-elle proprement ce qui constitue la maladie. Il s'en-

suit qu'un agent assez subtil pour l'insinuer dans tous les recoins, assez actif pour circuler dans tous les détours, assez vigoureux pour vaincre toutes les résistance; un agent qui s'emparerait du germe contagieux pour le neutraliser, en se combinant avec lui, serait le grand préservatif et le véritable réparateur. Or, cet agent existe; il est près de nous : nous l'employons à divers usages. Long-temps repoussé par la prévention, par l'autorité, si souvent armée en faveur des préjugés, par de fades jeux de mots (1) qui tiennent presque toujours lieu de raison aux yeux du vulgaire, il est enfin parvenu à surmonter les innombrables obstacles qui l'arrêtaient dans ses succès. On voit bien que je veux parler du tartre émétique ou stibié, ou du tartre de potasse antimonié.

C'est au célèbre Stoll que l'émétique doit la haute faveur où il est monté. Ce grand homme a ouvert la route, et de nombreux

---

(1) Gui-Patin appelait la vertu de l'antimoine la vertu émétique : *Ab enecando.*

adeptes y sont entrés après lui. On doit au sage emploi de l'émétique la guérison de bien des maladies; on lui doit plus encore, c'est de les avoir prévenues. Je ne dis pas qu'on n'en ait souvent abusé; de quoi n'abuse-t-on pas, surtout lorsque la mode commande? Car la mode n'est-elle pas notre suprême loi? Mais les vertus de ce remède héroïque m'ont éclairé sur sa véritable destination. Avant lui c'était les eaux minérales, tant chaudes que froides, qu'on employait généralement. Pline atteste l'antiquité de cet usage : Galien observe qu'on avait coutume de boire, au printemps et en automne, des eaux souffrées, bitumineuses et nitreuses, pour se purger. Mais la propriété des eaux varie suivant les temps et les lieux, elles ne conviennent pas à tous les tempéramens : le choix qu'on a fait du printemps et de l'automne prouve aussi qu'elles ne conviennent pas à toutes les saisons. La vertu du tartre émétique est uniforme et constante; il remonte le système des forces, facilite les digestions, agite et dissout les

sucs dégénérés qui croupissent dans les premières voies, entretient la transpiration, favorise les mouvemens excrétoires du centre à la circonférence; mais, sur toutes choses, il est fondant et résolutif au plus haut degré. Nous avons déjà parlé de cette mobilité extrême qui le porte dans les couloirs les plus obscurs et dans toutes les profondeurs des organes. On peut dire enfin que c'est le plus heureux incisif et dépurant qui soit dans les pharmacies. Pris comme vomitif, il produit de vives secousses, à la faveur desquelles les organes se contractent spontanément, et rejettent les matières viciées, premier élément des maladies chroniques : mais ces contractions rapides et passagères ne sauraient opérer un bien constant, universel, toujours dans les replis de l'organe lésé il restera quelque levain, qu'une crise n'aura pu détruire; tout l'effet du remède se circonscrit dans le trajet du tube intestinal, qui est le grand aquéduc et le centre de réunion de tous les petits couloirs. Il n'en sera pas de même, si le malade en

fait sa boisson ordinaire, s'il s'en imprègne à tous les instans. Ici, comme dans tout autre remède, le succès est dans le progrès. Je commence par un grain, et je vais jusqu'à deux pour les tempéramens robustes. Ce premier grain, je l'étends dans huit pintes d'eau clarifiée : c'est la boisson ordinaire du malade; à ses repas, il la colore d'un peu de vin, comme il ferait de l'eau commune. Les huit pintes d'eau forment à peu près sa provision de huit jours. Cette provision une fois consommée, j'ajoute un demi-grain pour les huit jours suivans. Il est rare qu'on puisse dépasser cette dose, sans nausées et secousses; mais, par des gradations bien ménagées, presque tous les tempéramens s'accommodent de deux grains. Je n'ai pas besoin de répéter ici que les doses sont du ressort du praticien. Quant à moi, j'en ai fait prendre un grain pour huit jours, pendant une année entière, à un malade dont le tempérament se compliquait de lymphe et de pituite, et surtout d'un vice scrofuleux très-invétéré. J'ose avancer que les écrouelles

résistent moins à la puissance de ce remède, et je n'en connais pas qui puisse lui être comparé, ni les fondans savonneux, ni les amers, ni la ciguë, ni la digitale. J'ai commencé par un grain ; mais il ne faut point considérer cette mesure comme absolue : on voit bien qu'elle est susceptible d'autant de modifications, qu'il y a de nuances dans les tempéramens. Il en est de très-irritables qu'on a besoin de tromper et de surprendre. La dose doit diminuer en raison de son irritabilité ; elle peut être augmentée, quand cet élément nouveau, disposé, pallié, modifié selon les habitudes et les goûts du malade, et la tendance du mal (car le véhicule en soi n'est que l'accessoire) se sera, pour ainsi dire, naturalisé. Enfin, je ne détermine pas le premier terme de la progression ; je dis seulement qu'il doit y avoir progression : et si l'on juge à-propos d'interrompre le remède ; quand on y reviendra, ce sera toujours par la dose primitive qu'il faudra recommencer.

Mais c'est la persévérance que je prêche ;

j'insiste sur cette nouveauté, qui sera peut-être mal accueillie par ceux qui n'admettent rien de ce qui est étranger à leurs propres productions ou à leurs idées. Comme aussi, dans les tempéramens sanguins, bilieux, très-irritables, la dose d'un grain se dissout, en commençant, dans douze bouteilles d'eau, pour en prévoir les effets, qui, chez plusieurs, pourrait devenir émétique, noyé dans six bouteilles seulement.

Ce traitement est bon, non seulement contre les maladies chroniques naissantes, mais même contre les maladies chroniques toutes formées, surtout contre les maladies exanthématiques répercutées, base trop commune des dégénérations internes, d'où proviennent tant de lésions organiques.

Il faudra le soutenir par des topiques, toutes les fois que l'on s'apercevra d'une lésion dans les organes, lésion toujours annoncée par de sourdes et profondes douleurs. Appliquez sur la partie malade la rhue pilée, imbibée de quelques gouttes d'huile animale de dippel, ou de quelque

substance aromatique infusée dans le vin; les topiques aident alors merveilleusement aux remèdes internes (1).

Ce traitement réussit presque toujours dans les tempéramens muqueux, pituiteux, qui ont surtout besoin d'action et d'énergie. Il le faut aider par les frictions sèches, les lotions aromatisées, soit en forme de bain, soit en forme de fomentation. C'est dans ces mêmes vues que j'ordonne deux grains de vitriol de zinc pris intérieurement, dans un véhicule approprié, deux ou trois fois par jour, et que je me hasarde même jusqu'à trois grains, quand cette dose n'excède point les forces du malade : il ne serait même pas impossible de dépasser cette borne; mais, dans l'alternative de ménager les doses ou le temps, c'est toujours pour le premier parti que je me décide. L'estomac, affaibli

(1) L'application de la glace est le résolutif local qui puisse triompher et réduire les embarras le plus fortement cimentés, même le spasme le plus opiniâtre et le plus fortement établi.

par la présence continuelle des dégénérations pituiteuses, trouve dans ce traitement un puissant correctif. C'est par lui que j'ai guéri bien de ces toux catarrhales, précurseurs naturels des phthisies; bizarres ennemis qui se cachent, lorsqu'ils menacent, qui vous accordent un moment de trève pour recommencer la guerre aussitôt, et dont les apparitions et les disparitions irrégulières déconcertent les plans le mieux combinés. Je soumets ces idées aux praticiens impartiaux, en affirmant qu'une longue expérience les a si bien confirmées dans mon esprit, qu'elles me paraissent, non point meilleures que d'autres, mais les seules bonnes (1). Je passe à de plus amples développemens.

---

(1) Ai-je besoin de prévenir que je ne donne point l'exclusion aux autres remèdes, mais aux autres systèmes? Il est, je l'ai dit plusieurs fois, tant de causes inattendues, tant de complications diverses dans toute espèce de maladie, que ce serait un acte de démence de prétendre tout compter et tout prévoir.

L'usage le plus général dans une première invasion, c'est d'humecter, d'adoucir; c'est-à-dire d'affaiblir et d'obstruer de plus fort. Cette méthode était connue des anciens.

Je commence par les frictions, par l'absorption, par le tissu dermoïde avec les anti-septiques. Pour peu que la nature se prête à leur action, attaquée dans son foyer, l'humeur se fixe et se dissout.

Je me garderais de soumettre les mêmes moyens à l'action des forces digestives; il en résulterait une médecine perturbatrice, qui accroîtrait le mal, au lieu de l'amoindrir. Les élémens nouveaux, introduits parmi les sucs qui dirigent et entretiennent l'action de l'estomac, ne pouvant se combiner avec eux, ou les effets seraient nuls, ou ils seraient nuisibles. C'est ainsi qu'on s'est vu ramener à la vieille habitude des expectorans, qui complètent le désordre, en enlevant peu à peu les sucs dépravés, dont le poumon est devenu l'égout naturel.

Dans cette première période, j'attaque les humeurs, non par des béchiques, qui

l'épaississent quand il faut l'inciser, mais par du tartre stibié, étendu dans huit ou douze pintes de décoction forte, faite à froid, de fleurs et racines de tussilage. Cette boisson suffit pour huit ou dix jours : je l'administre au malade pendant ses repas même, s'il la supporte.

Le succès est certain ; si cette boisson passe ; il ne s'agit que de persévérer. La dose la plus légère, mais constamment, mais opiniâtrement administrée, change infailliblement la disposition des digestions au désordre. Elle repousse du centre à la circonférence les humeurs qui, par un commencement de résorption, se portaient de la circonférence au centre, et, ne trouvant plus d'issue par les émonctoires, rentraient dans la masse pour l'infecter et la corrompre. Il faut bien que ce soient là les véritables causes, puisque l'effet en est toujours prévu, je ne dis point seulement par les médecins, mais par le peuple lui-même.

A ce premier remède, dont la destination est de résoudre les épaisissemens, à quelque

diathèse qu'ils se rattachent, et de rendre à l'estomac les forces nécessaires pour s'affranchir des sucs viciés qui souvent établissent dans la digestion même le premier foyer de la dégénération, j'en ajoute un plus actif, mais toujours pris dans le même ordre et dirigé vers un même but. Ce sont des pilules composées comme suit :

Fiel épaissi de taureau........	une once de chaque.
Savon d'Alicante............	
Extrait de fumeterre.........	
Extrait de chicorée..........	
Extrait de quinquina.........	2 drachmes de chaque.
Gomme ammoniaque dépurée..	

Je substitue ces pilules aux eaux minérales tant chaudes que froides, thermales, acidulées, etc., et à tout le brillant appareil des pharmacopées; c'est aller au but à moins de frais. Leur action, secondée par des bouillons restaurans et médicamenteux, qui ont proprement pour base les plantes les mieux appropriées au genre de phthisie; par exemple, le cresson, le trèfle d'eau,

le becabunga, pour les phthisies scorbutiques et scrofuleuses, etc., etc.

Ces pilules, de quatre grains chaque, doivent être prises avant les bouillons, deux ou trois le jour, et depuis deux pilules jusqu'à six. Leur effet n'est point douteux. Seulement il faut observer que, dans le vaste champ de la médecine, on n'a pas moins de peine à trouver deux remèdes également bons, que deux tempéramens parfaitement semblables. Les théories générales ne sauraient tout embrasser et tout prévoir.

Il faut bien donner quelque chose à l'observation. J'oserais comparer le médecin, auprès du lit de son malade, à un général qui s'apprête à combattre l'ennemi. Et, comme ce n'est point un Polybe et un Folard à la main, que Turenne calculait la défaite des Impériaux; ce n'est pas toujours non plus dans les Aphorismes d'Hippocrate, ou même dans les theories les plus lumineuses, que le médecin trouvera la guérison du malade. Il est un instinct, un calcul

sans régles, qui vaut mieux que la science.

Avec ces remèdes internes, je combats par avance une vomique indiquée par le spasme, son plus commun symptôme; je préviens une phthisie pulmonaire, qui se prépare par une prompte résorption de la matière perspirable; je dissous, je détruis ces empâtemens et engorgemens qui se forment autour du foie, et y déposent les premiers germes du mal qu'on s'obstine à méconnaître, ou à cacher sous le nom mystérieux de spasme.

J'en use ainsi pour toutes les affections mésentériques, pour toutes les maladies chroniques qui prennent leur source, ou qui préparent leurs développemens dans ce viscère. J'applique le même traitement à ces maladies sourdes et long-temps équivoques, qui couvent en secret dans la matrice, et que l'on voile aussi du nom de spasme. L'engorgement se forme peu à peu, se montre; l'ulcère éclate : l'homme de l'art s'explique alors; il condamne le malade, qu'il n'a pas su guérir. Dix ans plutôt, il en

était encore temps, lorsque la suppression du flux mensuel indiquait un désordre interne ; mais, dans ce signe infaillible, il n'a rien vu que des maux de nerfs ; et, dans l'horrible mort de la victime, il ne veut point voir son ignorance à lui et son insouciance.

Arrêtons-nous un moment sur ces méthodes meurtrières. On voit bien mieux ce qu'il faut, en connaissant ce qu'il ne faut pas.

Qu'une indisposition survienne, qu'une altération se montre, n'importe sur quel organe ; douleurs sourdes dans la matrice, au foie ou dans l'hypogastre, à l'estomac ou dans la poitrine, ou ailleurs, cette légère souffrance est réputée nerveuse. La fleur de tilleul, ou la mélisse, ou la feuille d'oranger, en feront raison. Mais les mêmes indispositions se renouvellent, les symptômes s'aggravent ; mêmes secours, avec un degré d'activité dans les remèdes : c'est maintenant l'éther, ce sont les gouttes anodines. Le mal s'apaise, comme auparavant, pour

un temps plus ou moins long; il reparaît encore, il augmente, il devient insupportable : même traitement, flanqué de quelques médecines, de quelques sels, de quelques eaux minérales, chaudes ou froides, il n'importe. Plus le mal s'opiniâtre, plus le docteur s'opiniâtre aussi dans son remède. On perd dix années à poursuivre inutilement un ennemi fantastique, et l'on néglige le véritable ennemi : mais, comme la nature lutte long-temps en secret par ses propres forces avant de succomber, peut-être la perte du temps n'est-elle pas encore irréparable; mais on n'a pas plutôt reconnu une erreur, qu'on se jette dans une erreur nouvelle. Les symptômes ont changé : ce ne sont plus des inquiétudes vagues; ce sont des douleurs fixes et profondes, des obstructions, des suffocations, des respirations interceptées, des digestions embarrassées, des toux, des lassitudes, des insomnies. On renonce alors à la vieille formule du spasme. Les catarrhes, les empâtemens dans le petit lobe, dans le grand lobe, rentrent en scène;

enfin, il arrive que tout-à-coup ce spasme de dix ans est devenu une phthisie, une obstruction, ou quelque autre mal également indomtable.

Je le dis hautement : on accuse la nature, on accuse l'art, et la nature est une mère tendre et forte, toujours prête à défendre ses enfans ; l'art est un serviteur, toujours attentif aux indications de la nature : mais l'un et l'autre ont des interprètes aveugles, et des ministres perfides. Ce sont ceux qui inspirent aux malades une trompeuse confiance, qui les endorment dans une fausse sécurité ; ils ont pour auxiliaire naturel cette mollesse qui retient l'homme sous le joug de l'habitude, et lui fait redouter de fastidieuses boissons et des privations passagères. Cependant l'ennemi a tiré parti de cette mollesse ; il a mis à profit ces lâches complaisances : d'abord agresseur furtif, il se montre, il éclate, il domine ; et, bien établi dans son domaine, il y brave en paix toutes les préparations officinales, toutes les formules magistrales et toutes

les consultations obtenues à grands frais.

Comme la maladie s'annonce toujours par des engorgemens, ce sont les engorgemens qu'il faut surtout prévenir, dès l'origine. Ont-ils une tendance à se fixer? Le sont-ils même déjà? Employez les plus rigoureux réactifs. L'application de la glace, par exemple, est un expédient sûr et prompt : je n'ai pas craint de l'employer dans des cas désespérés, et le succès a surpassé mon attente. Par elle, j'ai détruit des obstructions du foie qui résistaient à tous les efforts : madame la comtesse de Tilly en est un exemple. Cette respectable dame était agonisante depuis six ans, toussant, crachant, vomissant, exténuée, atrophiéé, descendue enfin au dernier degré : l'application de la glace, aidée des bouillons, des fondans, dépurans et toniques, la rendit à la vie. C'était pourtant une maladie jugée incurable : les maîtres de l'art avaient rendu l'arrêt. Cette cure fut célébrée par un digne appréciateur de mon zèle, le docteur Marie-de-Saint-Ursin. Si l'on veut jeter les yeux sur la première ob-

servation, on y verra que, contre l'avis de mes collègues Faure, Duval et Moreau, je sauvai par ce tonique madame Sarrus. Vingt ans auparavant, elle avait eu des glandes au sein, de la grosseur d'une pomme de reinette. Au moment dont je parle, elle avait des obstructions au mésentère, des gonflemens au foie, et dans toute la région du bas-ventre une énorme météorisation, sans digestion, appétit, ni sommeil; elle poussait des cris aigus : ses douleurs étaient devenues insupportables. Hoquet, vomissemens, tout annonçait une dissolution prochaine : ce fut une véritable résurrection. La guérison de mademoiselle Volpinçon (rue des Deux Boules, n° 11), qui fait le sujet de ma douzième observation, est une seconde preuve de ce que j'avance. Ce fut par un traitement aussi actif que j'arrachai à la mort madame Lehoult, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 13. Cette dame, malade depuis quatorze ans, était en proie à d'inexprimables douleurs : on la traitait du spasme; tout se termina par un dépôt au foie. J'en

pourrais citer plus de cent autres que des frictions, avec des remèdes héroïques et l'application soutenue de la glace sur les parties engorgées et débilitées, ont sauvé d'une mort que l'on jugeait certaine. Il me serait facile de multiplier les exemples : je rapporte, sans les choisir, ceux qui s'offrent les premiers à ma mémoire.

Les remèdes que j'administre sont de deux sortes, externes et internes. Les uns et les autres, les internes surtout admettent des modifications. Il faut les adapter au degré du mal, à la force du malade. Je le répète, c'est ici l'affaire du médecin plus que de la médecine, et de la pratique plus que de la théorie.

En élevant contre la méthode des incrassans, tempérans, humectans et béchiques, les récriminations de l'expérience et de l'humanité, je n'ai point prononcé contre eux une exclusion absolue. Ces remèdes peuvent convenir, mais comme modificatifs. Je veux dire qu'une médecine qui se bornerait aux remèdes héroïques pourrait devenir pertur-

batrice et même incendiaire, comme une médecine qui se bornerait aux incrassans serait essentiellement corruptrice et meurtrière. C'est dans l'énergie des premiers que la nature a placé la guérison; c'est par l'inertie des autres que la routine hâte la mort. Mais il faut des adoucissemens à la chaleur brûlante, à l'inextinguible soif que la fièvre produit, et que le remède seconde. C'est pour cet objet, et pour cet objet seul, que je permets les béchiques; encore n'est-ce qu'avec une précaution, une modération extrême, comme des auxiliaires qui pourraient devenir dangereux, et dont l'emploi doit toujours rester subordonné aux agens nécessaires.

La nature, ainsi fortement remuée, retrouvera son ressort. Ce premier dépôt de sucs viciés, qui, par des cumulations successives et une longue stagnation, achevaient de se corrompre, sera contraint au déplacement et à la dissolution; ils retourneront aux couloirs d'où ils étaient sortis. Rendus au torrent de la circulation, ils

y reprendront l'activité qu'ils avaient perdue ; et cette même circulation les versera dans les tubes excrétoires destinés à délivrer l'économie de tout ce qui l'enraye ou la surcharge.

On voit d'un coup d'œil à quoi se réduit la question, et quelle en est l'expression la plus simple. Faut-il laisser croupir les humeurs ? Faut-il les mettre en mouvement ? Une mare est-elle plus salutaire qu'un fleuve ?

Quand on se sera placé dans ce point de vue, quand on sera tombé d'accord avec moi, qu'il n'en est point d'autre véritable, on se rendra compte du motif qui m'a fait passer légèrement sur toutes ces distinctions de causes, qui compliquent les théories ordinaires. Que la phthisie, en effet, ait sa source dans un principe scrofuleux, ou vénérien, ou scorbutique, ou rhumatismal, ou goutteux, ou dans une maladie exanthématique répercutée, ou dans les menstrues supprimées, ou dans de longues et pénibles contractions d'esprit, ou dans un catarrhe

ou un rhume négligé ; qu'elle dépende d'une diathèse pituiteuse, ou bilieuse, ou inflammatoire, et c'est la plus expéditive, ou d'une conformation vicieuse, ou enfin d'une guérison imparfaite, qui aurait laissé quelque funeste levain dans les humeurs, le fond du traitement reste le même, sauf les modifications prescrites par les circonstances.

Et, si je voulais presser cet aperçu, peut-être y trouverai je une idée vaste et féconde, et que d'anciens philosophes ont entrevue, c'est qu'il y a homogénéité dans les principes destructeurs, comme dans les principes salutaires; c'est que le mal est un, et, par conséquent, le remède aussi. Je m'arrête, de peur qu'on ne m'accuse de vouloir ressusciter la pierre philosophale et la panacée universelle. Je m'arrête, et n'insiste pas.

Il me semble ici voir les jeunes gens sourire de pitié. A l'entendre, diront-ils, la plus légère indisposition demanderait un traitement assidu; il faudrait passer la moi-

tié de sa vie à prévenir les douleurs de l'autre moitié. Nous veut-il ramener à ces précautions des anciens Egyptiens, qui se seraient fait un scrupule politique et religieux de ne pas se médicamenter trois fois par mois?

Même résistance dans les riches et les gens d'affaires; ils voudraient pouvoir d'une main donner une bourse, et de l'autre prendre la santé. Ce régime de prévoyance les fatigue et les dégoûte. J'ai dû leur ouvrir les yeux sur le danger : en les avertissant, je fais mon devoir; en négligeant mes avis, ils suivent l'usage.

A me voir ainsi frapper d'anathème ce qu'une longue pratique semble sanctionner, quelques-uns me demanderont où sont mes autorités, comme si la plus respectable autorité, pour un système curatif, n'était pas dans l'exposé fidèle des cures qu'on a opérées. D'autres, saisissant au hasard et retraçant avec malignité les ressemblances qu'ils croiront apercevoir entre ma méthode et celle de *Brown*, de Vanhelmont avant

Brown, et d'Oribase avant eux tous, ne manqueront point de s'écrier que je me pare, comme ce sot oiseau de la Fable, d'une gloire étrangère; que c'est avoir bon marché du renom d'inventeur, comme si un système, quel qu'il soit, appartenait tout entier à son auteur, je veux dire dans tous ses détails; car ce qui constitue véritablement le système, je veux dire l'ensemble et la direction des idées, ne peuvent appartenir qu'à un seul. Ce que les théories passées m'offrent de salutaire, je l'adopte sans croire dérober, ni même imiter : c'est là mon privilége, comme celui de tous les inventeurs, et c'est *meo jure* que j'en use. Poursuivons.

Si, dans l'invasion locale primitive, les sucs viciés ou dépravés se portent et se fixent sur le poumon, les œufs frais crus, ou seulement échauffés avec une cuillerée à café, même moins d'une cuillerée, de fleurs sublimées de souffre, réduisent promptement ces embarras, secondés en tout ou en partie des procédes qui sont décrits ailleurs, en observant toujours que le traitement est sus-

ceptible de modifications infinies, si l'on n'attend point, pour combattre le mal, qu'il ait poussé des racines profondes; l'eau émétisée surtout pour boisson ordinaire.

J'ai commencé d'éviter ce premier piége que le symptôme de l'expectoration tend à la médecine : au lieu de regarder les crachats, de quelque nature qu'ils puissent être, comme une solution heureuse, je n'ai vu en eux que des signes de dégénération. (*Voyez* mes observations sur Alexis Baour et madame Aurez.) J'en ai conclu que le régime indiqué par la nature était très-sec, même ardent. Ainsi, ni lait, ni sirops, ni tisanes; nul autre liquide que des bouillons appropriés au mal par les substances spéciales qui les composent. Même système dans le choix des alimens : des viandes rôties, grillées ou bouillies, des plus saines, des plus abondantes en sucs nourriciers; je les veux conformes au goût du malade, afin qu'elles se digèrent mieux. Quelques fruits cuits au sucre, pour tempérer la chaleur occasionée par la quantité des remèdes. S'il

survient un excès d'ardeur, ou qu'il y ait de la constipation, je permets un jour ou deux quelques prises d'hidrogale, mélangé de lait et d'eau d'orge dans le rapport d'un à trois, édulcoré au sucre, et aromatisé à la fleur d'oranger. Mais le régime curatif n'est que suspendu; la soif et l'ardeur étanchées, je lui rends toute son énergie, ne permettant à chaque repas qu'un verre d'eau rougie, distribué, selon le goût du malade, en deux, trois ou quatre petites portions au plus. Quelquefois l'appétit est bon et les digestions sont heureuses, et ce n'est qu'au dernier degré, quand la décomposition est parfaite, que l'estomac se met en jeu. Ici j'oserai soutenir une opinion qu'on ne manquera pas d'appeler insensée et monstrueuse. Quand l'estomac se dérègle, il éprouve souvent des appétits bizarres, et véhémens en raison de leur bizarrerie. Les alimens les plus vils, quelquefois les plus indigestes, deviennent l'objet de ses incompréhensibles fantaisies. L'imagination, fortement excitée par cette irritation des nerfs, s'échauffe et

s'excite, et dispose les organes à recevoir, à savourer, à digérer de tels alimens; et, grâce à cette mystérieuse influence des sens sur le désir, et du désir sur les sens, la nature, en apparence contrariée, tire son salut du poison même. Si des exemples pouvaient expliquer cet inexplicable phénomène de la nature vivante, je rapporterais tous ces nombreux témoignages consignés dans les livres de médecine et de physique. J'en appelle seulement à la conviction intime de ceux qui me lisent : n'éprouvent-ils pas eux-mêmes tous les jours que ce sont eux qui donnent aux objets leurs qualités; que les qualités d'un même objet changent avec les dispositions de notre corps, et même de notre esprit; enfin, pour me servir des paroles de Montaigne, que « le dégoûté charge « la fadeur au vin, le sain la saveur, l'al- « téré la friandise; que notre état accom- « mode les choses à soi, et les transforme « selon soi? » On prévoit ce que je vais conclure. La nature procède par des voies qui nous sont cachées; elle trouve les ai-

guillons nécessaires au travail de l'estomac, et à une heureuse chylification. La chose appétée a beau paraître nuisible, la privation serait plus nuisible encore. *Non assumpta prosunt, sed concoquenda.* Ce n'est point ce qu'on mange qui profite, mais ce qu'on digère.

Dans cette pensée que l'estomac a surtout besoin de stimulans, je permettrais plutôt des harengs saurets, des anchois, du jambon, du cervelas, que ces adoucissans, ces laits de femme, de chèvre ou d'ânesse, ces sirops exquis, ces fines crêmes, ces fines gelées, dont on a coutume de gorger et d'empâter le malade. On sera tenté, je le sais, de me prendre pour un extravagant ou pour un assassin : les faits répondent.

Si j'avais écrit seulement pour des médecins, j'aurais eu soin de charger mon livre de citations, de digressions, de raisonnemens ténébreux, enfin, de tout le fatras de l'école; mais j'écris surtout pour le peuple, et le peuple est un bon juge. Il rejette ce qu'il n'entend pas, il marche du côté où il

voit la lumière. Nous ne sommes plus au temps où les moines et les clercs étaient les seuls qui sussent lire; et tel rustre d'aujourd'hui pourrait, sans trop d'orgueil, se mesurer avec un savant de la cour de Pepin le Bref : ceci soit dit en passant.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de mes bouillons médicamenteux, variés suivant le principe du mal; mais ce n'est encore là que le premier degré, que la première période du travail, et comme le vestibule de l'édifice. Je n'ai pu ni dû tout dire. Il reste à débrouiller le chaos des complications, à supputer l'état des forces; enfin, à seconder la nature qui tend sans cesse à la conservation de l'individu : tels doivent être les premiers soins des metteurs en œuvre.

Dans la seconde période, je m'applique à combattre les dégénérations primitives avec les complications qui les aggravent. Je remonte le système, en m'opposant, autant qu'il est en moi, à cette débilitation, caractère distinctif de la phthisie, qui s'accroît avec le mal, avec l'âge, avec les in-

firmités de l'esprit, plus accablantes que celles du corps.

C'est alors le moment d'employer les extraits propres à combattre la dégénération, dont on aura déjà fixé l'espèce et le caractère, et de les combiner sur les données qui servent toujours de base à un traitement quelconque; véritables élémens d'un rapport si compliqué. Les amers et les savonneux trouvent ici leur place. Je seconde leur action au moyen des frictions, par absorption du tissu dermoïde, seul et unique moyen de détruire la fièvre lente et aiguë, seul procédé connu des médecins, tant anciens que modernes. Parmi ces derniers, je peux citer mon collègue et mon ami M. Chrétien de Montpellier, le même qui a recueilli en un faisceau des observations lumineuses et fécondes, faites pour guider les praticiens dans les routes les plus obscures. Mais il ne faut pas oublier ici le système des modifications et des tempéramens dont j'ai parlé plus haut. Les frictions se composent du liniment décrit; elles se font avec la

main, matin et soir, sur l'intérieur de chaque cuisse. On emploie du liniment quatre cuillerées à bouche. Les tempéramens muqueux et lymphatiques les supportent mieux et à de plus fortes doses. Quant aux tempéramens sanguins et irritables, il faut diminuer les doses à mesure qu'on s'aperçoit de quelque fâcheux effet; on peut même laisser prendre des humectans, mais en très-petite quantité. Les bouillons et les frictions doivent se balancer, se pondérer mutuellement; en telle sorte qu'un accroissement d'activité dans les uns nécessite un décroissement dans les autres. J'établis la même règle pour mes extraits et mon sirop pectoral, dont j'aurai à parler ci-après.

Comme je rapporte tout traitement à ce principe, que la cause unique du mal est la purulence des humeurs, ou leur disposition à la purulence, on ne sera pas étonné de me voir prescrire les remèdes suivans :

1° Extrait de genièvre ou de baies de genièvre, dans six ou huit onces de teinture de quinquina fortement chargé de prin-

cipes résineux. Dissoudre une once de camphre dans deux drachmes de sel ammoniac, c'est la plus forte dose. Dix grains de musc, une once de teinture de castoréum; et, si le spasme domine, une ou deux drachmes d'opium brut.

Quelquefois je compose le même liniment avec la teinture forte de baies de genièvre, et les drogues ci-dessus indiquées, dont j'ai toujours soin de tempérer l'énergie, suivant les circonstances et la fièvre que j'ai à combattre.

Je régularise le traitement, je le varie selon les formes et la marche de la maladie; je suspends tout remède pendant plusieurs jours. Je n'oublie jamais de l'attiédir par quelques boissons appropriées, mais rares; j'en fais autant pour les bouillons, dont je maîtrise à mon gré les effets.

Je compose mes bouillons comme il suit:

Poulet, mou de veau, tortues amphibies préférablement aux tortues de terre, des grenouilles si l'on veut; jarret de jeune veau bien dépouillé des graisses et des membranes, et

bien écrasé dans un mortier, pour extraire, par une longue ébullition, la gélatine des os. Ajoutez les substances suivantes : douce-amère, trois drachmes ; saponaire, poligala de Virginie ; lichen d'Islande, deux drachmes ; fleurs d'arnicamontana, quassia lignéa, de chaque une drachme ; quatre verres d'eau. Faites bouillir au bain-marie, dans une boule d'étain, pour quatre bouillons.

Même observation pour cette partie du traitement. On peut en atténuer aussi les effets, en s'abstenant des remèdes trop actifs, ou en les palliant avec la laitue, le pavot, la chicorée et d'autres amers, selon le tempérament du malade, l'espèce et les progrès de la maladie.

Je n'exclus pas entièrement les vésicatoires et les cautères pour les tempéramens qui ne sont point dans la classe des bilieux, des sanguins et des nerveux ; car le trop de rigidité dans la fibre, le trop de mobilité ou d'irritabilité dans le système sensitif s'accordent mal avec de pareils topiques ; et toutes les fois que j'en trouve quelqu'un chez des

sujets en qui les affections dont j'ai parlé prédominent, je le fais enlever aussitôt; ce serait une déperdition ajoutée à une déperdition. Et que l'on ne craigne point les accidens; je n'ai point d'exemple qu'il en soit survenu par la suppression des exutoires. Si l'effet est nul, il est pernicieux par cela même; car l'épuisement est aussi un mal, et les souffrances peuvent l'augmenter.

Je regarde les opiacés internes comme un dangereux expédient : c'est qu'au lieu d'effacer le mal, ils le dissimulent; qu'ils le voilent au lieu de le guérir.

Les gargarismes entrent aussi pour beaucoup dans mon traitement; ils remédient aux ulcères de la gorge, de la bouche et des gencives. Je laisse aux médecins le soin de les approprier au genre du mal, de les rendre, suivant l'exigeance des cas, toniques ou adoucissans, astringens ou détersifs.

Les lavemens sont d'un bon effet, pourvu qu'on leur imprime, ainsi qu'aux bouillons, ce caractère antiputride et résolutif, unique

et véritable moyen de salut. Ils auront donc pour base le quinquina, la rhubarbe, l'ipécacuanha, tous les amers : ce sont là les élémens et les agens universels de tout le système curatif; ce sont eux qu'on doit reproduire sous toutes les formes, employer à tous les besoins, combiner de toutes les manières. On ne doit pas même s'en abstenir entièrement dans les boissons accordées pour en atténuer l'effet, et lorsqu'une soif trop dévorante nous force à modérer la rigueur du traitement. L'aridité, la sécheresse des alimens est à mes yeux si nécessaire, que je bannis même toute boisson du repas, si le malade pouvait en supporter la privation absolue. Ce verre d'eau rougie, dont j'ai parlé plus haut, est une concession que je me laisse arracher à regret; je m'y refuserais, pour peu qu'on eût la force de s'en abstenir; par où l'on peut juger si j'autoriserai jamais une mesure plus abondante.

J'accorde donc pour toute boisson deux bouillons par jour, rendus médicamenteux par des substances appropriées aux causes

premières du mal : il est même une époque où cette différence dans les causes est insensible ou superflue ; c'est la maturité du mal. Toutes les dégénérations se confondent alors dans la dissolution purulente ; toutes procèdent de la corruption générale des humeurs à la lésion des organes : et c'est par le poumon que se dégorge cette purulence qui ne peut manquer d'attaquer aussi et de corrompre l'égoût même.

Aux moyens ci-dessus indiqués, j'ajoute deux sirops, dont je désigne le premier par la dénomination de sirop pectoral, en évitant surtout d'ajouter aux substances qui le composent la moindre préparation opiacée, convaincu que je suis de l'inutilité, même du danger de ces calmans qui déguisent et endorment le mal, et retardent la guérison, ou la rendent impossible.

Formule du Sirop pectoral.

Dans deux bouteilles de vin blanc sec, ou une bouteille de vin de Madère, suivant

les causes qui détermineraient le choix, faites infuser à froid, pendant huit jours, deux onces de douce-amère, deux onces de saponaire, deux onces de poligala de Virginie, deux onces de feuilles de lierre terrestre, demi-once de lichen d'Islande, demi-once de fleurs d'arnicamontana; après huit jours d'infusion, ajoutez douze bouteilles d'eau de fontaine; soumettez le tout à une douce chaleur, au bain-marie, pendant douze heures passées, et sucrez convenablement pour un sirop assez cuit, qu'on puisse garder pour l'usage.

Dans cette période du traitement, ne faites point usage du sirop n° 2.

Quand vous vous apercevez que ce sirop, les bouillons et les frictions à l'intérieur des cuisses ont domté la fièvre, et rappelé les forces (et si la maladie n'est pas incurable, on s'en aperçoit dans les quinze premiers jours), passez à l'usage du sirop n° 2.

Formule du Sirop n° 2.

Fleurs de tussilage (en blanc)		2 onces.
Sené mondé		2 onces.
Salsepareille		1/2 livre.
Bois de gayac	de chaque	2 drachm.
Sassafras		
Racine de gentiane		
Quinquina		1 once.
Antimoniac cru	de chaque	2 drachm.
Jalap concassé		
Polipode de chêne		
Ognon de scille		2 drachm.
Extrait de ciguë		2 drachm.

Etendez le tout dans deux bouteilles de vin blanc sec, comme pour le sirop n° 1; laissez infuser à froid pendant huit jours; ajoutez douze pintes d'eau à infuser à chaud; passez et sucrez, en faisant cuire jusqu'à la consistance nécessaire.

L'extrême énergie de ce sirop ne pourrait convenir à la première période. Dans la seconde même, il exige de la surveillance et des ménagemens. Ses effets ne sont pas

toujours et partout les mêmes ; il resserre quelquefois, quelquefois il relâche : c'est une raison pour diminuer les doses jusqu'à la parfaite naturalisation dans l'estomac. On revient au sirop n° 1, qui passe toujours bien; il est bon parfois d'alterner, quelquefois de suspendre l'usage des deux, ainsi que de tout remède interne. Le corps, trop puissamment remué, demande du repos. Je supplée alors aux remèdes indiqués par des lavemens composés d'une forte décoction de fleurs de tilleul, de camomille, avec une drachme de rhubarbe, autant de quinquina, et dix grains d'ipécacuanha infusés ensemble; je fais même introduire dans le rectum un suppositoire de savon bleu roulé dans la poudre d'aloës sucotrin, qu'on y laisse jusqu'à ce que les irritations deviennent incommodes. Est-il besoin de redire que le retour des forces facilite à recevoir les digestions, les effets internes du remède, enfin ces alternatives ou ces progrès que le médecin apprécie aussi bien que le malade lui-même, sont les élémens de toutes les combinaisons médicales ?

Quelquefois il survient une douleur au dos, ou à la poitrine, ou dans d'autres parties du corps. Cette douleur, pour être fixe, n'en est pas toujours plus exactement déterminée par celui même qui l'éprouve. Je percute le malade pour connaître précisément le siége qu'elle s'est choisi; épreuve due à M. de Corvisart. Je m'assure s'il y a ulcère, engorgement, vomique; enfin, pour ne rien omettre, j'applique un rubéfiant que je laisse quelques heures pour produire une légère inflammation, et le rubéfiant ôté, s'il y a dévoiement, j'applique sur la région du foie et j'y tiens constamment des flanelles imbibées de vin aromatique en fermentation, avec l'emplâtre qui suit, que j'ai nommé réactif, du droit que j'ai de nommer les choses de mon invention.

Galbanum, une once.
Quinquina, une once.
Colafane, une once.
Térébenthine cuite, demi-once.
Deux drachmes d'extrait de Saturne.
Extrait de ciguë, deux drachmes.
Cire vierge et huile de baies de genièvre;

ce qu'il en faut pour donner la consistance d'un emplâtre collant, qu'on doit garder sur la place même d'où il semble au malade que partent les crachats. S'il ne pouvait pas la supporter long-temps, on l'appliquerait et on l'ôterait par intervalles, en faisant sur la partie des embrocations avec l'huile de camomille camphrée, et en y substituant l'emplâtre de térébenthine cuite camphrée, avec le galbanum, par égales portions.

A toutes les époques du traitement, si la tête est lourde, embarrassée, et que le malade sente des matières descendre des fosses nasales dans la bouche, il est à craindre qu'elles ne s'enfiltrent dans le poumon. J'éloigne ce danger, en coîffant le malade d'une cucufe aromatisée ou pliée en deux, ou bien d'une toile de coton, dans lesquelles on aura mêlé une livre de sel marin en poudre, et deux onces de baies de genièvre aussi en poudre. Les bonnets seront piqués en tous sens, afin que les substances qu'ils renferment ne puissent s'amonceler dans

une partie plutôt que dans l'autre, et que leurs effets soient également divisés sur tout l'espace du cuir chevelu. J'ai retiré de très-grands avantages de ce remède dans les tempéramens surchargés d'humidité, principalement d'humidité cérébrale. Les muqueux, les pituiteux, les lémophlegmatiques en ressentent d'heureux effets. On reconnaît ces divers tempéramens à la blancheur, à la pâleur du teint, à l'expansibilité du tissu cellulaire, au relâchement de la fibre. Le plus grand nombre des phthisiques est dans cette classe.

Si le malade avait les pieds habituellement froids et privés de transpiration, je ferais pour les pieds ce que j'ai déjà fait pour la tête, des chaussures d'agaric ou de toile de coton piquée, et sauproudrées intérieurement de sel marin et de baies de genièvre en poudre.

Le succès du traitement n'est pas longtemps douteux. Quand l'issue doit être favorable, tous les symptômes du mal diminuent visiblement : le malade sent l'harmo-

nie se rétablir; il peut lui-même distinguer dans le nombre des remèdes celui dont l'influence est la plus active, et déterminer le choix.

Les principaux symptômes ont-ils disparu : l'espérance renaît-elle enfin : voici qui doit l'affermir :

Quelques décoctions amères, mais en petites doses, composées de cassia amara, cassia lignea, gentiane, édulcorées avec le sirop d'écorces d'orange.

Joignez-y les pilules suivantes, et vous aurez le complément du système curatif.

Thérébentine cuite..........	demi-once.
Extrait de rhubarbe......	2 gros de chaque.
Extrait de quinquina......	
Savon médical.............	demi-once.
Sel de nitre................	2 gros.
Baume de Copahu..........	2 gros.

Mêlez.

Ces pilules seront chacune du poids de quatre grains. On en prendra quatre à la fois, une heure avant le repas. Cette dose est la plus forte.

C'est ici le commencement de la convalescence. Le malade reprend ses habitudes : alors on fait alterner, et l'on diminue insensiblement les bouillons et les sirops. On peut prendre les bouillons pendant dix ou douze jours de suite, et les abandonner pour les sirops, et réciproquement ; on peut même s'abstenir des uns et des autres pendant des quinzaines et des mois entiers, sans néanmoins y renoncer entièrement, surtout s'il survenait quelques frissons, ou quintes de toux, incommodités et embarras inséparables d'une santé mal affermie ; alors l'exercice sera répété.

Je laisse aux charlatans les succès infaillibles ; il se pourrait qu'après tant de soins, la maladie restât la plus forte, et que l'art, vaincu dans ses derniers retranchemens, cédât enfin à cette puissance qu'il ne combat jamais que dans une lutte inégale ; et j'en ai fait moi-même de tristes expériences, que je n'ai pas craint de consigner dans mes observations : mais, tout en faisant l'aveu de mon peu de succès, je me dois à moi-même

de dire, qu'avant le traitement, la maladie était déjà parvenue à ce point de maturité qui repousse tous les secours. Du moins, même dans ces cas désespérés, mon traitement est un thermomètre sûr; par l'accroissement des symptômes, la continuité de la fièvre, la dégradation toujours croissante des forces, il indique assez quelle sera l'issue.

J'ai déjà parlé des gargarismes pour l'ulcère de la gorge, ou celui de la bouche. Si le premier ulcère était profond et rebelle, le vin et le quinquina seraient d'excellens topiques.

Dans ces sortes de phthisies, qui affectent spécialement la tranchée et le larynx, j'ordonne aussi d'appliquer sur la gorge l'emplâtre ci-après :

Suie de cheminée...........	demi-once.
Miel................	2 drachmes de chaque
Suif................	
Blanc de baleine........	
Tutie...............	
Cire vierge............	

Mêlez avec de l'huile, jusqu'à la consistance d'emplâtre.

Pour établir une diversion, faites des frictions sur les jambes, les cuisses, les pieds même, sur le dos et les parties charnues, avec la teinture de cantharides et la teinture de digitale pourprée, par portions égales et modifiées selon les effets.

Ce procédé me paraît l'équivalent des exutoires, avec le double avantage de ne pas provoquer la suppuration, et de pouvoir être indistinctement appliqué sur toutes les parties du corps.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des phthisies acquises, je ne parle point des phthisies innées; car il est bien au pouvoir de l'art de seconder la nature, mais non pas de la changer. Or, les phthisies que je nomme innées, c'est-à-dire celles qui tiennent à un vice de conformation, ou qui ont été transmises avec le sang, font, en quelque sorte, partie de la vie; elles sont entrées dans le plan de la nature, puisqu'elles sont héréditaires; elles constituent l'individu : il semble

qu'il n'ait reçu la vie, que sous la condition d'éprouver ce mal. Prétendre les extirper, c'est vouloir changer le phlegme en sanguinolence, ou faire un tempérament bilieux d'un tempérament lymphatique. Je cite avec douleur un funeste exemple de l'impuissance de l'art contre ces altérations innées.

J'ai donné d'inutiles soins à une jeune demoiselle de dix-huit ans, belle, aimable, pleine d'esprit, ornée de toutes les vertus. Son enfance et sa puberté furent cruellement tourmentées; enfin, elle succomba. L'autopsie démontra l'impossibilité de la sauver. Les côtes étaient convexes dans le trajet du sternum; les deux lobes du poumon adhérens à la plèvre étaient couverts dans toute leur surface de tubercules, qui n'avaient point suppuré; mais le lobe gauche était rempli par une vomique énorme, placée au-dessous de la clavicule gauche. Cette vomique comprimait le tronc de l'aorte ascendante, et contenait au moins deux livres de liquide, et surchargeait d'un poids

incommode l'organe régulateur de la vie. L'autopsie donna l'explication d'un grand nombre de phénomènes qui avaient échappé aux plus industrieuses recherches. Je connus surtout la cause de ces palpitations cruelles qui avaient fait le tourment de sa courte vie.

Il m'importait de rechercher le principe secret d'un mal si rebelle; il ne m'importait pas moins de constater l'impossibilité d'en éluder les influences. Ce fut dans cette pensée que je m'adjoignis pour l'autopsie deux de mes collègues : et je ne saurais omettre ici, sans ingratitude et sans injustice, tout ce que j'ai dû, surtout à l'habileté de M. Faure, l'un d'eux. Ce praticien, déjà illustre dans un âge où d'autres réputations commencent à peine, développa dans cette circonstance tous les avantages que la nature et l'étude lui ont prodigués à l'envi. Doué d'une sagacité rare et d'une dextérité que j'oserai appeler merveilleuse, il aurait abondamment, dans ses talens anatomiques et son adresse, de quoi occuper la renommée.

Je reviens à ma théorie. Elle est, comme je n'ai pas craint d'en faire l'aveu, impuissante contre les mauvaises conformations et les phthisies héréditaires ; mais toutes les phthisies qui ne sont point comprises dans cette double exception sont un triomphe pour elle, et l'on peut évaluer celles-ci aux cinq sixièmes. Toutes commencent par des dégénérations lentes et graduées qui s'établissent en secret, et bien avant leur entière manifestation, et suspendent quelquefois leurs progrès, comme pour laisser briller un rayon trompeur d'espérance. Ses premiers indices, ce sont les catharres négligés, les toux opiniâtres, qui résistent aux traitemens d'usage contre les rhumes, et se calment un moment pour reparaître plus tard. Chaque saison amène de nouveaux maux, et la dégénération ne se montre toute entière que lorsqu'il n'est plus possible de la combattre.

Parmi les différentes espèces de phthisies, la phthisie pituiteuse a particulièrement excité mon attention. J'ai déjà indiqué

les frictions héroïques, les bonnets d'agaric bien saupoudrés de cloux de girofle, de canelle, de cassia amara et de sel marin, de telle sorte que celui-ci soit au moins le triple des substances aromatiques. Cé médicament a la faculté constante de provoquer les transpirations; mais, sur toutes choses, de fortifier le cerveau, les méninges, de rétablir la circulation gênée, en propageant l'action du cerveau, de la moëlle alongée à la moëlle épinière; d'embrasser dans ses influences jusqu'aux moindres ramifications du système artériel et veineux. La boisson que je prescris en pareil cas, c'est la tisane de café. Je la compose ainsi : vingt grains de café dans deux livres d'eau soumis, une heure durant, à une forte ébulition, et laissés en état constant de macération jusqu'au dernier verre. Cette boisson n'a rien que d'agréable; de plus, elle est amie de l'estomac; elle provoque puissamment les urines; elle dégage les couloirs. Une chose m'étonne, c'est la prédilection des médecins pour les boissons insipides et

dégoûtantes : ne savent-ils donc pas qu'on digère mieux ce qui flatte le goût? Et cependant on entasse des in-8° pour recommander les solanum : on leur attribue la vertu de provoquer le flux mensuel. Il faudrait ajouter que, dans des espèces, les solanums pris à de certaines doses sont de véritables poisons; que la plus légère parcelle peut en être malfaisante, selon le tempérament et les forces du sujet; enfin, qu'ils sont presque toujours inadmissibles dans les maladies du genre de celles dont je m'occupe. La tisane du café a cela d'avantageux, qu'on peut la pousser à d'aussi fortes doses que l'exige l'ardente soif des malades, puisqu'elle porte toujours en soi l'antidote de son abondance. Je conseille d'en faire usage aux repas, en y mêlant un peu de vin. Si la fièvre est inflammatoire, la peau aride, le corps amaigri; si l'éréthisme enfin domine avec trop de violence, à la tisane de café, j'en substitue une de pois chiches torréfiés, en ajoutant même un peu de lait et de sucre. S'il y a crachement de

sang, ou que les crachats en soient imprégnés, s'il est plus considérable, de plus puissans correctifs doivent être administrés. On peut aussi faire de ce légume le fond de ses repas, soit en purée, soit en bouillon. C'est ici un incrassant, un mucilagineux; mais dans les maladies inflammatoires, il s'agit bien moins de dessécher les humeurs que d'en tempérer l'acrimonie, et le légume dont je prescris l'usage a cette faculté par excellence. La phthisie pituiteuse et la phthisie inflammatoire sont, comme je crois l'avoir dit plus haut, un même effet produit par deux causes contraires, le trop ou le trop peu d'humeurs. Il s'ensuit que les frictions héroïques, ailleurs si puissantes, pourraient ici devenir funestes, si on les prodiguait.

Je ne m'étonnerais pas qu'on me reprochât ici une condescendance, en quelque sorte, servile, comme si, pour fonder ma réputation, je caressais le goût de tout le monde. Ce serait du charlatanisme en effet, j'en conviens; mais la sévérité n'a-t-elle pas aussi

son charlatanisme? Et faut-il absolument tourmenter le malade pour le guérir? La médecine, comme la morale, abonde en tristes apôtres, qui repoussent au lieu d'attirer, et couvrent d'un crêpe lugubre ce qu'il faudrait orner de fleurs. De deux boissons, l'une agréable, odorante, usitée; l'autre, amère ou insipide, inodore ou fétide et inusitée : ce n'est pas la seconde que j'ai dû préférer. J'en dis autant des alimens. Les pois chiches sont agréables au goût, substantiels, propres à l'animaliser. Tous les incrassans qu'on substitue, avec une quantité moindre de sucs nourriciers, offrent aussi bien moins de saveur. Je pourrais ajouter, à l'autorité du raisonnement, celle de l'exemple. Les pois chiches, comme alimens, sont prescrits pour les poitrines faibles ou affectées, par mon ami, le docteur Chrétien, non strictement dans les maladies inflammatoires.

Du reste, ce n'est pas une légère considération que celle de l'usage. Un aliment plus approprié aux habitudes du malade pro-

duira nécessairement plus d'effet; il n'entrera point comme un étranger dans la masse des liquides, mais comme un ami. Ceci n'exclut point les héroïques externes, spécialement destinés à combattre la dégénération, à suspendre la fièvre, surtout si cette puissance n'est pas évanouie, et à remonter le système de la vie, puisque l'éréthisme et l'inertie tendent également à la dissolution. Ceci mérite un plus long développement.

Il existe deux sortes principales de tempéramens: les maigres sanguins, et les charnus au tissu cellulaire, expansif et muqueux. Les phthisies propres à chaque tempérament ont leurs différences et leurs ressemblances.

Les différences sont dans le principe, les ressemblances dans le résultat. Les différences tiennent à la constitutiou de l'individu, les ressemblances au caractère général de la maladie. Il est évident qu'au premier symptôme du désordre dans les tempéramens frappés d'aridité, ce sont les humec-

tans, les lubréfians, qu'on doit appeler à son aide. Au contraire, si la fibre est trop lâche ou trop faible, les humeurs trop séreuses ou trop abondantes, malgré la toux, l'irritation, et ce qu'on peut appeler le spasme, échauffez, desséchez, purifiez. Les bains aromatiques, avec la petite sauge, la rue, la petite centaurée, l'absinthe, *plenis manibus,* à pleines mains, commencent à relever la nature, prête à s'affaisser; ajoutez le vin aromatique, les frictions sur le trajet des grands nerfs, les frictions aux pieds avec le fort vinaigre, la teinture de cantharide (voyez mon observation sur madame Delon); les sinapismes à la plante des pieds; quelquefois, bien plus rarement, les exutoires au bras, si vous jugez qu'il ne soit pas moins convenable de détourner l'humeur que de la dissoudre.

Mais quand une fois, soit par un excès d'aridité, soit par un excès d'humidité, la masse des liquides a perdu son harmonie; quand des substances ennemies se combinent, ou que des substances amies se di-

visent, la dégénération commence, et la dégénération, ne pouvant porter que sur le fluide générateur et conservateur, il est évident que, dans l'un comme dans l'autre cas, le sang se dénature, et la purulence s'établit. C'est la raison pourquoi j'ai prescrit comme une règle générale, ce qui paraîtrait au premier coup d'œil n'être qu'une règle particulière, et que j'ai fait des antiseptiques la base du traitement, dans l'un et dans l'autre cas. Ajoutez, comme je crois l'avoir dit plus haut, que le plus grand nombre des phthisies dépend de la surabondance des humeurs; que les tempéramens pituiteux, lymphatiques et cacochymes sont ceux que ce terrible fléau affecte spécialement; enfin, qu'au contraire de toutes les autres choses, il est plus facile ici de condenser que d'atténuer, et de remédier à l'excès en moins qu'à l'excès en plus. Du reste, on ne saurait se dissimuler que le nombre est grand des tempéramens mixtes. C'est ici la fonction de l'observateur : le soin de modifier la règle lui appartient ; la mienne du

moins a cela de bon, qu'elle n'est point inflexible, et j'oserais dire que c'est là son caractère le plus précieux.

Veut-on la preuve que c'est surtout au relâchement de la fibre, et à la trop grande expansibilité du tissu cellulaire, qu'il faut attribuer la phthisie? Quel est celui des deux sexes que la nature a spécialement soumis aux ravages de ce fléau? N'est-ce pas le plus aimable, par une compensation cruelle des avantages dont elle a pris plaisir à l'orner? Voyez ce corps frêle et presque toujours languissant, cette mollesse dans les formes, l'extrême finesse de ce réseau; calculez tous les désordres où la moindre émotion peut jeter tout ce voluptueux ensemble. Observez le peu d'énergie du principe vital, la surabondance des humeurs, enfin, cette disposition générale à l'affaissement, et jugez, par ce grand exemple, si ce n'est pas du flegme, de la cacochymie, enfin, des tempéramens chargés d'humeurs, que j'ai dû surtout m'occuper.

Je sais que de plus longs développemens

ne sont pas de mon sujet : car il ne s'agit pas plus ici de la nomenclature des maladies particulières à un sexe, que du traitement des maladies communes aux deux; mais la phthisie n'étant, selon moi, que le dernier degré d'épuisement, le dernier pas vers la destruction, et toutes les maladies pouvant également nous y conduire, peut-être n'est ce pas une inconvenance d'insister sur des causes si multipliées et si fécondes.

Nous pensons connaître la nature, et nous ne connaissons que quelques-uns de ses aspects. Pour la connaître véritablement, il faudrait être elle-même ; elle s'égare par une force inconnue; elle se conserve et se répare par une force inconnue. Les causes secondaires s'offrent quelquefois à nous ; mais les causes premières se cachent, et se cacheront toujours.

Il y a souvent dans nos appétits, même les plus désordonnés, une sorte d'intelligence. On a vu des malades indiquer d'eux-mêmes, et comme par inspiration, le remède qui devait les guérir ; et ce remède était quel-

quefois si bizarre, il s'éloignait tellement des règles communes, que l'expérience seule en pouvait démontrer l'efficacité. Cette sorte d'instinct se montre principalement dans la grossesse. Alors les lois ordinaires semblent interverties; une nature nouvelle se forme, avec de nouvelles relations, de nouveaux modes, des besoins inexplicables. Il en est de même pour toutes les maladies qui reçoivent des mouvemens étrangers et désordonnés, qui composent et exécutent des actes nouveaux, desquels s'accommode cette série des phénomènes qui finissent avec la maladie. L'estomac, disposé à recevoir, comme salutaires, des alimens dégoûtans ou empoisonnés, rejette comme nuisibles des substances salubres et nourricières; il reçoit les uns, il repousse les autres, sans qu'on puisse assigner d'autre cause que ses bizarreries mêmes. Ceci s'applique également à tous ces états irréguliers, par rapport à l'ordre général, mais réguliers en eux-mêmes, qui constituent, dans l'individu, comme une nature nouvelle.

Je me reporte, par la pensée, au temps où l'homme commença à se nourrir de viandes crues. Il n'est point douteux que cet aliment sanglant, plus élaboré sans doute que la plupart des végétaux dont se composait autrefois sa nourriture, peut-être aussi plus propre à la nature des sucs digestifs, et surtout plus accommodé à l'unité de l'estomac, dut exciter néanmoins dans l'homme une répugnance qu'il ne parvint à surmonter entièrement que lorsqu'il eut découvert le feu; et cependant les substances qui furent vivantes sont aujourd'hui la base de son régime diététique; il aurait peine à se nourrir des végétaux qui composaient l'unique aliment du genre humain dans ces jours primitifs, que Juvénal rappelle avec son âpre énergie, lorsqu'il peint les premiers humains gorgés de glands : *Glandem ructante marito*. La nature de l'homme a-t-elle changé? Nullement; mais ses habitudes ne sont plus les mêmes.

Or, que ce soit habitude ou fantaisie, instinct de tous les jours, ou instinct du mo-

ment, il faut renoncer à rechercher, et surtout à trouver le principe de sa puissance.

Toujours est-il certain que les femmes participent bien plus que nous à cet instinct du moment. On sait quel rôle joue le grand sympathique dans leur organisation, et comment la perfection du plexus nerveux, existant aux dépens de celle du cerveau, moins capables que nous de conceptions grandes et fortes, elles le sont bien plus de sensations exquises et profondes.

Je paraîtrais ici prouver contre moi-même : car si les fantaisies, dans les femmes comme dans les malades, ne sont pour la plupart que la voix de la nature qui réclame des secours inattendus, il semblerait qu'averties par cette voix, fortes de cette puissance mystérieuse, elles devraient plus que personne entrer dans les secrets de la nature, et pressentir sa volonté.

Mais, en reconnaissant qu'il y a des fantaisies excitées par la nature pour le salut de l'individu, je ne dois pas dissimuler qu'il en est d'autres excitées par une volonté dépra-

vée pour sa ruine. Les unes sont de salutaires aiguillons, les autres des irritations meurtrières : les unes ont pour cause un instinct, en quelque sorte surnaturel, les autres un pur caprice : les unes sont de la force, les autres de la faiblesse : toutes, surtout dans la femme, sont singulièrement mobiles, passagères : à peine évanouies que satisfaites, détruites quelquefois par de contraires irritations. Dans ce désordre général des sens et de l'esprit, il est impossible que les nerfs ne s'usent point, que les humeurs gardent un cours réglé; enfin, que ce tempérament, si faible, si délicat, et qui n'est qu'une enfance continuée, ne s'altère sensiblement.

Ainsi, deux causes principales tendent à rendre la condition des femmes moins supportable que celle des hommes, et à augmenter en elles le nombre des phthisies. La première, c'est un tempérament plus chargé d'humeurs; la seconde, c'est un genre nerveux plus irritable.

Outre les humeurs communes aux deux

sexes, et qui jouent un rôle égal dans leur conservation et dans leur destruction, il faut distinguer dans les femmes toutes celles qui, de près ou de loin, ont la génération pour objet, soit qu'elles la préparent, soit qu'elles la secondent, ou qu'elles en soient la suite. La nature, paraissant les avoir créées uniquement pour propager la vie de l'espèce, a dû rapporter à la propagation toutes les facultés de leur être; et c'est par des humeurs spéciales qu'elle entretient l'exercice de ces facultés.

Je ne m'étendrai point sur le flux menstruel, sur les dangers de la crise que produisent son apparition, sa modicité, sa suspension, sa disparition; je ne retracerai point les savantes analises qu'on a faites, soit des liqueurs propres à l'entretien du fœtus, soit de cette liqueur suave qui nourrit le nouveau né, plus légère d'abord, ensuite, par degrés, plus épaisse, et qui semble prendre avec lui de la consistance et des forces. On sait à combien de dangers la moindre altération dans ces liqueurs expose

toute l'économie, et qu'il suffit de la plus légère cause pour en déranger le cours, ou pour en détériorer la qualité.

J'ai assigné pour seconde cause aux phthisies du sexe son extrême susceptibilité; et là, comme chez nous, comme partout, le physique et le moral sont dans une si étroite dépendance, qu'il est impossible qu'une atteinte, portée à l'un des deux, ne fasse éprouver à l'autre un contre-coup. Comme dans l'état naturel, la moindre émotion inattendue peut influer sur le cours périodique des humeurs, à son tour, l'interruption de ce cours périodique peut influer sur les affections de l'âme. C'est peu de chose encore que cet état ordinaire; les temps qui précèdent et qui suivent les couches sont bien autrement difficiles. Tout, dans la première de ces deux époques, a du pouvoir sur une double existence, tout dans la seconde est influent sur une existence destinée à la conservation d'une autre. C'est alors que les hémorragies, les suspensions des lochies, après l'accouchement, ou une

trop grande abondance, jettent le corps dans un état de langueur et d'épuisement, et animent inévitablement la phthisie, si la médecine, plus active que le mal, ne sait point l'étouffer, dès les premiers momens de son incubation.

La nature a destiné les femmes à être mère; c'est-à-dire qu'elle a rempli leurs âmes d'amour. Jusqu'à leurs moindres goûts, jusqu'à leurs plus frivoles penchans, tout en elles est de l'amour. Comme ce sentiment renferme tous leurs devoirs, il n'est pas seulement un besoin; il est leur vie entière. Aussi, leurs amitiés sont des passions, et leur raison est de l'enthousiasme. Si l'on me demandait compte maintenant de ces exceptions très-rares, il est vrai, mais néanmoins trop réelles, qui semblent attester une nature toute contraire, je dirais que si le cœur humain est une énigme sans mot, c'est surtout l'amour qui le rend inexplicable. Il y entre de la fureur comme de l'abandon, des désirs effrénés et des soumissions sans bornes, du despotisme et de la servitude,

de l'égoïsme et de l'abnégation. C'est ainsi que l'on se montre quelquefois cruel par humanité, et que telle iniquité monstrueuse a dû son origine à un sentiment profond de justice.

Qu'ai-je besoin de retracer ici toutes ces émotions combattues, tous ces tourmens inaperçus, toutes ces luttes où la victoire est ignorée, et la défaite proclamée? Trahirai-je les secrets que la pudeur voudrait se cacher à elle-même? La peindrai-je placée entre deux tyrannies, dont l'une la pousse vers un but, d'où l'autre la repousse? Ainsi, partagée entre la loi de la nature qui l'entraîne au plaisir, et la loi des hommes qui la menace de l'opprobre, que peut la faiblesse? Pleurer, lutter, souffrir et souvent mourir.

Il ne tiendrait qu'à moi d'étendre cet aperçu; mais pourquoi développer un principe fécond en douleurs? Je crois en avoir assez dit pour faire entendre par combien d'aiguillons cruels le cœur d'une femme est déchiré, à combien d'inexprimables an-

goisses il est en proie. Il n'est pas besoin d'une science profonde pour se faire une idée de tous les ravages que ces éternels conflits, ces actions et ces réactions sans terme peuvent produire sur un corps trop délicatement organisé pour les travaux difficiles et les secousses violentes.

C'est, je l'ai déjà dit, dès les premiers symptômes d'altération qu'il faut commencer la cure. Jamais l'adage *Principiis obsta*, ne reçut une application plus directe et plus nécessaire. Des bains fortement aromatiques, des frictions aromatiques aussi, toniques, antiseptiques, des boissons si légèrement émétisées, qu'on en puisse faire un usage habituel aux repas, toujours dans les proportions indiquées par le sexe, l'âge, le tempérament du sujet, tout ce qui peut sûrement et rapidement prévenir la chronicité. Ce sont là les premières ressources de la médecine, ce sont les premières armes qu'elle doit employer : il est rare qu'elles ne soient pas invincibles, prises à temps et d'avance.

Il semblerait qu'on eût pressenti cette conséquence, même au milieu des vieilles routines; et quelquefois, en dépit d'elles, l'instinct médical a deviné en partie les indications de la nature. Je reconnais cette tendance au bien dans le choix du quinquina et des extraits amers, que certains médecins ne craignent point de substituer aux boissons délayantes. Mais en confiant ainsi à la digestion tout le succès, ils ne s'enquièrent point si les forces digestives suffisent à ces substances; si de tels moyens, inventés pour guérir, ne seraient pas rendus quelquefois meurtriers par la résistance qu'ils éprouvent. Mon traitement n'est point de nature à être morcelé. On peut en modifier les détails, mais il en faut conserver l'ensemble. Sa vertu ne consiste pas seulement dans les toniques, ni seulement dans les sirops, ni seulement dans les frictions, ni seulement dans les topiques; on doit rapprocher, allier, combiner toutes ces choses qui ont été disposées l'une pour l'autre.

L'essentiel surtout est le temps. N'atten-

dez pas que le mal s'enracine pour le combattre : vous feriez de vains efforts. Saisissez plutôt le premier symptôme. Les maladies qui se terminent par la guérison, et celles qui se terminent par la mort, ont commencé de la même manière. Dans le principe, espérez beaucoup de la nature; elle sait quelquefois se délivrer elle-même, mais il faut la seconder.

Pour preuve de ce que peut la nature par elle même, et sans le secours de l'art, qu'il me soit permis de raconter un fait dont j'ai été moi-même témoin.

Un gros et vigoureux chien de basse-cour, la terreur des environs, fut pris, sans que j'en aie su la cause, d'un mal affreux : c'était un énorme carcinome à chaque testicule. L'animal, auparavant farouche et redoutable à tous les voisins, rabattit bientôt de sa fierté. Accablé, déchiré par d'incroyables douleurs, il se traînait avec peine; il avait cessé d'être redoutable à ses voisins; et son empire finissait avec sa force : c'était le lion malade. Son maître était tenté de lui

donner l'éméritat au fond de la rivière ; je désirai que l'on différât, curieux de savoir comment se terminerait une maladie réputée si grave. L'instinct du malade lui tint lieu d'art. Je le voyais occupé sans relâche à lécher le mal, et cependant point d'amélioration. Enfin la suppuration s'établit : ce fut alors que seulement j'augurai bien de l'issue. Sans aucun remède, sans aucun secours de la pharmacie, sans autre instrument que sa langue, l'animal opéra lui-même la castration ; mais avec tant d'adresse et de bonheur, les bords de cette grande plaie se rapprochèrent si bien, se colèrent si parfaitement, que, si le poil n'eût manqué, il était impossible de découvrir la moindre inégalité.

Je me souviens d'avoir observé dans un homme l'exemple d'une cure pareille, sans que l'art y contribuât. Il avait laissé passer le temps de la résolution, et l'opération lui répugnait trop pour la tenter. La suppuration survint, et le membre fut visiblement mutilé, mais sans extirpation. Cet homme était repoussé de tous les méde-

cins et de tous les chirurgiens : il était pauvre.

J'en ai assez dit, je crois, pour éclaircir et ma théorie et ma méthode : l'une et l'autre sont le produit d'une même pensée. Comme j'ai donné pour principe à la phthisie, du moins en général, la surabondance des humeurs et leur détérioration, je donne pour principe à mon système l'atténuation et l'épuration des humeurs. Sirops appropriés aux causes, frictions, bouillons, tout est dirigé vers ce but ; le reste n'est qu'un accessoire, un auxiliaire, un développement. C'est avec une juste confiance que j'en ai fait part au public ; il y trouvera le témoignage du sentiment qui m'anime dans mes travaux, le désir d'être utile, plus que d'être célèbre. Si de nouvelles observations s'offraient à moi, je m'empresserais de leur donner la même publicité qu'à celles que j'ai déjà rapportées. Au moment même où j'écris, je compte plusieurs phthisiques au nombre de mes malades. Il en est deux que je traite par correspondance : l'un est à Pau

en Béarn; l'autre à la Réole en Guienne. L'intérêt que ce dernier surtout m'inspire, est augmenté par le ton et le style de ses lettres, et l'érudition qu'on y voit briller de toute part. Cette correspondance, ayant été suspendue, j'ignore les suites et les effets.

Une récapitulation générale, en exposant sous un même point de vue la substance de mes principes et de mes procédés, mettra mes lecteurs à même de mieux apprécier les uns et les autres.

PRINCIPES.

La phthisie n'est point une maladie particulière à l'organe de la respiration.

L'expectoration, qui a trompé les anciens et la plupart des modernes après eux, ne prouve rien, sinon que le poumon est le conducteur ou l'égout nécessaire des humeurs dégénérées.

Les dégénérations des humeurs sont principalement dues à la présence d'une hu-

meur étrangère; elles se dissipent par la disparition de cette humeur.

Ces dégénérations sont innées ou accidentelles : il n'y a de remède que dans le second cas, et rarement dans le premier, s'il séjourne trop.

Toutes les causes morbifiques sont des causes de dégénération, et, par conséquent, de phthisie. La phthisie peut donc prendre sa source dans un vice quelconque des humeurs.

La lésion des organes n'est que le second acte, la maladie le second degré de dégénération. C'est aux liquides que l'humeur délétère s'attaque d'abord; elle ne passe aux solides que par solution de continuité.

La dégénération n'est point uniforme, ni dans ses invasions, ni dans ses progrès, ni dans le siége qu'elle affecte : quelquefois elle reste cachée, et comme ensevelie dans son élément primitif; quelquefois elle s'annonce par une vomique, suite d'une maladie avortée ou mal guérie; elle peut se porter sur les organes les plus distincts par leurs

formes et leurs fonctions ; elle peut apparaître tout-à-coup dans toute son horreur, ou couver lentement, et ruiner peu à peu toute l'économie.

Trois choses sont nécessaires pour la domter ; saisir l'instant, distinguer le principe du mal, le combattre par des moyens opposés à sa nature. Or, quels sont ces moyens?

MÉTHODE.

La phthisie naît de la sécheresse comme de la pléthore, de l'irritabilité comme de l'inertie, de l'acrimonie des humeurs comme de leur densité. Il est évident que l'humectation, nécessaire dans un cas, serait meurtrière dans l'autre, et que, dans les deux, il faut prévenir la purulence, et remonter le système, prévenir la dégénération.

Il s'ensuit qu'il y a des remèdes particuliers et des remèdes généraux.

Si le tempérament est irritable, mobile et sec, on peut suivre impunément l'usage, mais non pas exclusivement. Aux boissons

ordinairement prescrites, ajoutez le jus de carottes; mêlez ce jus au sirop pectoral, le sirop de substances, d'espèces âcres, anti-scorbutiques, combinées et rendues plus actives avec l'addition d'une fraction de muriate suroxigéné de mercure, un grain seulement, comme fondant actif, dans une pinte de sirop de ma formule, comme un incisif fondant dans les épaississemens muqueux et lymphatiques, qui souvent ouvrent et préparent la marche de la maladie, et qui sont la première invasion, dont j'ai donné plus haut la recette. Cette potion peut être réitérée jusqu'à trois fois, depuis un demi-verre jusqu'à un verre entier, altéré d'une cuillerée à bouche du sirop ci-dessus. Joignez au sirop les bouillons médicamenteux, et, suivant l'occurrence, alternez. Dans le cas où le malade ne pourrait supporter à la fois l'un et l'autre, prenez garde au moins qu'ils ne se trouvent ensemble dans l'estomac. Les bains doivent être saturés de substances aromatiques, la rue (*ruta major*), la centaurée, l'absynthe, la lavande, la sauge, le

camédris, le chamépithys. Le même bain, réchauffé, peut servir plusieurs jours : joignez-y les frictions, avec de fort vinaigre, aux pieds. Exercez l'estomac, avec des baumes et l'ipécacuanha, dans la surabondance pituiteuse, dans les tempéramens, dans le physique relâché, l'antimoine cru, avec les absorbans et l'extrait de rhubarbe. N'oubliez point le liniment fortement tonique et antiseptique, la teinture très-forte de quinquina, saturée de camphre, de musc et de sel ammoniac. Faites des frictions à main nue sur toutes les parties charnues et musculeuses. Tempérez l'acrimonie par de fortes décoctions de pois chiches torréfiés, en guise de café, et légèrement imprégnées de lait.

A ceux dont la tête est surchargée d'humidité, et dont les excrétions nasales s'arrêtent, pour se jeter dans le poumon, ordonnez les cucufes aromatisées, le sirop fondant, dépurant, sudorifique de la formule, les extraits des espèces les plus appropriées à ce genre de lésion ou de dégénération. Rendez-vous maî-

tre de la fièvre, de quel type qu'elle soit, nerveuse, symptomatique ou autre, par les frictions de quinquina, camphre, musc, teinture de castoréum et opium : seul moyen de la combattre avec avantage. Si l'on y voit dans tous les mouvemens fébriles, toujours symptomatiques, des lésions internes, avec les dégénérations viciées qui les accompagnent, ajoutez-y les moyens généraux, tels qu'ils seront déterminés par les circonstances, les rubéfians, mais seulement par intervalles sur toute la surface du corps, même les exutoires avant l'entier développement : car alors ils ne font que hâter l'épuisement et la consomption. Point de palliatifs ; ce sont des auxiliaires, et non des ennemis, que vous suscitez au mal. C'est dans la sphère des moyens héroïques qu'il faut chercher jusqu'aux moindres moyens. Surtout, je l'ai dit, et c'est le point capital peut-être, ne laissez pas échapper l'occasion : une voie de salut vous est ouverte aujourd'hui ; peut-être sera-t-elle fermée demain. Reconnaissez d'un coup d'œil ce que

peut devenir une indisposition légère qui s'obstine contre vous, et reparaît après une courte absence.

Les frictions sèches, générales ou particulières, l'usage de la brosse anglaise, la ciguë et la rue fraîche, mêlées avec l'huile animale de Dippel, appliquées sur un organe paresseux, pour lui rendre l'action qu'il a perdue, appartiennent à toutes les catégories. Quand l'humeur viciée affecte une partie du corps, même le poumon, l'application de la glace est un des plus sûrs et des plus puissans réactifs que je connaisse. J'ai cité plus d'une fois, et je me plais à citer encore, l'exemple de madame Sarrus, soit que la respectueuse amitié que je professe pour elle la présente plus fréquemment à ma pensée, soit aussi que cette cure m'ait fait plus d'honneur qu'aucune autre; et, dans les affections même les plus douces, l'amour-propre, comme on sait, ne perd jamais ses droits. Madame Sarrus, déjà dans un âge avancé, était sujette, dès l'enfance, à des boutons, à des rougeurs, indices de

l'âcreté du sang. Des douleurs rhumatismales étaient venues augmenter la somme de ses maux. Depuis quatre mois, les symptômes étaient des plus alarmans : désordre dans les digestions, vomissemens continuels, météorisation du ventre, crachats purulens et sanglans; le foie était prodigieusement gonflé. J'avais proposé l'application de la glace; mais la malade s'était constamment obstinée à repousser ce topique. Vaincue par mes instauces et par la violence du mal, abandonnée par tous les médecins, entre autres par l'un des plus illustres et des plus justement renommés (le docteur Portal), elle consentit enfin à ce qu'elle avait si opiniâtrement refusé. Je voulus que l'effet du remède eût des témoins. Les docteurs Faure, Duval, Germignac, tous mes amis, assistèrent à cette cure d'un genre nouveau; ils virent le hoquet et le vomissement miraculeusement suspendus, et la malade prendre aussitôt quelques alimens qui passèrent. Je renouvelai ce moyen plusieurs jours de suite; la glace était du

poids de six à huit livres grossièrement pilée, et toujours appliquée sur la région du foie ; le calme reparut peu à peu, et la nature, quoique épuisée par l'âge et la douleur, retrouva un peu de son énergie. Madame la comtesse de Souham est un autre témoignage vivant de l'efficacité de mes méthodes. On en désespérait aussi, on avait aussi prononcé son arrêt ; et, lorsqu'elle reparut dans le monde, on fut sur le point de lui contester à elle-même sa résurrection. Ailleurs, ceux-mêmes qui l'avaient abandonnée ne rougissaient point d'attribuer à leurs soins cette cure, dont ils refusaient, en d'autres occasions, d'admettre la réalité.

Le régime diététique doit être approprié aux remèdes. Il impliquerait que ce régime tendît à l'affaissement, pendant que les remèdes tendraient à la confortation, ou qu'il épaissît les humeurs que les remèdes tendraient à dissoudre et dessécher. Ainsi, peu, très-peu de boissons, l'eau émétisée, à la dose d'un grain sur huit pintes, pour boisson même aux repas, les meilleures viandes,

les plus substantielles, rôties ou bouillies, blanches ou noires, sans respect pour les vieilles habitudes de ceux qui écorchaient cruellement un poulet pour lui ôter le précieux mucilage de la peau, il n'importe, pourvu que l'estomac se les approprie : voilà le but. C'est la nutrition qui importe, et non point la qualité de ce qui sert à la nutrition. Un aliment grossier et insipide, qui se digère, est bon ; un aliment délicat, qui, par de fausses digestions, tendrait à l'acidité ou à l'incalescence, est mauvais. On rira peut-être de me voir conseiller les salaisons ; mais j'ai l'exemple de madame de Souham, qui, à l'insu de son mari, et par mon ordre, faisait du saucisson d'Arles la base de sa nourriture ; en général, peu ou point de poisson, régime très-sec et même ardent.

Tout cela, j'en conviens, s'écarte beaucoup des lois de l'usage ; mais la première loi, c'est le succès, comme l'expérience est le premier guide. Ceux qui se sont faits les apôtres des méthodes antiques ne veulent point réfléchir que ces méthodes furent nou-

velles un jour. Que les suites de leur scrupuleuse docilité leur ouvrent enfin les yeux, et que les victimes d'un respect superstitieux pour des coutumes abrogées par la raison parlent enfin à leur cœur!

Je ne terminerai point ce traité sans élever ma voix contre une erreur trop commune dont un grand nombre de bons esprits sont encore infectés, erreur meurtrière en effet, puisqu'elle affaiblit l'humanité par la crainte, et livre, pour ainsi dire, à la mort la victime sans défense. Cette erreur si condamnable, ce préjugé si funeste, c'est l'opinion que la phthisie pulmonaire se communique par le contact. L'illustre Morgagni n'en fut pas exempt; il le déclare lui-même, et nous devons attribuer peut-être à cette erreur d'un grand homme le peu de progrès de la science, jusqu'à nos jours; j'ai presque dit jusqu'à moi. Autrefois on brûlait toutes les hardes et tous les meubles qui avaient appartenu aux personnes mortes de phthisie; aujourd'hui l'on se contente de les vendre: innovation barbare, si la maladie

était contagieuse. Il semble que la cause première de cette erreur soit le faux jour sous lequel on envisage les fonctions du poumon dans la phthisie. S'il en est le siége en effet plutôt que l'égout, tout ce qui l'affectera spécialement, tout ce qui pourra infecter ou obstruer les voies aériennes, sera une cause de phthisie : mais le mal est dans les humeurs; son premier réservoir est dans le tissu vasculaire : c'est contre le principe vital surtout qu'il dirige ses atteintes; il ne peut donc se communiquer qu'avec la vie par dégénération accidentelle, comme par suite d'autres maladies.

Il faut avouer que la cohabitation a quelquefois produit cet effet, mais seulement dans les sujets manifestement disposés à des affections de ce genre. Ici, je vois plutôt un développement qu'une transformation. Où les combustibles sont accumulés, il suffit d'une étincelle pour exciter un vaste incendie; où les élémens de dégénération existent, il suffit d'un mobile pour produire la dégénération. J'avais un ami, un ami tel que

je n'en retrouverai point d'autre, M. Duvivier de Lausac; il mourut de la poitrine. J'assistai à ses derniers momens : plus d'une fois mes lèvres se collèrent sur les siennes; plus d'une fois, pendant les cours de sa maladie, j'aspirai son haleine. Ce n'était pas seulement en moi l'entraînement de la douleur, c'était le calcul de l'amitié : je voulais lui rendre le passage moins difficile, en lui laissant ignorer le danger. Je le savais imbu du préjugé commun; dans sa pensée, un médecin n'aurait point osé humer l'haleine d'un phthisique. Il s'éteignit dans mes bras comme un enfant; et, si je ne pus lui épargner la mort, je sus du moins la rendre moins douloureuse.

Encore un mot, et je me tairai jusqu'à ce que les cris de la satire me forcent à reprendre la parole; car elle ne se manquera pas à elle-même, je le sais, dans une si belle occasion de mordre et de dénigrer. Déjà j'en ai ressenti les effets; mais, avant de lui céder la place, qu'il soit dit que j'ai une bonne fois manifesté toute ma pensée. Elle

a de l'espace et du temps assez pour prendre sa revanche.

Je me suis fait quelquefois cette question à moi-même : Qu'est-ce qu'un médecin? D'autres répondront : C'est un docteur gorgé de grec, c'est un orateur instruit dans tous les genres de séduction, c'est un chrysologue qui n'ignore de rien. Moi, je dis bonnement : C'est celui qui guérit. De ces deux définitions laquelle est la bonne? Je rends justice à ces messieurs ; ils ont pâli sur les livres : ils en ont fait eux-mêmes, qu'on lit avec plaisir : leur brillante élocution arrache des applaudissemens aux spectateurs les moins bénévoles ; ils attirent, ils entraînent, ils étonnent. Guérissent-ils? Non. Leur science s'arrrête précisément où elle devrait commencer.

Puisque j'ai parlé de science, il faut que je confesse que j'en connais de deux sortes : l'une pleine de pompe, d'éclat et d'ostentation dans tout son air, mais aride sèche, et débile au fond ; l'autre, plus simple, plus humble, plus populaire, si j'ose le dire,

mais vigoureuse de sa nature, et riche en résultats : la première commande l'admiration, l'autre demande la confiance; elle sait qu'on peut surprendre, et, en quelque sorte, extorquer un laurier académique; mais que la reconnaissance est un sentiment libre, un hommage qu'on n'achète que par le bienfait.

On ne manquera point de me dire qu'il n'appartient qu'à Hippocrate de tracer le caractère du véritable médecin, comme il n'appartenait qu'à Cicéron de tracer le caractère du véritable orateur. Je répondrai que ce n'est pas en maître que je parle, mais en observateur, et, qu'au demeurant, la communauté d'intérêts est un titre pour s'occuper des intérêts communs.

Le grand système, c'est de préférer l'argent au malade, en dépit de la morale qui nous crie de préférer le malade à l'argent. On s'est fait une médecine pour chaque condition, je dirai presque pour chaque maison, et c'est Plutus qui sert de guide à Esculape ; avec une telle manière de

penser et d'agir, on est bien près de la bassesse. Je le demande ; qu'est-ce qu'un médecin de ruelle ou de salon ? Qu'a-t-il à faire au milieu de cet essaim doré ? que d'encenser des ridicules, ou de flatter des caprices. C'est dans l'asile de l'indigence, c'est dans ces masures qui s'ouvrent au malheur, pour l'aggraver quelquefois, c'est là qu'est votre poste. C'est là que vous recueillerez ces observations précieuses qui avancent la marche de l'art. L'humanité y gagnera autant que la science ; et j'oserai ajouter que la dignité du médecin n'y perdra point, à moins toutefois que vous ne la placiez dans des complaisances serviles, et que vous ne borniez vos fonctions à caresser des imaginations fantasques et à stimuler des estomacs blasés. On me répondra qu'il est plus doux et surtout plus facile de suivre le torrent ; que les malheureux n'ont point des pensions, des titres, des trésors à donner, mais des bénédictions, triste présent, inutile tribut. Au moins si ces hommes aussi avides d'honneurs, aussi chatouilleux

sur leur renommée, qui ne déclinent jamais leur nom, sans l'escorter d'une vingtaine d'académies, daignaient une fois s'apercevoir de la flétrissure imprimée à leur état, du joug honteux qui pèse sur leur têtes! S'ils daignaient réfléchir que cette profession royale autrefois et même divine, est à peine maintenant comptée au rang des professions libérales, assimilée par l'impôt de la patente au fripier et à l'artisan, peut-être tourneraient-ils les yeux vers le véritable honneur; et, le préférant à de vaines pompes, ils ne rechercheraient point le superflu, quand ils manquent du nécessaire. Jamais l'occasion fut-elle plus favorable à de tels projets? Un Roi sage et véritablement grand préside à nos destinées. Ami des arts, qui charmèrent long-temps sa retraite, il sait que la liberté est de leur essence. Les faveurs dont il a comblé le barreau seraient d'un bon augure pour une profession qui ne le cède à celle de l'avocat, ni en utilité, ni en dignité. La patente des médecins rend témoignage de ces jours de

deuil et d'infamie dont nous avons été les témoins et les victimes. Où la garantie du talent manquait, l'argent servait de garantie : à cette horrible époque on n'en connaissait point d'autre. Brillans académiciens, doctes littérateurs, démonstrateurs pleins de faconde, voilà du moins un but, un prix digne de vos efforts. Osez vous affranchir, nous affranchir avec vous, et montrez-vous une fois zélés pour autre chose que pour la richesse.

J'ai dit des vérités dures, et j'en avais le droit. L'injustice de quelques-uns m'a irrité; pendant vingt-quatre ans, j'ai gratuitement exercé la médecine, c'est qu'on ne l'exerce bien qu'ainsi. Ma mauvaise fortune m'a, je l'avoue, arraché à ces douces et nobles habitudes ; et, comme un autre, je me suis fait sujet de la patente. Mais en accordant quelque chose à mes besoins, je sais aussi ce que je dois à l'humanité. Maintenant que chacun se juge et fasse sa part.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

Des Effets de l'habitude.

Rechercher le plaisir et fuir la douleur, c'est le double caractère des êtres sensibles. Mais ce double caractère éclate principalement dans l'homme, parce que la douleur et le plaisir eutrent dans son âme par un plus grand nombre de voies. Comme il n'a point proprement de goût inné, il a tous les goûts acquits. Comme il manque de dispositions spéciales, il a toutes les dispositions que l'exemple peut donner.

Sa constitution physique aide beaucoup à cette multiplicité de goûts et de penchans: car elle se prête à tous les régimes. Seul de tous les animaux, l'homme vit sous le pôle et sous la ligne; il se nourrit de végétaux

et d'animaux ; il boit également le suc de la vigne et du palmier, le lait de ses cavales et l'huile des cétacées. Il assimile toutes les substances à sa substance. Destiné aux grandes entreprises et aux voyages lointains, il a bien fallu qu'il trouvât, dans la flexibilité de son être, un préservatif contre les intempéries de toutes les sortes, et contre les nombreuses familles de maladies qu'elles enfantent. C'est en le composant de tous les élémens qui entrent dans les organisations les plus opposées, que la nature a formé le citoyen universel du globe.

Tels sont les faits sur lesquels doit s'appuyer la pratique, dans tout ce qui touche à la conservation ou à la perfection de notre être ; et l'éducation physique ne saurait avoir d'autre base. Si les peuples de l'antiquité l'emportaient sur nous en tant de choses, c'est parce qu'ils pressentaient, dès les premiers essais de la vie, cette universalité de fonctions auxquelles chaque homme est appelé. Ils ne dressaient point de machines pour un métier, ils ne renfermaient point

leur existence dans une faculté unique ; ils n'étaient point hommes à demi.

Mais il semble à nos hommes d'aujourd'hui qu'ils sont nés pour une fonction, pour un pays, pour un climat. Ils prennent racine dans la condition où le sort les a placés, comme si cette condition était nécessairement immuable. Ils adoptent exclusivement le régime diététique qu'ils trouvent établi, comme s'ils avaient parole des événemens que jamais aucune révolution des hommes ne les transportera sous un autre ciel, comme s'ils avaient parole de la nature, que ce ciel et ce sol même où ils sont nés n'éprouveront jamais d'altération.

La plupart des maladies naissent de cette pernicieuse uniformité. On se hâte de les rejeter sur les influences des saisons, et l'on ne parle point de l'influence des habitudes.

Il se passe tous les jours sous nos yeux une chose bien faite pour nous désabuser, si quelque chose au monde pouvait balancer le pouvoir de l'habitude.

On ne doute point que les femmes ne soient d'un tempérament plus délicat que nous, qu'elles ne soient sujettes à des impressions qui nous effleurent à peine, qu'il n'y ait plus de mobilité et d'irritabilité dans leur système nerveux, plus de mollesse dans le tissu de leur peau, plus de faiblesse en général dans toute leur organisation. Elles ont toutes les maladies que nous avons, et d'autres que nous n'avons point. Je leur épargne la triste énumération de toutes les influences qui les dominent, et je me l'épargne à moi-même ; car je ne serais pas sûr que cette enumération fût complète. Et pourtant les femmes bravent ces intempéries qui nous épouvantent : elles se présentent armées à la légère contre un ennemi que nous n'osons défier que sous une triple cuirasse ; c'est-à-dire, pour parler sans figure, qu'elles n'opposent que de la batiste et des tissus légers à la rigueur des saisons, tandis que leurs maîtres par la force, avec nos vastes poumons, nos muscles vigoureux, et nos formes athlétiques, nous nous con-

damnons à ne faire un pas que revêtus de flanelle et enveloppés dans dix aunes de drap. Et cependant leur vie n'est pas plus courte, et nous ne voyons pas que leurs infirmités croissent proportionnellement à leur négligence.

Je me trompe néanmoins, quand je mets tout en balance. En dépit de la nature, c'est nous dont les infirmités sont les plus nombreuses. Ce serait peu si tant de précautions n'étaient qu'inutiles; mais elles sont funestes. Inventées contre la maladie, elles la provoquent; multipliées pour nous garantir des intempéries, elles nous y livrent sans défense. Qu'attendre en effet de ces vêtemens lourds qui nous accablent, si ce n'est une transpiration forcée, une chaleur sans mesure, une fièvre continue? On veut se garantir des rhumatismes; on les attire; on veut entretenir le corps dans une même température, et on s'affaiblit si bien qu'on devient incapable de résister au moindre changement de température. Si dans la maladie, ces précautions étaient indispensa-

bles, pourquoi les continuer quand la cause qui les commandait n'existe plus ?

D'autres ayant entendu dire que l'eau est le premier dissolvant, se sont avisés de boire sans besoin, hors le repas, plusieurs grands verres d'eau. J'ai vu les santés les plus robustes succomber à ce nouveau genre de supplice. D'une chose bonne en soi, ils avaient trouvé le secret d'en faire un poison.

Quelques-uns se règlent comme une pendule. Boire et manger, se lever et se coucher aux mêmes heures, c'est à leurs yeux le *nec plus ultrà* de la sagesse. Il faudrait auparavant être bien sûr que l'on éprouvera les mêmes besoins aux mêmes heures, et que l'appétit, la soif et le sommeil viendront à point nommé, comme un valet au coup de sonnette du maître.

A la longue, toutes ces habitudes deviennent des besoins. Par un singulier contraste, on se trouve mal de les avoir prises, et on se trouverait mal d'y renoncer. Tout imparfaites, toutes vicieuses, toutes contraires au bonheur qu'elles puissent être, elles ne

dominent pas avec moins d'empire, d'autant qu'elles dégénèrent en excès. La nature, opprimée par elles, s'affaiblit et s'altère insensiblement, ou plutôt elles nous font une nature nouvelle, mais vicieuse. Avant d'en changer, on devrait s'assurer au moins si celle que l'on se fait vaut celle qu'on abandonne, ou ne pas l'adopter.

Nous pourrions mettre, au nombre des fléaux volontaires, l'usage si répandu, quelquefois utile, mais immodéré, du tabac. Par l'habitude, il livre à des maux incalculables, qu'on rejette sur d'autres causes, des maux d'estomac, de mauvaises digestions, la perte de la mémoire, et presque l'imbécillité: je l'ai vu. Si l'homme pouvait se borner aux règles de la tempérance, il pourrait tirer avantage de bien des choses qui lui deviennent pernicieuses par l'abus.

Laissons couler la vie, puisque nous ne pouvons en arrêter le cours. Que peuvent toutes nos digues contre ce torrent? Inégal dans son passage, mais constant dans son but, il nous entraîne au milieu de tous nos

projets et de nos combinaisons profondes. Si quelquefois des courans étrangers viennent enfler ses eaux, mettons la nacelle sous quelque abri, j'y consens; mais n'ayons pas la prétention de croire qu'il soit en notre pouvoir d'en augmenter la solidité. Que dirions-nous d'un navigateur qui, entraîné vers l'embouchure d'un fleuve, tenterait à force de rames de remonter vers la source, et perdrait à lutter ainsi, contre une force irrésistible, le temps qu'il pourrait employer mieux à considérer la beauté des rivages ?

Je supprimerais volontiers ces préceptes d'une morale qu'on pourrait nommer épicurienne, si elle ne me fournissait pas l'occasion d'une remarque singulière. Entendez ceux qui considèrent la vie comme le seul bien, et ceux qui l'envisagent comme un mal ; convaincus, les uns de son prix, les autres de son néant, ils conclueront également que le trop de précautions est inutile ou dangereux; et, divisés sur tout le reste, ils s'accorderont au moins en ce point. Ceci

me fait une loi d'insister sur la puissance de l'habitude ; il est des choses qu'on dit toujours, et qu'on oublie toujours pour ne se corriger jamais.

La puissance de l'habitude est telle, que l'instinct même ne lui saurait résister. Créés pour obéir à des appétits nécessaires, les animaux oublient ces appétits pour de nouveaux qu'on leur donne. Lorsqu'un chien voit une perdrix, il est naturellement porté à courir vers elle, et lorsqu'il entend un coup de fusil, il est naturellement porté à s'enfuir. Au contraire, dressé par l'homme, il s'arrête à la vue d'une perdrix, et accourt quand il entend le coup de fusil qu'on tire sur elle.

Pour l'homme, il est des habitudes individuelles, des habitudes locales, des habitudes nationales, des habitudes séculaires, si j'ose le dire. Nous sommes conformés par la nature, par nos passions, par l'exemple, par le pays, par le siècle où nous vivons. Une secrète correspondance s'établit entre toutes les espèces de ces habitudes ; cette

correspondance se montre même dans les maladies. Il en est beaucoup que ni l'air, ni le sol ne produisent pas. Elles règnent, pour ainsi dire, par notre ordre ; c'est nous qui les avons constituées, c'est de nous qu'elles tiennent leur existence et leurs droits. Enfin, pour m'exprimer plus clairement, la mode fait des maladies, comme elle fait des opinions.

Ce serait un chapitre bien long, bien profond, bien curieux, que celui où seraient distinctement énumérés tous les rapports qui naissent de tant de causes, et les rapports plus compliqués qu'enfantent ces rapports. Toutes ces générations inaperçues, toutes ces mystérieuses combinaisons d'élémens, recueillies dans des ordres divers, présenteraient à l'œil de l'observateur, le plus riche tableau qui jamais soit sorti de la main des hommes. Mais ce n'en est pas ici la place, et d'ailleurs un pareil tableau demanderait un autre peintre. Je me borne à développer ce qu'on nommera mon paradoxe sur les maladies.

Il faut se rappeler ces siècles de ténèbres où les parlemens en robes rouges faisaient gravement le procès aux enchanteurs et aux sorciers. Un petit nombre de personnes doutaient alors qu'il n'y eût des enchanteurs et des sorciers. Ceux même qu'on brûlait comme tels ne doutaient pas qu'ils ne le fussent. Ils étaient persuadés, et les chroniques du temps sont pleines de tels faits. On y voit de pauvres ignorans confesser ingénuement leurs relations avec l'esprit malin, et raconter comme témoins oculaires toutes les solennités des enfers. Il ne s'agit pas ici de prestiges chimériques, ni de croyance en des récits étrangers. Ceux qu'on accusait s'accusaient eux-mêmes, du moins pour la plupart; juges, victimes et bourreaux, ils étaient tous de bonne foi.

Les manies qui nous assiègent n'ont pas ces sombres et hideuses couleurs; mais comme les fanatiques des temps passés, nous sommes en proie à des maux de notre invention; et si la rage était en vogue, on

ne verrait que des hydrophobes, sans aucune cause d'hydrophobie.

La mode établit aujourd'hui deux grandes maladies, les maladies nerveuses pour les adultes, et le croup pour les enfans. Il s'ensuit que la moindre affection morbifique s'appelle chez les uns spasme, et croup chez les autres. Voilà la terreur moderne de l'enfance, l'effroi des familles et la destruction des nouveaux-nés : inutile frayeur. J'ai déjà prouvé combien ce mot de spasme était vague en soi : j'en ferai autant pour le croup : heureux si je puis déraciner ces deux fléaux ; car ils ont véritablement des racines, puisque c'est notre imagination qui les produit, qui les nourrit, qui les fait croître, et je dirais fleurir, si je ne craignais d'abuser de la métaphore.

Est-ce à dire que tous nos maux sont des maux imaginaires, arbitraires, purement subordonnés aux fantaisies de l'esprit, et qu'il dépend de nous de les éloigner, ou de les retenir, de les abréger ou de les

prolonger? La conclusion serait ici trop étendue; mais elle ne serait point défectueuse en tout. D'abord le régime curatif n'est pas le seul que nous devions nous prescrire : le régime préservatif a bien aussi son mérite; il donne de plus grandes sûretés; sous ce rapport, il est évident que nous pouvons beaucoup sur nos maux. Ensuite la manie de rapporter nos moindres affections à une certaine affection dominante, ne nous permet point le choix du remède après leur invasion. Nous distinguerions mieux les secours que demande la nature, si nous distinguions mieux les ennemis qui l'attaquent. Enfin l'imagination est une enchanteresse qui grossit et rapetisse les objets à son gré, les empreint de ses couleurs, les revêt de ses formes; et comme elle a le pouvoir de blesser, elle a celui de guérir.

Revenons au croup, car c'est là principalement le sujet de cet appendice. J'ai vu la consternation des familles, et je me suis proposé d'y mettre un terme. Moi, médecin, j'ai voulu borner le domaine de la mé-

decine, heureux si je pouvais lui enlever toutes ses provinces, une à une!

Le monde ne manque pas de charlatans, qui, armés de leur élixir ou de leur secret, qui, bien souvent, n'en est pas un, jettent le gant à tous les maux. Je respecte fort ces nobles preux; mais ce n'est point un élixir, ni un secret merveilleux que je présente. C'est une pratique simple, facile, unie, populaire. Je l'exposerai sans phrases; je l'enseignerai sans mystère : le plus souvent cette précaution est inutile. Quand l'irritation ne domine prs, quelques grains de tartre stibié uni à l'opium liquide, ou à ses préparations qui servent de modifiant à des doses impuissantes comme correctif, quelques gouttes par pinte s'allient très-bien avec la fraction imperceptible du premier remède, pris à petites doses, et empêchent l'ennemi d'approcher : ce qui vaut mieux encore que de bonnes armes pour le combattre. Et, quoiqu'on ait mauvaise grâce à imiter ceux que l'on condamne, j'oserai dire à la manière des possesseurs de panacée, que les

mères se rassurent ; que l'enfance croisse en paix sous leur douce tutelle, le fléau est conjuré.

DU CROUP.

Au moment d'entamer un sujet si neuf encore, quoique tant de fois agité ; si vaste dans ses ramifications, quoique isolé par la théorie de ceux qui l'avoisinent, trois questions se présentent naturellement. Quel rapport peut-il exister entre le croup et la phthisie pulmonaire, pour en faire l'appendice d'un ouvrage destiné au traitement de ce dernier fléau ? Le croup, est-ce une maladie spéciale, et jusqu'à nous inconnue, avec des symptômes, des caractères, des progrès, une terminaison, qui ne soient qu'à elle? Spéciale ou générale, si elle existe, quel traitement exige-t-elle ? Ce n'est point sans cause que j'établis cette division. S'il était possible de réduire toutes les maladies à une, comme elles n'auraient qu'une source, le remède n'aurait aussi qu'un principe. L'art

pourrait encore confondre des dérivations distinctes, ou distinguer une même dérivation en plusieurs, mais il saurait du moins où rattacher le fil qui lui sert de guide ; et s'il lui arrivait de manquer le but, il ne se tromperait pas sur le point de départ. La conséquence naturelle, c'est que plus on réduit les classes, plus on éclaircit les genres, et que ne pouvant atteindre l'unité, on évite du moins cette multitude de divisions et de subdivisions qui sont pour la mémoire un fardeau, et pour l'esprit une lumière infidèle.

PREMIÈRE QUESTION.

Quel rapport existe-t-il entre la Phthisie pulmonaire et le Croup?

On se souvient que, parmi les causes de la phthisie, j'ai principalement distingué la surabondance et l'épaisissement des humeurs et leur dégénération, établissant mon opinion, tirée sur la conformation du corps humain, la nature de ses liqueurs, leurs in-

fluences réciproques ; enfin, sur la pathognomonie toute entière de ces maladies. Il est malheureux que cette doctrine ressemble à une découverte ; car elle n'est qu'une réminiscence. Les anciens étaient dans la bonne voie en bien des choses, et nous nous sommes quelquefois trop hâtés de nous en frayer une nouvelle. Platon dit positivement que tous nos maux sont engendrés par les écoulemens irréguliers qu'il nomme des rhumes, Ρεύματα, et par les flatuosités qu'il nomme πνεύματα. Il ne s'agit point ici de discuter le principe, puisque, dans le système de Platon, ce principe n'est lui-même qu'une conséquence. S'il assigne pour cause à toutes les maladies les écoulemens et les flatuosités, c'est qu'il considère nos humeurs comme la source unique de nos maladies, et nos alimens, mal élaborés par de vicieuses digestions, comme la cause de l'altération des humeurs. Les bonnes digestions savent tourner à leur profit toutes les substances. Platon pouvait n'être pas assez avancé dans la connaissance du corps hu-

main, pour approfondir un tel sujet. La chimie n'existait pas, ou était dans son enfance, et l'art exécutait des prodiges de statique, sans qu'on se doutât des prodiges encore plus grands que l'homme renfermait en lui. Tout ce qui tient à la composition particulière des humeurs, aux différences radicales des tempéramens, à l'action et à la réaction des liquides sur les solides; tout cela, dis-je, était un mystère pour son génie : mais il avait, du moins, entrevu que le sang étant le principe vital, c'est dans les altérations du sang qu'il faut chercher les altérations du principe vital, et dans la qualité ou la quantité des substances qui entretiennent le sang, qu'il faut chercher les causes des altérations du sang. Et de nos jours même, après toutes les découvertes du génie, au milieu de cette foule glorieuse d'écrits qui répandent la lumière de toutes parts, pourrait-on assigner une autre cause à ce dernier genre d'altérations? Une masse donnée de sang homogène, une composition et une température données de cette

masse, c'est la santé. S'il était possible que cette masse ne surabondât point, ne diminuât point, que cette température fût constante, que rien d'hétérogène n'entrât dans cette composition, l'homme s'userait, à la vérité, mais par le temps seul; il vivrait tout son âge. Ce qui l'use plus rapidement, ce qui le précipite avant le terme; c'est la rareté ou la surabondance du fluide, c'est son ébullition ou son refroidissement, ce sont surtout les atômes délétères qu'il reçoit, qu'il charrie, qu'il féconde dans la circulation. Et comme on ne doit jamais négliger les preuves tant éloignées qu'elles soient, quand elles confirment un même principe, je ferai remarquer ici la prééminence que ce seul fait donne au régime préservatif sur le régime curatif. Puisque les dégénérations du sang naissent des alimens mal élaborés, bien choisir ses alimens et les bien digérer, ce serait à peu près là toute la médecine. Quand la corruption s'est glissée dans le torrent par les alimens ordinaires, infectés d'un mode de dégénération par une nu-

trition vicieuse, c'est à des potions médicales, c'est-à-dire à des alimens inusités, qu'on a recours, comme si on les envoyait à la poursuite des autres ; mais là, comme partout, il arrive trop souvent que la réparation des maux est un double ravage, et que l'on n'a pas moins à souffrir de ses alliés que de ses ennemis.

J'avais à justifier une connexion chimérique au premier coup d'œil, je l'avoue, mais très-réelle dans l'examen. J'espère que mes lecteurs me sauront gré de ce soin ; car il ne tenait qu'à moi d'éviter cette nouvelle difficulté : c'en est bien assez de celles que j'ai affrontées ; et, puisque le vocabulaire distingue les sujets de mes deux traités, rien ne m'empêcherait de séparer aussi mes deux traités. Si par hasard l'un des deux eût été bon, peut-être m'aurait-il obtenu grâce pour l'autre. En les liant, je les rends solidaires, et c'est, je le confesse, hasarder beaucoup.

DEUXIÈME QUESTION.

Le Croup est-il une maladie nouvelle ?

Avant d'entamer cette question, il faut rendre un juste hommage au célèbre médecin qui m'a précédé dans la carrière où je m'engage : *cuique suum.* Avant moi, le docteur Ruelle avait prouvé, dans un écrit plein de lumières, que le croup n'est pas nouveau, qu'il est de tous les temps, et qu'il pourrait être de tous les pays ; que les croups anciens et modernes, étrangers comme indigènes, appartiennent tous à une même diathèse, qui peut bien se compliquer dans ses accidens et varier dans ses formes, mais qui ne saurait perdre son type originel. Et M. Ruelle lui-même avait eu un prédécesseur trop oublié de nos jours ; c'est le savant Schneiderus, dont le livre *de Catarrhis* est un trésor qu'on laisse dans la poussière et l'oubli. L'exploitation de ce trésor inépuisable jetterait de grandes lu-

mières sur toutes les maladies dépendantes de la lymphe et de la pituite. Ce traité est complet, et ne laisse rien à désirer, quoiqu'il se ressente de la rouille du temps.

Les vices de la lymphe sont l'objet spécial de Schneiderus ; il les considère sous tous leurs aspects, dans toutes leurs générations, dans toutes leurs crises. On y verra sûrement le croup, quoiqu'il n'en connût pas le nom, comme on y verra toutes les maladies de ce genre qui pourraient dans la suite apparaître dans le domaine de la médecine, parce que les maladies nouvelles ne sont, en effet, que de nouvelles dénominations, ou des complications. Surabondance de sérum, épaisissement de la lymphe, et par suite stagnation des humeurs, interruption de l'harmonie qui doit exister entre les humeurs constituantes de l'individu : voilà le croup, comme voilà le catarrhe, l'enrouement, le rhume de cerveau, etc. etc.

Dum fluit ad pectus, dicatur rheuma catarrhus ;
Ad fauces branchus ; ad nares dico coryzam.

GÉRARD.

Il m'importe peu que le catarrhe, l'enrouement, le rhume proprement dit, la coqueluche, la gripe, le croup, diffèrent par les circonstances, pourvu que ces maladies ne diffèrent point par les causes. Je sais qu'il y a bien loin d'une étincelle à un incendie; mais est-ce à dire que ce qui éteint l'une soit impuissant sur l'autre? Et l'incendie a-t-il été autre chose, dans le principe, qu'une étincelle? Je ne sache rien de plus salutaire en médecine, comme partout, que cette croyance dans l'unité des causes; car elle enfante l'unité dans les procédés. Et c'est ainsi que Schneiderus envisage, sous un même jour, tant de choses que l'usage distingue. Que l'humeur, dit-il, se porte du bas en haut, comme dans le vomissement, ou de haut en bas, comme dans les maladies du larynx, par exemple; qu'elle soit refoulée dans les narines, ou transvasée dans les poumons, ou portée dans l'estomac, ou dans les nerfs, ou dans les yeux, ou dans les oreilles, ou sur les gencives, ou dans le palais, ou dans les spondyles de la

moëlle, ce n'est jamais qu'une même humeur; mais elle s'appelle, selon ses différens siéges, rhume, asthme, crudités, paralysie, ophthalmie, surdité, odontalgie, aphtes, gibbosités.

Je sais que la maladie connue sous le nom de croup, a des circonstances que les simples coqueluches n'ont point. La bouffissure, l'humidité générale sont plus sensibles; il se manifeste dans l'individu affecté plus d'impatience et de malaise; la toux semble céder, pour se reproduire avec plus de violence. Des concrétions d'une lymphe aigrie, il se forme une membrane étrangère qui bouche le trajet des voies aëriennes. Tout cela est bien loin des rhumes ordinaires. Mais cela signifie-t-il que le croup soit autre chose que cette affection? Non, cela signifie que le croup est le plus haut degré de cette affection. La nature a tracé à toutes les choses leur progrès. Il est un point où elles doivent parvenir, pour décroître ensuite. Bien des maladies que nous rangeons à peine au nombre des indisposi-

tions furent autrefois mortelles, puisque l'éternuement était un signe de danger; bien d'autres qui sont mortelles aujourd'hui ne seront un jour que de légères affections. Aujourd'hui l'éléphantiasis a disparu, la petite vérole est conjurée; une plus honteuse maladie, répandue à son origine dans l'habitude entière du corps, dans la masse entière des humeurs, terrible, épouvantable dans ses effets, même dans sa guérison, se survivant trop souvent à elle-même; reléguée ensuite dans son siége naturel, affaiblie et modifiée peu à peu, n'est plus aujourd'hui qu'une affection passagère, dont on se délivre en se jouant. Mais à défaut de cette ennemie cruelle des plaisirs, quelque autre ennemie prépare en secret peut-être ses attaques; en sorte que je ne voudrais pas répondre que ces grands fléaux qui, à des époques successives ont ravagé l'humanité, ne fussent en effet le même fléau avec des circonstances et des résultats différens. On a dit que tous les élémens morbifiques survivaient à l'extirpation des maladies, et

restaient dans la circulation, non plus à la vérité comme des germes qui n'attendent que l'occasion d'éclore, mais comme des ruisseaux unis dans un réservoir commun. Il s'ensuivrait que le sang humain a changé de nature; et les pessimistes trouveraient ici un vaste champ de bataille. Comme un tel examen est hors de mon sujet, autant qu'au-dessus de mes forces, il me suffit de l'indiquer, en appliquant à la vogue des maladies ces vers du poète philosophe :

> Sic volvenda ætas commutat tempora rerum;
> Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore;
> Porrò aliud succedit, et è contemptibus exit.
>
> Lucr. lib. 3.

Encore une autre preuve contre la nouveauté du croup. C'est bien malgré moi que je proteste contre le brevet d'invention que se sont libéralement octroyé nos modernes docteurs. Mais il ne m'est pas possible de voir dans cette dénomination une découverte. Comme la coqueluche et la gripe, le croup a son siége dans les organes de la déglutition, et la cause dans la coagulation des

liquides ; comme la coqueluche et la gripe, il se présente accompagné de fièvre, de tension dans la peau, de quintes de toux, et de sifflemens. Comme la gripe et la coqueluche, il attaque spécialement l'enfance. Il a donc aussi son principe dans une surabondance et une stagnation d'humeurs, dans un épaississement de la lymphe surtout ; car l'enfance est principalement travaillée par les maladies lymphatiques, puisque l'enfant est lui-même, si j'ose le dire, une masse lymphatique, comme cela a été dit tant de fois. Et il n'en saurait être autrement dans les vues ultérieures de la nature. Car c'est dans la lymphe et les mucosités qu'elle puise les matériaux de la vie et de l'accroissement. Ce sont la lymphe et les mucosités, qu'elle transforme en des substances nourricières, pour l'accroissement successif de l'individu. Qu'on ne s'étonne point si cette maladie est originaire des pays humides, qu'elle ait plus d'empire sur des tempéramens chargés d'humeurs que sur des tempéramens secs ;

qu'elle règne principalement dans la saison des pluies, et qu'elle soit plus fréquente dans les hivers pluvieux que dans les froids très-vifs : toutes ces observations sont contenues dans sa définition.

TROISIÈME QUESTION.

Quel traitement exige le croup?

Au fait, c'est la plus importante des trois; car il s'agit moins pour le malade, de raisonner sur son mal, que de le guérir. Et peu lui importent de graves et de brillantes discussions, qui ne ramènent point la santé.

Si je n'écrivais que pour des médecins, je me bornerais à poser les principes, trop sincère admirateur du talent de ces messieurs, pour me défier de leur habileté à tirer les conséquences.

Si je n'écrivais que pour les parens, je me bornerais à indiquer les recettes; ou plutôt je commencerais par opérer quelque cure bien éclatante. Ensuite je garderais

soigneusement le secret, mais je vendrais mon opiat, bien sûr de ne point manquer d'acheteurs. Quant à la maladie, je la peindrais avec les plus noires couleurs qu'il me serait possible d'imaginer ; je la calomnierais au besoin ; car il y a une calomnie pour les maladies même, et je ne pense point que mon calcul soit contre les règles: car plus on grossit le danger, plus on fait valoir le secours.

Mais j'écris et pour les médecins et pour les parens ; en ramenant les uns à des voies plus simples, j'aurai persuadé aux autres que le remède est souvent plus près d'eux qu'ils ne pensent. Le croup n'étant que le dernier degré d'accroissement et de dégénération de la lymphe, comme l'a fort judicieusement observé le docteur Ruelle, il faut chercher, dans les qualités de la lymphe, les qualités du remède qu'on lui doit opposer.

M. Ruelle ne l'a pas trouvé ce remède, il est évident et sûr dans les cas qu'il peut sûrement le donner comme préservatif,

en détruisant ce qui doit faire éclater le croup, dans un avenir plus ou moins prochain. Cependant l'émétique est employé même libéralement dans toutes ses affections. Seulement le même médicament varie dans les effets comme dans les mesures de la prescription : ce sont des mois et même des années qu'il faut le prendre à fractions, tant que la même tendance domine ; alors il le range parmi les remèdes nouveaux et les théories nouvelles, malgré que ce soit le même remède ; il prévient et détruit les tendances vicieuses qui s'annoncent tant à l'avance, dans les tempéramens qui ont la tendance à ses dégénérations, même en l'employant, comme l'ont fait tous ceux qui m'ont précédé. Toute la différence est dans l'emploi, dans la continuation qui ne saurait être fixée, et dans la forme qui est inusitée jusqu'à ce jour : tant que durera la disposition doit durer le remède.

Je sais que les vaisseaux lymphatiques sont plus connus que la liqueur qu'ils renferment. Une discussion chimique sur la na-

ture de cette liqueur pourrait être de mon sujet ; mais elle n'est point dans mon plan ; et cette discussion n'apprendrait rien que l'on ne sache. Il est reçu que si la lymphe n'est pas le sérum, elle a du moins en grande partie les propriétés du sérum, transparente, légèrement salée comme lui, et surtout visqueuse et coagulable. Ce sont là les propriétés où je m'arrête, parce qu'elles constituent évidemment le mal et le danger. Que les organes deviennent paresseux, qu'ils s'empâtent, qu'ils se gonflent, qu'ils se bouchent, c'est un effet évident de la viscosité des humeurs, et de leur tendance à la coagulation : effet physique plus que chimique ; car il présente compression plus qu'altération. Voilà pourquoi, écrivant pour tout le monde, j'ai dû faire grâce à mes lecteurs de quelque dissertation bien savante, qu'un pompeux étalage de noms grecs serait venu brillanter.

A bien examiner la chose, il n'est point proprement de maladie imprévue, parce

qu'il n'est point de corps organisé dont les habitudes ne rendent témoignage de l'humeur qui prédomine. Ainsi quand elle est appelée à temps, j'oserai dire que la médecine n'a point d'excuse. Même les apoplexies recèlent presque toujours des causes matérielles, comme le prouvent les autopsies cadavériques ; rarement elles sont idiopathiques.

Mais si l'on peut juger à la seule inspection d'un adulte, la madadie qui couve en secret, n'attendant que l'occasion d'éclore, combien plus facile sera un tel jugement à l'inspection d'un corps tendre et frêle, et encore à demi-formé ? Ici les humeurs sont beaucoup moins composées, leurs rapports mutuels se compliquent moins; mille agrégats sans nom, qui se forment et s'entretiennent dans l'âge mûr, n'ont pas eu le temps de naître. Les alimens étant généralement plus simples, il y a nécessairement plus d'homogénéité dans leurs produits, ils sont plus reconnaissables dans leurs transformations. En un mot, au physique aussi

bien qu'au moral, un œil exercé ne voit pas toujours bien le fond de l'homme; et l'œil le moins exercé ne se trompe jamais sur l'enfance.

J'oserai donc adresser un salutaire avis aux pères de famille, à ces mères surtout si tendres et si faibles, qui s'inquiètent de la moindre apparence du danger, et l'aggravent quelquefois en le combattant. Si le croup, leur dirai-je, était quelque mal inconnu, subitement produit d'une constitution particulière de l'air, ou apporté parmi nous de quelque contrée lointaine et acclimaté par surprise ou par violence, vos appréhensions, vos terreurs seraient fondées; mais, puisque le croup n'est rien que ce que vous connaissez déjà, puisqu'il dépend de l'exaltation d'une humeur dont il ne tient qu'à vous d'apercevoir la nature, puisque la présence de cette humeur, ou son excès est écrit dans les yeux, sur le front de l'enfant, dans ses moindres habitudes physiologiques, c'est à vous d'être ses pharmaciens et ses médecins. Je vous en offre ici le moyen: s'il

n'est pas très-savant, il est au moins très-simple, et ne manque pas son coup.

J'ai parlé de l'émétique étendu dans l'eau pure, et pris habituellement comme d'un remède utile contre la phthisie pituiteuse; je le propose encore comme un moyen certain contre le croup; non que je prétende que la phthisie est un croup, ou le croup une phthisie; mais l'un et l'autre dépendant d'une surabondance d'humeurs qui se vicient en se coagulant, et vicient les humeurs voisines en se combinant avec elles, il n'est pas possible qu'il n'existe de l'analogie dans leur traitement. Que si l'on arguait de mon raisonnement, que je conteste pour la forme une identité que j'admets au fond, je laisserais argumenter tout à l'aise mes graves Aristarques, et je me bornerais à exposer quelque chose de plus certain, de plus incontestable que leurs argumens, les faits : ils sont évidens.

Il n'est personne qui dispute au tartre stibié ses vertus éminemment fondantes, incisives, résolutives, sudorifiques, et déci-

dant même à cette dose des évacuations, après les avoir préparées par ses vertus, reçues comme positives; et, si vous exceptez les trop fortes irritations, où le tartre stibié ne serait qu'un incendiaire, on peut l'administrer toujours sans danger, pourvu que l'eau dans laquelle on le délaie lui serve de correctif, par la quantité du véhicule qui en diminue les effets. Et qu'il me soit permis ici de parler un peu de moi-même; car cet indestructible amour-propre ne veut point perdre ses droits, et ne les fait jamais plus sûrement valoir que lorsqu'il les dissimule. L'émétique était sûrement en honneur bien avant moi; ce n'est point l'emploi que j'en ai fait qui lui a valu les anathèmes de la Sorbonne; mais c'est moi qui, le premier, ai conçu tout ce qu'on en pourrait retirer, s'il était pris comme boisson ordinaire: seul, je l'ai fait entrer, si j'ose le dire, parmi les alimens. Si je n'ai point inventé la chose, je l'ai du moins appliquée à un usage nouveau; et c'est inventer.

Le tartre stibié va chercher le mal dans

son premier asile et dans sa source, et le poursuit dans son dernier retranchement. Que la crise se prépare, qu'un résidu malfaisant survive à la crise, le tartre stibié n'est pas moins salutaire dans un cas que dans l'autre; essentiellement pénétrant, il s'attache au moindre atôme délétère, jusqu'à ce qu'il l'ait neutralisé. Par une tendance contraire à celle des humeurs viciées, au lieu qu'elles se coagulent, il les divise; au lieu qu'elles s'arrêtent, il circule. Le marais qu'elles ont formé, il le dessèche, le tarit, l'épure, en l'expulsant au dehors.

Si je voulais joindre la preuve de fait à la preuve rationnelle, les argumens ne me manqueraient point. Nul, plus que moi, n'a expérimenté ce que j'avance, et je ne l'avance que pour l'avoir expérimenté bien des fois. Pendant trente années de pratique, j'ai rencontré peu de maux, sous quelque dénomination que les faiseurs de vocabulaires et les démonstrateurs érudits veuillent nous les présenter, qui n'ait cédé à ses influences. Mes observations sur la phthisie renferment

quelques preuves de ce genre : j'en pourrais ajouter beaucoup d'autres; mais j'aurais l'air de composer une notice apologétique, plutôt qu'un traité technique; et, si la prolixité rebute les lecteurs, elle ne rebute pas moins l'auteur même, si les mots ne sont pour lui que des images de la pensée.

Une chose aurait décidé ma préférence en faveur du tartre stibié, quand il n'aurait eu, avec d'autres moyens curatifs, qu'égalité d'avantage; c'est l'extrême modicité du prix. Les eaux minérales de toutes les sortes sont trop chères encore, pour que les classes inférieures osent même avoir la pensée de les employer : de les prendre sur les lieux, ce n'est guère possible qu'aux pauvres du pays; car, pour tous les autres, les dépenses du voyage et du séjour tarderaient peu à épuiser leurs facultés. Au lieu qu'il n'est personne qui n'ait la faculté de se procurer un remède pour lequel six pintes d'eau suffisent, avec du tartre stibié pour un sou. Ce médicament, pris selon les règles que j'en donne, peut remplacer toutes les eaux mi-

nérales naturelles et factices, et peut être les effacer. Le médicament sera, je le présume, plus héroïque, si la modicité du prix ne rebute bien des gens, qui attachent à la cherté l'utilité. C'est un avertissement que je donne aux grands propriétaires, aux bons curés, à toutes les personnes enfin qui, par goût ou par devoir, se sont fait une habitude de la plus précieuse de toutes les vertus, la bienfaisance : je m'adresse pareillement aux jeunes praticiens qui apportent toujours dans l'exercice de leur état, avec le désir d'être utiles, quelque défiance de leurs propres forces. Car, pour ces routiniers, tout fiers de leurs cinquante années de pratique, je me suis convaincu qu'ils persisteront noblement dans leurs routines. Y renoncer, ce serait désavouer leur vie entière.

On conçoit bien que j'ai parlé de six bouteilles d'eau, comme terme moyen; car les tempéramens sanguins, bilieux, irritables, ne s'accommoderaient point d'une aussi forte dose. On peut alors donner la même

quantité d'émétique, augmenter la quantité d'eau progressivement aux effets, mettre, par exemple, huit bouteilles pour un grain : du reste, l'expérience est ici un meilleur maître que moi. Je réponds du principe, lui laissant le soin de modifier les applications : c'est naturel.

Revenons au croup. On ne saurait trop répéter que cette maladie, comme toutes celles qui affligent l'enfance, a sa source dans l'épaisissement de la lymphe. Cette membrane, qui semble se former spontanément, ne se forme, en effet, qu'à la longue ; car il n'existe pour aucun âge de maux spontanés. Tout a un commencement, un milieu et une fin : seulement on aperçoit mieux le commencement dans certaines choses que dans d'autres. Il en est de la membrane dont il s'agit, comme de la chassie qui n'existait pas au moment du coucher, et qui colle les yeux au moment du réveil ; l'enfant, qui ne s'est pas aperçu de ses progrès, pense qu'elle est venue tout à coup, et mal à propos les médecins le confirment : et bien des

hommes faits, et soi-disant raisonnables, ressemblent à cet enfant.

Ici, le remède imite le mal dans sa marche. Il est lent et successif comme lui; comme lui, il avance graduellement, et ne précipite pas plus ses bienfaits, que l'autre ne précipite ses ravages. Il est impossible que l'on aperçoive d'abord tout ce qu'on a gagné à l'employer. On a gagné pourtant, mais comme à son propre insu. Le mal a rétrogradé, mais on n'a pas senti la rétrogradation, et je ne voudrais pas répondre qu'on ne la niât absolument, parce qu'il n'a pas disparu (1).

(1) Expérience que j'ai souvent répétée sur les quatre enfans de M. Poupart de Neuflize, de Sédan, qui avaient épuisé tous les sirops de mou de veau et autres. La respectable et intéressante mère et le père peuvent bien attester ce que j'avance, que la cure réelle et positive consista dans ce traitement, qui paraît d'abord une niaiserie, et que toutes leurs sollicitudes, lenrs alarmes, s'évanouirent et se dissipèrent avec le mal, qui n'était qu'une coqueluche ancienne, entretenue par l'épaisissement de la lymphe.

Au lieu de ce remède si simple, si facile, si évidemment fait pour neutraliser le mal, que prescrit la servile routine? Précisément ce qu'elle devrait prescrire, si elle conspirait avec le mal. Le mal est dans l'épaisissement des humeurs, elle prodigue les incrassans; il est dans la torpeur des organes, elle les affaiblit encore; il est dans un engorgement, elle engorge les malades. Mannes, sirops, mous de veau, tout le vieux dispensaire qu'elle étale, ne sont autre chose que ce que je viens de dire. Ce qui paraîtrait, sans cette explication, un phénomène extraordinaire, ne paraîtra plus que l'effet naturel d'une chose toute simple avec cette explication. Ce phénomène, le voici : nos docteurs entassent dissertation sur dissertation, pour analyser le croup; et moi, je nie le croup; je le nie, parce que, depuis trente ans que j'exerce, il ne s'est jamais offert à moi, du moins dans les malades que j'ai vus habituellement, et que je n'ai point d'amulette avec quoi je puisse le conjurer. S'il ne s'est pas offert à moi, c'est qu'il

n'existe pas. S'il s'est présenté à d'autres, c'est qu'ils l'ont fait naître, ou ils ont laissé arriver à ce degré le premier degré d'épaississement lymphatique, et toujours je l'ai combattu dans son élément primitif.

Aux premières tentatives de la nature, pour introduire dans la masse des humeurs un vice qui doit devenir mortel, qu'on oppose des tentatives graduées sur les siennes; qu'on la ramène dans sa route quand elle s'égare; que l'on force enfin le croup à redevenir ce qu'il était jadis, une coqueluche, qui était souvent mortelle. J'invite surtout les habitans des campagnes à me lire et à me croire; le salut est dans leurs mains, et les moyens, simples et faciles, à la portée de tous.

Etes-vous, me dira-t-on, le seul médecin qui ait administré l'émétique en lavage? Non; mais je suis le seul qui en ait voulu faire la boisson ordinaire du malade; je dis boisson de tous les jours, de toutes les heures, de tous les repas. On l'a prescrit, je le sais, mais comme remède, c'est-à-dire

comme iritant; car il le devient, du moment qu'il cesse d'être habituel. Il n'y a que l'habitude qui le transforme sans l'émousser. Vous l'administrez de temps en temps, un jour, deux jours même sur quatre : c'est trop, ou ce n'est pas assez. Que résulte-t-il de vos méthodes? Des secousses; et il ne faut point de secousses : encore si ces secousses pouvaient amener une bonne crise, si la masse ébranlée pouvait céder aussitôt! Mais point; elle vacille, elle cède un moment en apparence. Mais comme elle est essentiellement muqueuse, visqueuse, collante et enracinée, les soubresauts momentanés que vous avez excités en elle, n'auront fait que l'agiter; il fallait la pénétrer, et toute action pénétrante est lente et progressive de sa nature, au lieu de brusque et de violente que serait la vôtre; mais elle doit être soutenue et non momentanée.

Il va pleuvoir des censures, je le sais; et je tremblerais, si je n'avais pas pris mon parti d'avance. Heureusement pour moi, bien des gens qui savent lire et écrire, ont

appris qu'il ne s'était jamais offert aux hommes une bonne et salutaire pensée, qui n'ait sur-le-champ allumé la bile des censeurs : et les choses en sont devenues à ce point (j'en rougis pour notre pauvre espèce), que la censure d'un écrit est presque toujours le cachet de son utilité.

Si l'on me pressait trop, j'avancerais un principe qui augmenterait bien davantage les clameurs ; et, ce qui est bien plus hardi, j'oserais le prouver : c'est qu'il n'y a point de médecine curative, et qu'il y a une médecine préservative ; ou, si l'on veut que je modifie ma proposition, la médecine préservative est sûre, la médecine curative ne l'est point. On m'accusera d'émettre un paradoxe, et c'en est un, je l'avoue ; mais un paradoxe peut fort bien n'être pas une erreur ; car toutes les vérités ne furent dans l'origine que des paradoxes.

Puisqu'il y a des signes extérieurs de notre constitution intérieure, puisque la nature a mis entre nos humeurs et nos habitudes une correspondance qui a des règles, et par

conséquent des effets certains, puisque les élémens qu'elle nous a donnés n'agissent et ne réagissent les uns sur les autres qu'à la longue; en telle sorte qu'il a fallu quelquefois des vingt et vingt-cinq années à telle maladie de l'âge mûr pour se développer; les fonctions naturelles de la médecine semblent déposer des germes de santé parmi des germes de corruption. Bien prémunie, bien avisée, ayant devant elle le temps et l'espace, et pour elle ce principe vital, force secrète et si éminemment active, qui semble une intelligence cachée dans nos organes, pour lutter contre leur destruction, que ne pourra-t-elle point? Il faut ajouter qu'elle le pourra à peu de frais; qu'elle n'aura point de violences à exercer, des convulsions à produire. Ce ne sera pas une crise que la guérison, ce sera le dernier terme d'un progrès. On aura ramené, rétabli, relevé la nature; on se sera servi d'elle-même pour la changer : qu'on juge si l'on aura réussi.

Voyez combien plus il reste à faire à la

médecine curative. Le mal ne lui apparaît point dans ses radicaux, qui ne le déguisent jamais ; il lui apparaît dans des combinaisons qui le déguisent presque toujours. Ce ne sont point des élémens qu'on lui donne à combattre, ce sont des agrégats compliqués, des mélanges de plusieurs mélanges. Quelquefois des symptômes contraires semblent demander des curatifs contraires : ce qui nuit à l'un favorise l'autre. Il y a putréfaction ; pour la combattre, vous employez des échauffans : mais il y a inflammation ; pour la combattre, il faudra des adoucissans, qui favoriseront la putréfaction. Si la médecine est une science conjecturale, c'est précisément pour les raisons que je viens de donner ; si elle échoue, c'est presque toujours pour avoir méconnu le principe vicieux : elle n'aurait donc pas échoué, si elle eût appris à le rechercher d'avance. La médecine curative est un auxiliaire qui vient à votre secours, quand vous êtes cerné par l'ennemi. La médecine préservative aurait empêché l'ennemi d'avancer.

Tout cela est bien, me dira t-on; mais contre le mal à venir? Or, il s'agit ici du mal développé. Vous donnez des moyens de le prévenir, soit; mais qu'avons-nous affaire de ces moyens, quand on n'a pu le prévenir? Un homme, en tombant, s'est brisé la jambe, et vous lui débitez gravement les principes de statique, en vertu desquels il aurait dû conserver l'équilibre. Je ne crois pas avoir affaibli l'objection.

On y répondrait d'abord en disant que, si le régime prescrit est salutaire, s'il est vrai qu'il empêche le croup de se former, ce ne serait point une lacune que mon silence contre le croup déjà formé. Je vous donne les moyens de ne pas tomber; c'est bien mieux que si je vous offrais mon appui après la chute. Mais il y a plus. Ce même tartre stibié, dissous dans l'eau, est devenu la boisson ordinaire du malade, est aussi bien, dans ce cas que dans l'autre, le remède convenable. Dans ce cas comme dans l'autre, il pénètre, il épure, il raréfie. Seulement la masse des humeurs ayant ac-

quis plus de consistance, il ne pénétrera point aussi profondément. Et au lieu qu'avant la crise, il était le remède unique, dans la crise il ne peut être que l'un des remèdes.

Si quelque secours est encore possible, soutenez par d'autres incisifs, d'autres toniques, l'action de l'eau émétisée. Appliquez des compresses sur la gorge, dans toute l'étendue de la membrane qui se forme ou qui est déjà formée ; imbibez-la de vinaigre saturé de sel ammoniac. Joignez-y les lavemens analogues, les boissons acidulées, la limonade minérale ; en supposant que la déglutition ait lieu, les purgatifs, les frictions aromatiques, toniques, les fomentations sur l'organe de la déglutition. Il est clair que l'identité des principes se fait sentir ici dans la diversité des méthodes, c'est-à-dire que j'oppose au mal dans sa maturité des agens du même ordre que ceux que je lui opposais dans son origine. Je les multiplie, je les combine, je les renforce ; mais je ne les change pas. Je laisse tous les

anciens traitemens; seulement je me réserve le traitement préservatif; je veux, d'autre part, que chacun garde son patrimoine à cet égard.

Voilà tout ce que j'avais à dire sur la nature, les progrès et le traitement d'un mal qui a moissonné tant d'espérances. C'est beaucoup, si j'ai su réduire ce mal à ses véritables élémens, c'est-à-dire à une disposition dans les humeurs qui s'affaiblit à mesure que nous avançons dans la vie. Le montrer ce qu'il est, c'est presque l'avoir guéri. Car la plupart des esprits sont comme les enfans timides : pour dissiper leur terreur, il faut les rapprocher de l'objet.

Je reviens à mon tartre stibié, que je serais tenté d'appeler le conservateur par excellence. Ce n'est point seulement au croup qu'on peut l'opposer avec succès; ce n'est point seulement à la phthisie; c'est avec un égal succès à cette légion de fléaux d'une même famille, à toutes les maladies pléthoriques, exenthématiques et chroniques, à tous les embarras des organes secréteurs et

digestifs. Sa propriété spéciale est de résoudre les substances qui causent ces ravages, de les entraîner vers les organes excrétoires qui n'ont été placés par la nature aux extrémités du corps, que pour cette grande et salutaire fonction. Il aide la nature à rejeter toutes ces particules délétères qu'elle repousse, mais dont elle n'a pas toujours la force de s'affranchir, et qui, ne pouvant se séparer de la masse, ni par les excrétions, ni par les transpirations, forment et entretiennent les maladies de la peau, et les créent.

Je ne veux parler ici que de deux sortes de ces maladies, les engelures et les dartres. L'une et l'autre tiennent certainement à l'âcreté de la lymphe, ou des humeurs; la première attaque spécialement cet âge tendre qui est soumis à la meurtrière influence du croup. Le froid et l'humidité l'entretiennent, comme ils entretiennent le croup. Ainsi l'âge, le lieu, les causes premières sont les mêmes. Je ne vois de différence que dans les causes secondes, c'est-à-dire

dans la forme que les organes qui en sont le siége impriment toujours aux maladies, par une disposition constante et soutenue.

Il y a déjà quelques années que je découvris deux remèdes également sûrs contre les engelures. Un journal en fit l'éloge. Les occasions d'en vérifier l'efficacité n'ont point manqué depuis. Je ne sais si ce sont eux que les pharmaciens désignent, par ces inscriptions en gros caractères, que je lis tous les jours : TOPIQUE CONTRE LES ENGELURES. S'il en est ainsi, la publicité que je donne à ma recette, sera du moins une économie pour les indigens. Et comme il est possible de l'égaler, mais non point de la surpasser en efficacité, les autres, ayant gardé leur secret, je n'aurai point démérité de l'humanité, en publiant le mien. Les nations du Nord pourront ne pas le rejeter, si mon pays le dédaigne, puisque c'est surtout dans le Nord que ce mal est hideux, cuisant, intolérable. Funeste influence du climat! Car il faut remarquer en passant que telle maladie grave

et dangereuse dans un pays, n'est qu'une légère indisposition dans tel autre. Ne disons point que chaque pays a ses maladies; disons que chaque maladie reçoit un caractère particulier du pays où elle se développe. C'est ainsi que le même végétal, qui n'est qu'une faible plante sous telle zone, est un grand arbre sous telle autre. On a vu, dans les régions du Nord, les enfans des campagnes surtout, cruellement torturés par ce mal qui nous paraît une affection légère. On a vu leurs os se carier, ceux surtout des doigts et des orteils. Ici, quelquefois ce n'est que de la rougeur et des gonflemens, accompagnés de prurit, quelquefois la peau se crevasse et suppure. Ces deux états divers nécessitent deux recettes diverses. Je viens offrir l'une et l'autre au public.

PREMIER TOPIQUE.

Pour les engelures avec rougeur et démangeaison.

Sur une pinte d'eau seconde de chaux,

obtenue selon les procédés ordinaires, ajoutez une ou deux cuillerées à café d'essence de Barèges, sulfure de potasse, pour composer des eaux de Barèges factices. Mêlez étroitement, pour appliquer sur les engelures avec des compresses imbibées, souvent renouvelées, et toujours à froid.

DEUXIÈME TOPIQUE.

Pour les crevasses dépendant des engelures.

Deux onces de chaux vive éteinte à l'air; cire jaune, quantité suffisante; suif de chandelle, demi-once; huile d'olive, quantité suffisante; miel et suie de cheminée, deux drachmes.

Faites cuire convenablement, en donnant la consistance d'onguent pour étendre sur un linge ou sur de la peau, pour les engelures et suppuration.

Mais est-il bon de guérir les engelures? On ne se douterait pas qu'une pareille question ait pu être faite par des personnes de sens, et pourtant elle a été faite par de gra-

ves docteurs. Il me semble que c'est tout comme l'on si disait, est-il bon d'empêcher que l'enfant ne perde au moins pour un temps l'usage de ses pieds et de ses mains, qu'il n'éprouve des douleurs atroces, qu'il ne s'épuise par des déperditions de substance ? On craint que l'humeur ainsi arrêtée, ne se répercute, au lieu de tarir; que les topiques ne la refoulent, au lieu de l'épurer. Mais ce n'est ici qu'un mal purement local, un mal renfermé dans le tissu cellulaire. L'humeur morbifique chassée par les forces vitales, s'est arrêtée à l'extrémité de la circonférence, elle s'y est fixée, elle y séjourne. La voilà tout-à-fait séparée de la masse. Il y a donc ici place pour les topiques; il n'y a de place que pour eux, quand le mal n'a point une autre origine.

Ce n'est pas que j'exclue les traitemens généraux. Si je les excluais absolument, cet appendice ne se rattacherait à rien. Ce serait un hors-d'œuvre, plutôt qu'une digression. Il se peut faire, il se fait même souvent que quelque autre cause de dé-

génération vienne se mêler avec cette cause. On connaît si peu de maladies simples ! Peut-être n'en connaît-on point. L'eau émétisée préviendrait les engelures ou les atténuerait beaucoup, comme elle prévient ou atténue toute autre maladie, née de pléthore ou d'humidité. Car si dans l'origine un fluide conservateur, jeté dans le torrent de la circulation, agite, pénètre, épure les fluides viciés, il n'y aura pas répulsion, puisqu'il n'y aura point corruption ; la peau ne sera point tuméfiée et corrodée, puisque les principes tuméfians et corrosifs n'existeront point. On parle de l'action naturelle de l'air, et j'avoue que tous les remèdes internes seront impuissans contre cette action. L'air froid est chargé de particules éminemment incisives ; ce sont comme des aiguilles qui scarifient la peau, et tout air saturé de nitre ne manquera point de produire un même effet. Mais cet effet sera d'autant plus violent, d'autant plus durable, que les cellules de la peau contiendront une plus grande masse d'humeurs, que l'épiderme

sera plus mince, plus délicat ; il agira donc sur l'enfance avec plus d'énergie, que sur l'âge viril ; et, dans l'enfance même, plus sur les tempéramens humides et cacochymes que sur d'autres.

Il fallait prouver d'un côté que la guérison des engelures n'est pas un mal, et de l'autre que mon opinion sur la nécessité des topiques en pareil cas n'est pas en contradiction avec mon système : deux points dont je suis également jaloux, soit pour l'intérêt de l'humanité, soit pour mon propre intérêt.

L'autre source des maladies cutanées, dont j'ai parlé plus haut, ce sont les dartres. Celle-ci est de tous les pays, de tous les âges, de tous les sexes. Elle n'affecte point un siége exclusif, elle ne se reproduit point sous une forme constante. Répandu sur la surface entière du corps, commune à tous les organes, tantôt elle paraît comme une croissance légère, sèche, farineuse, tantôt comme une rougeur vive, ou un engorgement squirrheux, ou un amas purulent ;

quelquefois une tumeur d'abord indolente s'aigrit et s'enflamme peu à peu, et, dans les ravages de sa fermentation, absorbe enfin l'organe tout entier qu'elle affectait ; il est évident que dans tous les cas, et pour les raisons que j'ai développées, l'eau émétisée serait d'un grand secours. Car si vous en exceptez cette espèce de cancer qui s'attache particulièrement aux organes de la génération ou aux organes analogues, tous les autres, et ce sont les cancers proprement dits, sont nés de l'endurcissement de la lymphe et de l'obstruction des vaisseaux qui la contiennent dans tout l'engorgement glanduleux qui a préexisté au cancer. C'est donc la lymphe qu'il s'agit d'épurer, si l'on veut fouiller dans les véritables causes du mal.

Malgré ce raisonnement, qui porte à mes yeux tous les caractères de l'évidence, je ne me suis pas moins appliqué à rechercher par quel remède spécial on pourrait parvenir à l'extirpation des tumeurs ou écailles dartreuses, et cette considération que les tu-

meurs ou les écailles dont je parle n'ont pas, dans un grand nombre d'espèces, des racines plus profondes que la peau, ou les membranes muqueuses considérées à juste titre comme des prolongemens de la peau, et tout le tissu cellulaire si intimement liés l'un à l autre : cette considération, dis-je, m'a fait entrevoir pour la plupart des dartres, comme pour les engelures, la nécessité d'un topique. Ceux que la mode favorise, car la mode est quelquefois cruelle, c'est le cautère actuel ou les acides corrosifs. J'avais été souvent témoin de leurs ravages. Par eux, plus d'un beau visage avait perdu son éclat; de profondes cicatrices, de hideuses plaies y remplaçaient les lis et les roses tant chantés par les poètes. Ce spectacle m'affligea; car j'aime ce qui est beau, comme ce qui est bon, et je pense que la perfection n'est autre chose que beauté et bonté (1).

(1) On se souvient que j'ai parlé d'un grand nombre d'espèces de dartres, et non point de toutes les espèces

Mais une grande autorité s'élevait pour cet abus des topiques. Cette autorité m'im-

---

de dartres. Je n'aurais garde de m'élever ainsi contre moi; et quand tous les faiseurs de systèmes sont en possession de rattacher de gré ou de force à leur principe les faits épars comme des transfuges; je ne serai point assez cruel à moi-même pour isoler du mien ce qui s'y rattache naturellement, et lui susciter des objections, quand je puis multiplier les preuves. Oui, sans doute, plusieurs espèces de dartres ne sont que des effets éloignés d'une cause cachée dans les profondeurs de l'économie vitale, des résultats progressifs de combinaisons secrètes qui les ont depuis longtemps précédées; je pourrais même dire que toutes les espèces de dartres sont de tels effets et de tels résultats, pour qui voudra examiner la chose dans toute sa rigueur. Il n'y a véritablement de différence que du plus au moins : ce sont toutes plantes parasites, mais dont les racines sont plus ou moins enfoncées; quand elles sont, pour ainsi dire, à fleur de terre, un topique les fait mourir; quand elles pénètrent plus profondément, il faut plus qu'un topique, plus qu'un remède qui s'arrête à la superficie; il faut coordonner les deux traitemens, priver à la fois la dartre de ce qui la soutient et de ce qui l'entretient, tarir la source où elle puise des alimens, nétoyer l'espace

posait à moi-même ; et mes préventions luttaient contre ma raison. D'ailleurs les belles malades ne se montraient pas effrayées de la sévérité du docteur. On aurait dit que, pour la première fois, le désir de plaire cédait au plaisir de guérir, et qu'on leur avait fait connaître quelque chose d'un prix supérieur à celui de la beauté. Par exemple, une dame encore belle a souffert qu'on lui appliquât six sangsues sur les pommettes de ses joues, pour détruire des rougeurs dues à une acrimoine interne ; je ne vois rien de comparable à cette docilité, si ce n'est peut-être l'orgueil magistral de celui qui l'a exigé.

J'ai cherché, je pense avoir trouvé une plus douce voie. Mon topique guérira tout aussi bien, mais n'écrira point la guérison

---

qu'elle occupe ; il en faut toujours revenir à l'épuration et à la régénération des liquides et au perfectionnement des solides : toutes les bonnes théories rentrent dans la même théorie ; rétablir l'harmonie et l'équilibre.

en traits hideux. Je ne veux point d'un témoignage de mon art, qui m'effarouche moi-même. De quoi ce topique est-il composé ? Convaincu de son efficacité par de nombreuses expériences, j'attendais, pour faire passer ma conviction dans les esprits, des expériences plus nombreuses. Je le gardais encore, mais en réserve, et bien résolu d'en faire le patrimoine du public, quand je l'aurais environné de toutes les garanties. Car d'en vouloir faire un secret, ce dessein ne pouvait entrer dans mon esprit ; je me serais trop peu ressemblé à moi-même. Enfin la crainte d'un travers l'emporte sur le besoin des précautions. Il s'agit de macérer une grande quantité d'écorces de la racine qu'on nomme de patience dans de fort vinaigre. Ce moyen fera sourire de graves docteurs, et de légers parodistes. PARTURIENT MONTES, s'écrieront-ils. Et je les laisserai s'écrier à leur aise, si le public tire quelque avantage du procédé que je lui abandonne.

On se souviendra que j'ai parlé seule-

ment des dartres communes : il en est sur lesquelles mon topique aurait, je l'avoue, fort peu de puissance; mais l'usage interne et long-temps soutenu de l'eau de goudron, assez légère pour ne pas fatiguer, pourvoira à la cause interne avec les remèdes usités pour ce genre d'acrimonie, et le remède externe sera mon topique en place des cautérisations. Ainsi, qu'on ne cherche point ici un moyen sûr contre les dégénérations cancéreuses. Je ne veux pas me faire plus habile, ou plus heureux que je ne suis : j'offre ce que j'ai ; mais ce que j'ai est encore quelque chose (1).

---

(1) On s'étonnera de ne pas lire le nom de M. Duverneuil dans cette courte digression. Je me hâte de réparer un silence qui me serait plus injurieux qu'à lui-même. Le sirop de M. Duverneuil est une invention qui le rendra recommandable à tous les amis de la science et de l'humanité. Je rends aussi justice à l'élixir indien, remède parfait, quoique douteux parfois.

Mais il en faut revenir au grand agent, au conservateur universel, à celui qui seul peut prévenir tous

CONCLUSION.

Si l'on considère le mal qu'a produit en toutes choses l'esprit de système, on sera tenté de croire que les systèmes furent tous inventés en haine de la science; et pourtant la science est un système.

Il est impossible qu'un arrangement quelconque ne soit point systématique; et cependant l'on trouve des irrégularités systématiques.

Sans un système, les matériaux vous seront en vain prodigués : vous ne fonderez point ; mais trop de penchant aux systèmes introduira un ordre nouveau dans un ordre établi ; vous ne cimenterez point.

Ainsi, je trouve dans ce mot de système,

---

les maux de la lymphe, c'est-à-dire la plus grande partie des maux.

le principe de tout ordre et de tout désordre, de toute édification et de toute destruction.

Il y a certainement pour la médecine un système ; tant qu'elle n'en sort point, elle est l'histoire. Mais il y a dans la médecine des systèmes ; quand elle s'y livre, elle n'est plus qu'un roman. Rien au monde ne lui a porté atteinte, rien n'a ravalé sa dignité naturelle, comme cet amour du merveilleux, qui n'est pas seulement, quoi qu'on ait pu dire, l'apanage du vulgaire, ou bien il faudrait donner à ce mot de vulgaire une acception fort étendue. Cardan raconte gravement qu'il s'éleva une peste à Constantinople dont les effets furent tels, que les malades croyaient être percés de coups, et mouraient en effet de ces coups imaginaires. De vieilles traditions représentent les Abdéritains comme tourmentés par une fièvre violente qui les portait à réciter des vers d'Euripide, qu'ils n'avaient point appris. L'on nous dit que le mal, connu sous le nom de *chorea sancti Witi*, se gagne par un re-

gard; et l'on répète, sur la foi d'Erasme et de Cardan, qu'un Italien, ayant le transport au cerveau, parlait fort bon allemand, quoiqu'il ne sût pas un mot de cette langue. Vous croiriez que des hommes aussi crédules n'ont pas un moment douté des évidences morales : détrompez-vous; il y a place dans l'esprit humain pour la crédulité et pour l'incrédudité; et ce n'est ici qu'une page du chapitre des contrastes qui renferme bien des pages. Quoi qu'il en soit, avec cette disposition au merveilleux, on ne doit pas s'étonner si l'enfance de la médecine a été longue : et je ne voudrais pas répondre qu'elle soit entièrement débarrassée de ses langes.

D'un autre côté, la nature est quelquefois d'une irrégularité désespérante; quelquefois, comme pour mieux irriter la curiosité, elle réserve pour des exceptions cette régularité géométrique, si rare dans ses productions. Ainsi, au rapport de Valère-Maxime, le poète Antipater avait tous les ans la fièvre, au jour anniversaire de sa nais-

sance, et il mourut dans une extrême vieillesse, de cette même fièvre, à pareil jour.

Que conclure de ces raisonnemens et de ces exemples? Que les lois de la nature nous sont entièrement inconnues? Nullement, puisque ses efforts, même pour les violer ou les éluder, sont une suite, quoique éloignée de ses lois mêmes; qu'il n'y a point de lois générales, mais seulement des lois particulières? nullement, puisque les généralités en toutes choses sont des faisceaux, que le précepte est né de l'exemple, et les principes, des faits.

Mais l'espèce a ses règles, et l'individu a les siennes; il est poussé dans un sens par une puissance, tandis qu'une puissance contraire le pousse dans un autre sens. Il ne peut point ne pas obéir à l'une; il lui serait impossible de résister à l'autre. De là toutes ces complications que l'on prend pour des aberrations; ce sont plusieurs lignes qui se croisent, et que l'on se figure comme une seule ligne, parce qu'on ne peut ou qu'on ne sait pas apercevoir le point de croise-

ment; ce sont plusieurs élémens qui se combinent, et que l'on confond, parce qu'on ne peut saisir leur rapport.

Que de choses en effet, et à notre connaissance même, entrent dans la formation d'une maladie! D'abord l'humeur même, les humeurs dont elle reçoit sa nature; ensuite l'âge, le sexe, le climat, qui lui communiquent leurs influences; enfin, le siége naturel ou accidentel, qui modifie ses effets: et, si vous considérez les obstacles que les puissances de la vie opposent aux puissances aveugles, qui pourra compter les transformations d'un même principe?

Ainsi, la médecine sera purement conjecturale, tant qu'elle ne saura que confondre, et tant qu'elle ne saura que diviser; tant qu'elle ne laissera point de place aux particularités, et tant qu'elle érigera les particularités en principe; tant qu'elle ne voudra connaître que les individus, et tant qu'elle ne voudra considérer que les genres.

Malgré ces faits, qu'on pourrait ériger en préceptes, on trouve à chaque pas des par-

tisans d'une chimérique unité qui tentent d'assujétir la science à des procédés exclusifs, parce qu'ils ont follement assujéti la nature à des lois de leur invention.

D'abord c'est un principe qu'on ne s'avisera point de contester, parce qu'il s'appuie sur le témoignage le plus incontestable, celui de l'expérience. Le nombre des élémens dont se compose un être, croît en raison de sa perfection, d'autant plus grand que cet être est plus voisin de l'animalité ; d'autant moindre qu'il s'en éloigne davantage : en sorte que d'un assemblage brut de parties similaires, la nature s'élève insensiblement à de plus savantes organisations, comme si elle procédait par essais, et s'étudiait peu à peu à gagner son but. Mystérieuse progression, dont la vie et la mort sont les deux extrêmes ! Or, avec la multiplicité des composans, croît l'altérabilité des composés ; car il n'est point dans la nature que le repos soit ailleurs que dans l'unité. Toute composition suppose des tendances, lesquelles sont ou des sympathies, ou des oppositions :

constamment agitée par leurs forces propres et par leurs forces voisines, la même vertu qui les a réunis les sépare; la même mobilité qui les a fait se grouper en un sens, les fait se grouper dans un autre sens. En un mot, l'altérabilité d'un corps et la multiplicité de ses principes générateurs sont deux idées corrélatives, deux idées si étroitement liées, qu'elles se supposent rigoureusement l'une à l'autre.

On sait que les anciens admettaient quatre tempéramens, suivant la prédominance du sang, de la bile, du flegme et de la bile noire. Ces classifications sont bonnes pour la mémoire qu'elles soulagent, pour la méthode qu'elles simplifient : ce sont des abstractions de l'esprit, plutôt que les représentations des choses. Comme on voit peu de corps parfaitement ronds et parfaitement triangulaires, on voit peu de tempéramens uniquement sanguins, ou uniquement bilieux : les oppositions sont déterminées à la vérité. L'on sait, par exemple, que le sanguin et le mélancolique ne s'allient point;

mais les degrés, les nuances, et, par conséquent, les transformations resteront toujours indéfinis. Puisque les deux tempéramens les plus opposés peuvent néanmoins se convertir à la longue l'un dans l'autre, il faut bien, qu'entre ces deux tempéramens opposés, il y ait des intermédiaires qui ménagent ce changement. Avant de tomber d'une habitude de gaîté dans une habitude de mélancolie, il faut que le tempérament ait subi des dégradations, qu'il ait passé par des épreuves, qu'il ait traversé des voies secrètes. Est-on bien certain que tous les genres de tempérament fussent connus des anciens, qu'ils pussent en être connus ? Ne s'en forme-t-il point que l'habitude nouvelle de corps, comme de l'esprit, donnent à chacune de ces causes des impressions profondes, dont les nations conservent, si je l'ose dire, les stigmates, commes ces espèces marquées par des difformités héréditaires? Puisque nous éprouvons un rajeunissement annuel à l'époque du printemps, n'en éprouverions-nous pas un, en passant

de la Sibérie sous le ciel de la Grèce ? Puisqu'il y a dans la constitution de l'air quelque chose qui modifie les habitudes vitales autant que les habitudes morales, n'est-il pas à présumer que le même homme, transporté des sables du tropique dans les glaces du pôle, ou dans les marais de la Hollande, ne pourrait point ne pas se sentir, à la longue, transformé, si j'ose le dire, en un autre homme ?

On attribue à Tibère un mot, devant lequel je ne me prosternerai pas, tout ennobli qu'il est, ou qu'on veut qu'il soit du cachet impérial ; c'est qu'un homme qui est parvenu à l'âge de trente ans, sans être à lui-même son médecin, est un sot. Cela suppose que le tempérament de cet homme sera tel à soixante ans, qu'il est à trente ; cela suppose aussi que tous les développemens possibles de son tempérament auront eu lieu à trente ans. Cet adage a pourtant fait une grande fortune ; il favorisait à la fois l'amour-propre et la paresse d'esprit. Celui qu'un certain remède, une certaine drogue

ont guéri une fois, ou qui s'est cru guéri par ce sel et par cette drogue, quoiqu'il l'ait été peut-être par quelque crise intérieure qu'il n'a point aperçue, ou par quelque influence extérieure qu'il n'a pas su démêler, ne s'est jamais fait faute de ce même sel et de cette même drogue, bien persuadé que la nature, après s'être montrée docile une fois, s'était engagée à lui pour jamais. Sublime analogie, que l'on pourrait, au besoin, convertir en celle-ci : j'ai guéri ma fièvre avec du quinquina ; c'est avec du quinquina que je guérirai mon rhume.

Les mêmes causes qui compliquent les tempéramens, compliquent aussi les maladies ; et les mêmes causes qui compliquent les maladies, éloignent les traitemens exclusifs.

Les tempéramens sont l'équilibre des humeurs ; les maladies sont un changement de cet équilibre. Il faut que les remèdes soient un rétablissement de cet équilibre.

Toutes les affections physiologiques présentent un côté fixe et un côté variable.

Dans tout ce qui concerne son action sur les êtres animés, la nature a fait la part du genre et celle de l'espèce, la part de l'espèce et celle de l'individu.

Ce que je viens de dire est loin d'être offensif pour la médecine. J'agrandis son domaine, au lieu de le réduire : j'en fais à la fois une science et un art, au lieu d'en faire seulement un art, ou seulement une science.

C'est lui faire tort que d'admettre des traitemens exclusifs; c'est lui faire tort que d'en admettre seulement d'accidentels. Etre esclave de certaines règles, ou être sans règles, sont deux vices.

Un traitement exclusif est une sorte de violence; il trace un cadre, et, de force ou de gré, la nature, avec toutes ses déviations, doit entrer dans ce cadre-là.

Un traitement purement individuel est une sorte d'anarchie; il faut, en quelque façon, recommencer la science à chaque circonstance nouvelle. Les maladies se composent; les traitemens doivent se calculer et se combiner.

Comme il n'y a point de maladie exclusive, il ne peut y avoir de traitemens exclusifs. Le mal ne peut avoir une autre force que le bien : c'est dans le principe de la vie qu'il faut chercher le principe de la mort. La vie et la mort, la santé et la maladie, tout est dans le sang ou dans les humeurs qui dérivent du sang ; il s'ensuit que l'organe affecté n'influe sur les progrès du mal qu'en raison de sa position. Sur tout autre point, son influence ne serait pas la même. La maladie est générale par sa nature ; elle se particularise par son siége. Cette humeur viciée qui s'exhale par les pores, se serait exhalée par les selles ou par les vomissemens, suivant que les métastases l'auraient plus ou moins éloignée d'un point donné.

S'il y a deux protées, ce sont la phthisie et le virus syphilitique : s'il y a deux maladies caractérisées, ce sont la phthisie et le virus syphilitique. Soumettez l'une et l'autre, dans toutes les circonstances, à un traitement uniforme, que de ravages vous allez produire ? Déterminez pour chacune de ces

circonstances un traitement particulier, ou, pour parler autrement, érigez les exceptions en règles, quel chaos vous allez établir ! Dans l'un et l'autre cas, les observations ne serviront de rien ; car ou vous les négligerez pour ne fixer vos regards que sur un type imaginaire, ou vous n'envisagerez que chacune d'elles ; et, dès lors, elles seront perdues l'une pour l'autre.

J'entends vanter tous les jours tel rob, tel élixir, comme un remède universel ; et non seulement je l'entends vanter, mais je le vois appliquer comme tel, quel que soit l'individu, le degré de la maladie, ses antécédens et ses nuances. Il semble aux prôneurs que tous les tempéramens résultent des mêmes proportions, parce que tous les organes sont façonnés sur un même modèle. D'un autre côté, j'entends dire que, dans cette confusion de systèmes, dans ce chaos d'expériences toutes contraires, il faut ne prendre conseil que d'une sorte d'instinct, à l'exemple de cette fille de Cologne, qui mangeait des araignées par goût et par ré-

gime, comme si les complexions humaines ne présentaient point des ressemblances en plus grand nombre que leurs différences.

Saisir un point fixe et commun à tous, voilà la science; saisir le point variable qui distingue chacun, c'est l'art. Je ne me flatte pas d'avoir trouvé le premier, moins encore de trouver toujours le second; mais j'aurai montré du moins, à ceux qui me liront, un chemin entre la confusion des systèmes et l'aridité des routines.

OBSERVATIONS.

DERNIÈRE OBSERVATION,

placée la première, à cause de la circonstance qui l'a fournie.

La crainte d'un défaut qui, au temps où nous sommes, est le pire de tous les défauts, celui d'être ennuyeux, m'a fait supprimer un bon nombre d'observations, qu'un autre à ma place n'aurait peut-être pas négligées. En voici une pourtant que je ne peux me résoudre à passer sous silence. L'occasion s'en est présentée pendant que je travaillais à l'impression de cet ouvrage; elle est la dernière en date, et elle mérite d'être la première en rang. L'éclat ou du moins l'appui qu'elle prête à ma théorie n'est ici que le moindre avantage : il s'en présente un bien plus doux, celui de faire mention d'un de ces hommes qui furent long-temps la terreur de l'Europe, et qui, dans leur repos héroïque, lui commandent encore

l'admiration et le respect. Le brave dont je parle est le général du Villiers.

Son fils, âgé de quinze ans, était doué d'une constitution forte en apparence, parfaitement proportionné dans sa structure, enfin homme avant l'âge. Un vice scrofuleux pourtant se mêlait visiblement à ces formes brillantes. Depuis quinze mois un ulcère s'était formé à l'arcade sourcillière du frontal gauche, dans le grand angle de l'orbite de l'œil. Un médecin négligent avait sans cesse cautérisé cet ulcère, qui, à force de cautérisations, avait dégénéré en fistule de plus de deux pouces de profondeur, avec carie. L'os sphénoïde et l'ethmoïde avaient sans doute souffert extrêmement de ce voisinage. Je redoutais que les progrès plus rapides du mal ne prissent l'avance sur les remèdes, et n'emportassent l'œil avant la guérison du principe morbifique. Le général était présent quand M. Morau, mon adjoint pour la chirurgie, sonda cette fistule profonde et cariée. Dans l'espace d'un an environ, le traitement interne et le traitement externe, confiés à M. Morau, réparèrent tous les maux qu'avait causés la négligence de celui qui seulement n'avait pas sondé la profondeur de l'ulcère. La cicatrice se forma, se consolida, et la guérison du jeune malade parut complète.

Le général du Villiers partit pour Grenoble, et

son fils rentra au collége. Deux années s'écoulèrent sans apparence de rechute, lorsqu'au commencement de l'été de 1817, je rencontrai le jeune homme, et son aspect m'effraya. Auparavant sa conformation était presqu'outrée pour son âge; ces brillantes apparences s'étaient effacées : un jaune livide avait remplacé la fraîcheur de la santé; le visage était allongé, le nez effilé, l'orbite enfoncé, les tempes creuses, la poitrine serrée, les épaules voûtées; les jambes et les cuisses, auparavant trop fortes, tout à coup amaigries, affaisées, fondues, si j'ose le dire; avec tout cela, il éprouvait des lassitudes, des langueurs, des tristesses sans cause, de l'apathie, et tous ces sombres caprices, symptômes ordinaires d'une prochaine et complète dissolution, contre laquelle l'impuissance de la médecine est prouvée; mais surtout une expectoration si abondante et si extraordinaire, que je crus tout perdu, et que je ne pus me dispenser d'avertir le général du danger où était son fils. Lui-même il me le conduisit, doublement inquiet pour la santé de cet enfant, et pour ses études : les suspendre, c'était perdre un temps qu'on ne retrouve plus; il comptait d'ailleurs beaucoup sur la nature, si puissante à cet âge : il fallut le désabuser, et le jeune homme interrompit une seconde fois ses études.

Je commencai, dès le lendemain, les procédés de

ma nouvelle théorie, que j'ai décrits dans l'ouvrage, n'exceptant que le liniment. Le vin aromatique fit assez bien, sans qu'il fût nécessaire d'un moyen plus actif. La santé, la vigueur, la vie, revinrent ensemble, si bien que dans quelques mois le jeune homme rentra au collége. Il y continue une partie du traitement, pour extirper jusqu'au moindre reste : à son réveil, il crache une ou deux fois; mais la régénération est complète : il fournit aisément à tous ses travaux de collége, et aux amusemens qui modifient la peine des études.

Le général du Villiers est parti pour les nouvelles fonctions auxquelles vient de le rappeler la confiance du Roi, satisfait de la santé de son fils, autant que des secours de la médecine.

Je le laisse parler lui-même, pour qu'on ne m'accuse ni d'exagération, ni de l'orgueil que pourrait me donner la guérison d'une maladie qu'on a regardée si long-temps sans ressource, bien assuré qu'encore un grand nombre de ceux qui la traitent repousseront avec dédain l'évidence, comme ils l'ont déjà fait.

Metz, le 10 décembre 1817.

Mon cher Docteur,

« Je reçois des nouvelles de mon fils; elles me charment : sa santé est rétablie; la gaîté, l'agilité et

les forces naturelles à son âge sont revenues. Que de grâces je vous dois! Deux fois vous me l'avez ressuscité, et je vous devrai la conservation de l'être qui m'intéresse le plus dans ce monde, et qui bientôt sera la consolation de mes vieux ans; c'est vous dire assez que ma reconnaissance ne cessera qu'avec mon existence.

« Je vous engage à publier le plutôt possible la méthode salutaire que vous avez suivie pour la guérison de mon fils; l'historique que vous en avez fait n'est que vrai; je vous autorise à citer mon nom. Que la phthisie ne soit plus une maladie mortelle; que les savans puissent profiter de vos observations et de votre expérience, et que l'humanité en général sache à qui elle aura de si grandes obligations, comme déjà tant de personnes en particulier savent à qui elles doivent le premier des bienfaits, celui de la santé et de la vie.

« Agréez, mon cher docteur, l'assurance de ma haute considération et de mon éternelle reconnaissance.

« Le Maréchal de camp, commandant par intérim la troisième division militaire,

B. L. de Villiers. »

PREMIÈRE OBSERVATION.

Phthisie qui avait commencé par une acrimonie rhumatismale.

Madame Sarrus, veuve d'un habile médecin de Montpellier, était venue à Paris pour des affaires. Comme son séjour se prolongeait au-delà du terme qu'elle s'était prescrit, elle tomba dans un état d'inquiétude et de malaise, ordinaire précurseur de quelque grande crise. La dyssenterie survint avec un flux de sang abondant. Cette indisposition se calma; mais il résulta de tant d'irritations une toux incommode, avec des crachats muqueux et lymphatiques, et remarquables par leur densité. Pendant tout l'été, son état ne changea point; toujours même langueur, même faiblesse. Les plus petites causes troublaient ses humeurs; l'exercice le plus modéré l'accablait; la plus légère contrariété lui était insupportable. Au mois de septembre, elle eut un catarrhe assez violent avec fièvre. En vain je lui donnai tous mes soins. Ce qui me desespérait surtout, c'était de ne pas voir la maladie se prononcer; les douleurs

erraient dans toutes les régions du corps sans se fixer, affectant, à la vérité, de préférence la région du foie, où elles étaient accompagnées de gonflemens; mais ce n'était point là leur siége exclusif, ni leur principale source. Cependant la toux et les crachats ne cessaient point, Je m'occupais ainsi à disputer à la maladie le terrain pied à pied; enfin, après l'emploi successif de tous ces topiques, qui ne la chassaient d'un lieu que pour la reléguer dans l'autre, elle prit brusquement une forme nouvelle, un caractère bien autrement dangereux. Les crachats se chargèrent d'un sang mêlé et dissous, et peu de jours après d'un pus coloré de jaune et de gris.

Je devais beaucoup à madame Sarrus : c'est dans sa maison que j'avais passé ma jeunesse; je pouvais mieux qu'un autre apprécier ses rares vertus. Alarmé de cette crise imprévue, et me défiant de moi-même, je priai M. Portal (ce nom en médecine est un éloge), je le suppliai de présider au traitement, de diriger lui-même mes travaux. Inutiles efforts! la santé de la malade allait toujours décroissant. L'appétit, qui s'était soutenu parmi tant de variations, disparut. Elle avait eu jusqu'alors la force de passer la plus grande partie de la journée hors de son lit, et d'agir un peu. Depuis cette époque, elle demeura constamment couchée, et la fièvre ne la quitta plus. M. Portal n'avait

plus d'espérance. Je consultai un médecin de Montpellier, qui me railla durement pour toute réponse. Ainsi, à l'abri des reproches que je me serais faits, et qu'on n'aurait point manqué de me faire, en cas d'accident, je pris décidément le parti de renoncer à tous les remèdes usités, et de ne plus faire usage que de ma méthode. J'avoue que je ne m'y décidai qu'en tremblant. Je ne comptais encore qu'un succès, et sur une personne jeune et robuste. Madame Sarrus était âgée et faible. La fièvre contrariait souvent mes procédés. J'eus enfin une lueur d'espérance. Déjà l'affaissement n'était plus aussi profond ; les crachats commencaient à s'épurer, la fièvre tombait; bientôt la malade fut en pleine convalescence : grâce à la belle saison, l'équilibre des humeurs se rétablit, et j'obtins par ma persévérance, sinon guérison complète, au moins délivrance du mal. Depuis cette époque, madame Sarrus demeure chez moi. La saison froide est toujours un peu difficile, et quelques ressentimens des anciennes douleurs viennent l'attrister encore ; mais à l'âge de soixante-trois ans, il n'est guère de santé parfaite, et je me féliciterai tous les jours de ma vie d'avoir pu conserver cette amie respectable, par mes soins et pour mon bonheur.

IIe OBSERVATION.

Les maladies du poumon, et leurs épouvantables effets, étaient depuis plus de vingt ans le sujet de mes méditations.

Je reconnaissais l'insuffisance des méthodes reçues, j'entrevoyais la possibilité d'une méthode unique et nouvelle. Mes idées étaient fixées sur quelques rapports généraux et quelques opérations fondamentales. Mais voilà tout. On pouvait jusque-là donner à ma pénétration le nom d'instinct, et à ma science celui de pressentiment.

Une circonstance inattendue vint lier toutes ces données éparses, et faire un corps de doctrine d'un recueil de conjectures.

Phthisie pulmonaire qui avait commencé par l'hépatisis, et avait dégénéré.

Madame la comtesse de Souham, épouse du général de ce nom, mère de sept enfans, était depuis long-temps malade dans une de ses terres, près de Limoges. Un médecin du plus rare mérite, ami du comte et le mien, ne la quittait jamais. Malgré ses

soins et sa haute expérience, le mal dégénéra en phthisie. Cette dame fut jugée sans ressource ; il ne lui resta que le dernier consolateur des malheureux, l'espérance.

Son médecin me l'avait recommandée. Je la vis. Ce n'était plus qu'une ombre. Un pouls faible, ondoyant, une respiration douloureuse, une toux profonde, accompagnée de crachats purulens, mêlés d'un sang pâle et dissous, une fièvre continue, une atrophie générale, une maigreur effrayante : tel était son état ; et ce corps ainsi défiguré aurait pu, quelques mois auparavant, servir de modèle pour la vigueur des ressorts et la beauté des formes.

On devine aisément quel jugement je portai, après ce premier examen. Il fallut appeler d'autres médecins, M. Portal et M. Bourdois de Lamote, et autres, consultés, qui décidèrent que le mal était incurable ; et j'avoue que, dans l'ignorance où j'étais encore des moyens que je tenais comme en réserve, je ne pus m'empêcher de partager leur opinion.

Cependant le traitement que nous avions ordonné de concert paraissait réussir à merveille. Après huit jours de repos, le courage, les forces, l'appétit, le sommeil revenaient, lorsque tout à coup, au milieu de la nuit, sans que rien eût pu nous préparer à cet événement, des symptômes alarmans décidèrent un

vomissement de sang et de pus qui conduisit la malade aux portes de la mort. Elle remplit deux cuvettes d'un sang noir mélangé d'un pus fétide, épais, grisâtre et vert. On accourut chez moi ; j'étais absent. Peu s'en fallut que la malade ne succombât cette même nuit. Elle résista par un reste de force dans son tempérament. Mon collègue jouissait d'une célébrité bien acquise ; il avait même publié sur les différentes sortes de phthisie un ouvrage fait pour ajouter à sa haute réputation. Il crut comme moi que cet immense volume de pus annonçait une vaste vomique déchirée, et qu'il n'y avait plus rien à espérer. Sur ces entrefaites, madame de Souham vint s'établir dans mon voisinage ; je la visitais à toutes les heures du jour ; d'autres médecins furent appelés ; on fit usage de leurs lumineux conseils ; mais la maladie devint insensiblement plus grave. Nous en étions au lait d'ânesse, pour toute ressource, et ce remède ne réussissait pas plus que les autres. Alors tous les médecins prononcèrent l'arrêt, et me laissèrent le champ libre.

Sur ces entrefaites arriva le général Souham, avec le médecin de Limoges, mon ami. Ce médecin et moi nous consultâmes de nouveau, non point avec cette défiance réciproque dont le malade porte si souvent la peine, mais avec toute la franchise de

l'amitié. Il fut arrêté que la cure était impossible.

Je n'entre point dans ces détails, pour établir ma réputation sur les ruines de tant de réputations éclatantes. Quand j'en aurais la volonté, je n'en aurais pas le pouvoir. Mais en montrant qu'avant la découverte qu'une sorte de hasard m'a fait faire, il n'existait pas de véritable base curative pour les phthisies pulmonaires, j'apprendrai à ceux qui se dévouent aux nobles fonctions de guérir, que tout n'est pas prévu, et que l'on peut encore consulter la nature, quand les livres se taisent.

Madame de Souham était condamnée, et je ne pouvais me résoudre à l'abandonner. Je ne sais quelle espérance vague soutenait mon zèle. Un tableau tel que de ma vie je n'en avais point vu qui fût plus fait pour émouvoir et déchirer, vint donner à mon imaginatoin une fécondité que je ne lui connaissais point. Madame de Souham m'avait fait conjurer de venir la voir sur-le-champ. Je la trouvai en larmes, échevelée, entourée de ses enfans; elle demandait à vivre pour l'intérêt de sa jeune famille, et m'adressait sa prière, comme si les sources de sa vie eussent été dans ma main. Un trait de lumière me frappe; je cours me renfermer, et rassembler dans le silence mes idées. Je vis clairement qu'il fallait tout recommencer. Une théorie toute nouvelle exi-

geait des remèdes nouveaux. Tisanes, sirops, boissons délayantes, j'abandonnai tout. Il faut dire que j'eus un puissant auxiliaire, la confiance de la malade. Nous concertâmes elle et moi son traitement, à l'insu de son mari et de son premier médecin. Celui-ci repartit bientôt pour Limoges, et M. de Souham pour l'armée. Peu à peu la santé se rétablit. Une expectoration abondante chassa au dehors des fragmens de poumon dont la surface déployée était au moins égale à celle d'un écu. Ils étaient alors plissés et roulés comme seraient de petits cylindres de papier. Quand on les eut développés dans l'eau chaude, il parut impossible qu'ils eussent coulé par les tubes aériens, ou parcouru le trajet des bronches. Après cette crise, les crachats diminuèrent tout à coup; toutes les fonctions se rétablirent: l'appétit surtout était extraordinaire, avec de très-bonnes digestions.

Dans l'espace de onze mois environ, madame la comtesse de Souham fut guérie. Seulement il resta quelque difficulté dans la respiration, et peu d'haleine, surtout après un exercice trop long ou trop rapide. La malade avait alors 38 ans. Il y a cinq ans que cette cure a été opérée.

Elle est logée en face du parc de Mouceaux.

Paris, le 12 juillet 1811.

La comtesse de Souham à M. Lanthois, médecin.

« Le plus jeune de mes enfans est bien malade, mon cher docteur ; accourez pour lui donner des soins aussi efficaces que ceux que vous avez donnés à leur mère ; par eux, elle leur a été rendue contre toute espérance ; et, contre tant d'opinions qui ne veulent pas y croire, malgré qu'une réalité palpable doive les en convaincre, l'on m'a nié, à moi-même, la possibilité de ma guérison.

« Je vous attends de suite pour mon fils, qui me paraît bien malade.

« Comtesse Souham. »

IIIe OBSERVATION.

Phthisie pulmonaire.

J'avais eu le bonheur de traiter avec succès M. Gachet de Pau, neveu du prince royal de Suède, dont la santé, affaiblie par de longs voyages sur terre et sur mer, exigeait des ménagemens singuliers.

M. Gachet m'avait vu donner des soins à madame la comtesse de Souham, et c'était en quelque sorte sous ses yeux, que je l'avais arrachée à un danger imminent. Cette double cure lui avait inspiré la plus grande confiance en moi. De retour dans son pays natal, il trouva son frère grièvement affecté de la poitrine. Ce jeune homme était alors dans sa vingt-quatrième année; et, lorsque les premiers symptômes parurent, il n'avait que vingt-deux ans. La maladie avait commencé par un crachement de sang, à la suite d'un violent effort. Le malade dépérissait à vue d'œil; depuis son accident, il n'avait cessé de cracher du sang plus ou moins; bientôt le pus vint s'y mêler; insensiblement la fièvre s'établit, et avec elle l'amaigrissement, le dégoût, la perte des forces, du sommeil. En moins d'une année, ce ne fut plus qu'un squelette. Les enflures survinrent, puis la diarrhée, enfin le marasme fut complet.

On m'envoya un mémoire à consulter, bien détaillé, bien circonstancié, rien n'était omis. Je m'adjoignis MM. Portal et Jannet de Langroi, tous deux connus par une habileté éprouvée. Mais le malade eut à peine jeté les yeux sur notre consultation, qu'il me la renvoya. Tout ce que la Faculté de Paris ordonnait, la Faculté de Pau l'avait prévu et pratiqué d'avance. Il me faisait un tableau déchirant de

ses maux, et mettait son unique espérance dans les moyens qui avaient si bien réussi à madame de Souham.

Seulement alors, je lui envoyai une consultation analogue à ma théorie, avec les drogues et les préparations qu'elle indique. J'en confiai la direction aux médecins de Pau. Mais comment engager un praticien à quitter sa routine, et un docteur à n'être qu'un garde-malade?

Le jeune homme ne pouvait être transporté sans danger; je ne pouvais quitter Paris. Il ne me restait qu'à ouvrir avec lui une correspondance directe. Heureusement j'avais à faire à un malade qui gardait toute sa tête, et s'observait lui-même avec une attention plus scrupuleuse, que s'il eût été son médecin. Jour par jour, heure par heure, il m'instruisait de tout. Il me venait à tous les courriers, des lettres quelquefois de douze pages. Peu à peu les nouvelles devinrent très-rassurantes. La diarrhée avait cédé, les enflures diminuaient, l'appétit et le sommeil, ce fruit de la santé, revenaient avec les forces; le malade pouvait déjà rendre visite à ses amis; ce n'est pas que les crachats ne fussent encore suspects, encore imprégnés de pus. Il n'est pas facile de saisir à deux cents lieues les progrès du mal, et ces nuances délicates qui servent d'échelle de proportion pour les remèdes.

Ce fut seulement vers la fin de septembre, que je commençai d'espérer. Cependant l'hiver approchait, et pouvait détruire mon espérance. Je redoutais pour mon malade le climat âpre et rigoureux des Pyrénées, et j'aurais mieux aimé pour lui la température de Nice avec son beau ciel, et son atmosphère chimiquement composée. En lui conseillant ce voyage, je désirais qu'il pût venir un moment à Paris. Il vint aussitôt, et j'avoue que sa présence me pénétra d'un sentiment pareil à celui d'une mère qui retrouve son enfant. Pendant son séjour à Paris, il crachait encore du sang et du pus. Un jour entre autres, ce fut un sang écumeux, d'un rouge vif qui sortait évidemment du poumon. Ce contre-temps m'étonna; mais j'avais appris à me roidir contre les obstacles, et j'étais plus opiniâtre que le mal. Enfin le mieux se déclara. Quoique dans les crachats, des stries se montrassent encore, l'émophthisie ne reparut plus. Mais comme il est peu de maladies qui n'affectent l'âme presque autant que le corps, et que mon jeune homme paraissait de son naturel assez enclin à cette humeur sombre qui consume à la longue les tempéramens les plus robustes, je préférais pour sa guérison les influences morales aux influences du climat et de l'air. Il la trouva au sein de sa famille, de ses amis, en retournant aux habitudes qu'il re-

grettait. Voilà déjà six années qu'il est rendu à la vie ; et cette cure ne saurait m'être contestée, si ce n'est par les médecins de Pau que je vis presque tentés de prouver au malade qu'il avait eu tort de ne pas mourir.

Il passa vers cette époque à Pau un personnage dont on citait peu les cures, mais dont on vantait beaucoup les livres ; le grand homme, qui avait été mon ami autrefois, aurait bien voulu être mon protecteur. La guérison du jeune homme lui paraissait inexplicable ; mais comme il n'est pas de miracle qui n'ait son secret, il prit le parti de me demander le mien. J'étais sûr qu'il en ferait un bon usage : mais j'eus la malice de le garder.

Paris, le 1er septembre 1812.

Lettre de M. Gachet à M. Lanthois, docteur-médecin.

« Monsieur,

« Lorsque vous fûtes consulté, il y a dix-huit mois, au sujet de la maladie de poitrine dont j'étais atteint, j'avais déjà fait usage sans succès depuis plus de deux ans, de tous les remèdes que l'art applique ordinairement à ces maladies, et même des

eaux minérales d'Aas. J'étais sans force, sans appétit, et d'une maigreur extrême. Une expectoration des plus abondantes avait lieu et me fatiguait beaucoup, surtout pendant la nuit. Les articulations de mes membres étaient considérablement enflées. De temps à autre cette enflure se communiquait aux jambes, et cet accident était toujours le précurseur d'hémorragies plus ou moins fortes, qui, plus d'une fois, ont fait craindre pour mes jours.

« Grâces à vos soins, Monsieur, tout est changé. Vous avez remonté une machine à peu près désorganisée. J'ai repris de l'appétit, de l'embonpoint et de la force; je n'expectore plus, et la gaîté que j'avais perdue et que j'ai retrouvée, m'assure que je suis parfaitement guéri. Monsieur, vous m'avez rendu à mes parens et à mes amis. Recevez le tribut de toute ma reconnaissance, et vivez de longues années pour le soulagement de l'humanité.

«Votre serviteur dévoué,

« B. GACHET. »

IVe OBSERVATION.

Dégénération en phthisie par relâchement et humidité de tempérament.

Madame de M*** avait vu mourir une de ses sœurs de la poitrine. Cette mort lui avait laissé des impressions profondes, et peut-être aussi un instinct secret lui montrait-il, dans la ressemblance de leurs tempéramens, un semblable danger. Après sa seconde couche, il lui survint un catarrhe qui se jeta sur la poitrine. Cet accident, et toutes les circonstances qui l'avaient amené, rappelaient trop bien à madame de Mornay, sa mère, le sort de son autre fille, pour ne pas lui inspirer de vives alarmes. Deux médecins de la plus grande célébrité prodiguèrent à la malade d'inutiles soins. Au lieu de céder, le mal empira. C'était un dégoût des alimens, des distractions, et presque de la vie; peu de sommeil, plus de force, ni de courage, et au milieu de tout cela une irrégularité d'humeur, des inquiétudes et des impatiences qui faisaient le tourment des autres autant que le sien. Les moindres variations de l'atmosphère étaient pour elle un supplice. Point de situation, d'occupa-

tion, de température qui lui convînt. Les douleurs de poitrine augmentaient de jour en jour, et de tant de maux, le souvenir qu'elle gardait au fond de son âme n'était pas le moindre. Cependant sa beauté n'était que fanée; l'éclat de la peau, l'élasticité des chairs, la perfection des formes restaient. On ordonna un exutoire; un très-habile chirurgien l'appliqua au bras gauche. Mais l'exutoire n'emporta pas le mal; les symptômes restaient; les crachats devenaient purulens, et, dans un tempérament muqueux et lymphatique, ce ne sont pas là des pronostics d'un bon augure.

Les choses en étaient à ce point, quand je fus consulté. J'administrai mon traitement, et je vis, avec une véritable joie, la santé, la fraîcheur, la gaîté revenir peu à peu. Madame de Mailly devint grosse; quelques accidens se mêlèrent à cette grossesse. Au septième mois, elle fit une chute, et nous craignîmes de fausses couches. Des ménagemens infinis, quelques jours d'un repos absolu la sauvèrent : elle accoucha d'une fille qui se fait remarquer par sa rare beauté.

Il restait à la débarrasser d'un stigmate importun. J'avais promis de supprimer l'exutoire. Madame de Mailly me pressait de remplir ma promesse; mais sa famille redoutait cette suppression. J'en pris sur moi les risques. C'était en 1811, et la malade jouit main-

tenant d'une santé florissante. Seulement, dans les temps froids et humides, elle éprouve, non point des douleurs, mais un malaise dans la poitrine. C'est un produit de l'imagination, autant que de la faiblesse de l'organe; il ne m'est pas donné de réformer la nature. Madame de Mailly est logée rue du Mont-blanc n° 24. Les médecins qui lui ont donné des soins peuvent se souvenir de l'état où je l'ai prise.

Je dois avouer toutefois que cette cure, tout importante qu'elle est, n'est pas de la même nature que les autres qui font le sujet de mes Observations. Il n'y avait point de phthisie, mais il y avait tout ce qu'il faut pour la produire. En établissant, dans ma théorie, la gradation du mal à ses invasions successives, j'opposerai la combinaison proportionnelle des moyens curatifs. Je voudrais qu'il fût possible de présenter aussi, dans un tableau synoptique, toutes les nuances des tempéramens, afin que l'œil pût saisir à la fois, et dans un instant, tous les élémens d'un rapport si composé.

Ve OBSERVATION.

Phthisie inflammatoire par exaltation sanguine, à la suite de couches.

Je ne veux pas plus cacher mes disgrâces que mes succès; peut-être ai-je quelquefois échoué où d'autres auraient réussi.

Madame Buquet, épouse de M. le comte Buquet, inspecteur-général de la Gendarmerie, après une maladie inflammatoire, fut prise d'une toux violente, et d'abord sans expectoration : bientôt après le sang et le pus se montrèrent.

Cette dame venait d'accoucher de son deuxième enfant; elle était fort jeune, pleine d'esprit et de grâces, d'un tempérament sanguin, vive à l'excès, mièvre et délicate, et d'une charpente frêle. Je n'ai pas observé l'invasion de la maladie ; il paraît qu'elle s'accrut avec une effrayante rapidité.

La malade eut le vif désir de respirer l'air natal; et, dans un caractère comme le sien, un désir ne souffre point d'obstacle. Aussi les médecins eurent-ils bientôt consenti; mais l'air natal ne la guérit point. Il fallut retourner à Paris.

Elle me fit appeler : c'était un soir d'automne; il

y avait nombreuse compagnie. Il ne me fut pas difficile de distinguer la malade à la pâleur de son teint, à la maigreur de son visage, à l'extrême faiblesse qu'elle annonçait. Je m'approchai d'elle ; et la voyant cracher beaucoup, je lui demandai s'il en était ainsi tous les jours. Sur sa réponse affirmative, et à la vue de ses autres crachats, qu'on me montra dans une cuvette, je la jugeai perdue.

Sans rien prescrire que la continuation de sa boisson ordinaire, qui consistait en de l'hydrogala sucré, et aromatisé à la fleur d'orange, je demandai une consultation pour le lendemain.

La consultation eut lieu. Le choix était tombé sur MM. Hallé et Jamet de Langroi. Je me trouvais en présence des chefs de l'ordre ; on me le fit sentir. Mais les plus habiles docteurs ne sont pas les plus heureux. Nous nous sommes revus depuis sans rancune.

Ces messieurs en deux minutes eurent condamné la malade. Je la condamnais aussi ; mais on juge bien que ce ne fut pas mon opinion qui entraîna celle des autres. Je débutais à Paris. Occupé jusqu'alors de la médecine pour le soulagement de mes amis, et des malheureux qui sont aussi mes amis, je n'étais pas encore tombé dans cette dépendance honteuse, partage nécessaire de tout homme qui vit de ses talens. Il fallut bien plier sous ma mauvaise

fortune; mais ma première épreuve ne fut pas douce.

On laissa la malade à mes soins, comme on abandonne un mourant à sa garde. Plein de méfiance dans mes lumières, je n'eus rien de plus pressé que d'écrire au général qui commandait alors à Bruxelles, en le suppliant de faire un autre choix. Je désignais M. Hallé. J'observais qu'à des maux désespérés il ne fallait opposer que des talens supérieurs. Le général me répondit par une lettre flatteuse, où il ne me dissimulait point qu'il avait perdu toute espérance. Il ne se trompait pas. Mon traitement, comme je l'avais prévu, resta sans effet. Quand le terme approcha, je hâtai le retour de cet inconsolable époux. Il recueillit les derniers soupirs de son amie, et me rendit témoin d'une scène d'adieux que je n'oublierai jamais.

(Madame Buquet, rue Ville-l'Evêque, n° 21).

VIe OBSERVATION.

Commencement de Phthisie, par faiblesse radicale de tempérament.

Madame D*** était tourmentée d'un catarrhe, qui commençait à devenir alarmant. La toux, les crachats, l'amaigrissement, les digestions vicieuses,

tout le cortége de la phthisie arrivait à la file. Pour comble de danger, la malade avait un penchant secret à la mélancolie. Déjà mère de trois enfans, quoique fort jeune encore, douce et tendre par caractère, très-agréable de sa personne, religieusement attachée à tous ses devoirs, elle réunissait en elle tous les genres d'intérêt, et cette langueur même, qui se peignait dans tous ses traits et dans toutes ses attitudes, n'était pas son moindre charme. Je la vis : l'on ne pouvait pas dire que la phthisie fût déclarée ; mais il était impossible qu'elle tardât à l'être : car, selon les expressions de Celse, un rhume négligé est une phthisie commencée. Il y a des erreurs banales qui font plus de mal à l'humanité, que toutes les découvertes utiles ne lui font du bien : une erreur accréditée est une vérité pour le peuple, et bien des hommes d'esprit sont ce peuple-là. Une des plus funestes de ces sortes d'erreurs est celle qui attache peu d'importance au rhume ; et j'avoue que le mal en soi n'est pas considérable; mais il dégénère facilement. On ne regarde qu'au principe, et c'est aux suites qu'il faudrait regarder. Quand la dissolution est préparée, que les forces, le sommeil ont disparu, que l'économie des humeurs est entièrement dérangée, on ouvre les yeux : mais est-il temps d'étayer sa maison, quand elle tombe en ruines?

J'administrai mon traitement, avec les modifications que je jugeai convenables; il opéra, comme il continue d'opérer. Peu à peu les symptômes fâcheux diminuèrent : la malade reprit, avec sa santé, ses agrémens, qui ne lui étaient peut-être pas moins chers. Après l'avoir arrachée à un péril certain, je devins le médecin de la maison : toute la famille eut part à mes soins. Au bout de quinze mois, on me retrancha la moitié de mes honoraires, que j'avais considérablement réduits.

Je ne puis m'empêcher ici d'exhaler toute l'amertume de mon cœur sur l'état d'avilissement et d'humiliation, où la noble profession de médecin est aujourd'hui tombée. Chez les peuples antiques, les médecins furent souvent législateurs et prophètes; on les regardait comme une autre Providence : à peine aujourd'hui les distingue-t-on des mercenaires. Depuis que Molière a joué les docteurs, il est du bon ton de dénigrer la science; et, comme le nombre des ignorans n'est pas le plus petit, l'on peut parier que les rieurs seront long-temps encore de son côté. Cependant il faut guérir d'abord; mais la guérison achevée, on en fait hommage à la nature; c'est une reconnaissance qui coûte peu, et l'amour-propre n'y trouve pas moins son compte que l'avarice.

J'avoue que la faute n'est pas seulement aux gens

du monde; il y a long-temps qu'on leur a dit : *Quiconque est riche est tout*, et cet axiôme n'a pas trouvé de contradicteurs. Cependant on humilierait moins l'homme utile, s'il avait le sentiment de sa dignité; mais, quoi! l'on ne gagne rien à être fier. Un gouvernement, qui nous a trouvés dans le sang, et qui nous a laissés dans la boue, ordonna la prescription de nos honoraires au bout d'un an. Il s'ensuit, d'une part, des sollicitations basses; de l'autre, des vérifications flétrissantes; et cependant tous les talens s'empressèrent autour de ce gouvernement, comme d'avides joueurs autour d'une table de Pharaon; il plut sur eux des pensions et des croix, et ils se trouvèrent honorés, parce qu'on avait payé leur déshonneur. Un petit nombre, resté fidèle aux principes de sa profession, n'oublia pas qu'il se devait à lui-même. Ceux-là, donnant d'une main ce qu'ils recevaient de l'autre, préféraient le chaume aux lambris, et ne pensaient pas que le talent dispensât de la vertu : on les a laissés dans l'ombre, comme des hommes au-dessous de leur siècle. Toujours est-il certain qu'ils n'étaient pas à son niveau.

Est-ce une digression oiseuse; une déclamation ridicule? Je ne sais si bien des gens le penseront; mais je suis sûr que plus d'un le dira.

VII[e] OBSERVATION.

Phthisie scorbutique, au dernier degré.

VOICI une nouvelle preuve de l'impuissance de la médecine.

Le respectable marquis de Travanel était depuis long-temps fixé dans sa terre de Royaumond, près de Lusarche. Là, tout entier à des spéculations d'utilité publique, adoré des indigens, dont il était le nourricier et le père, il se livrait avec succès aux travaux d'une bienfaisante industrie.

M. de Travanel avait éprouvé des malheurs, et le chagrin est un ennemi domestique, qui agit lentement, mais sûrement. Un vice scorbutique prédominait la masse des humeurs dégénérées. La maladie augmenta par degrés : une toux établie dès long-temps sous des formes catarrhales, et croissant à mesure que la décomposition approchait du dernier période, changea ses crachats, qui n'étaient d'abord que muqueux et lymphatiques, en purulence. Les forces tombèrent, et le physique du malade éprouva des altérations très-marquées.

La révolution était dans la crise : pour en éviter ou

en modifier les effets, il fallut se résigner à de grands sacrifices. Tant d'alarmes, de dangers et de pertes n'étaient pas faits pour adoucir ses maux : père d'une nombreuse famille (et quel père !), pouvait-il contempler de sang-froid l'avenir qui s'ouvrait pour elle, lui qui ne resta jamais insensible, même à des malheurs étrangers ? Un événement déplorable vint lui porter le dernier coup.

A l'époque où cet homme respectable succombait lentement sous le fardeau de ses peines, je fus consulté pour une demoiselle de dix-huit ans, élevée dans un des pensionnats de Paris, qui souffrait cruellement de la poitrine. Cette jeune personne, le modèle de son sexe, était la fille aînée de M. Travanel. Quand je la vis, elle était frappée de mort : dès l'âge de quinze ans, impatiente de se délivrer d'une humeur dartreuse qui s'était jetée sur sa figure, elle faisait usage de je ne sais quelle boisson, composée sans doute d'acides très-concentrés, qu'un médecin avait eu l'inexplicable imprudence de lui confier; c'est elle qui réglait les doses dans des décoctions appropriées, et, comme le mal ne cédait point assez vite, on juge si le désir d'une prompte guérison lui permit de ménager le remède. C'était un corrosif si puissant, qu'elle m'avoua depuis que ses robes étaient brûlées, et la pièce emportée, quand il en tombait

dessus quelques gouttes. Les croûtes dartreuses disparurent; mais la poitrine s'affecta. Un développement subit acheva de tout ruiner. En peu de temps elle mourut, laissant à sa famille les regrets les plus douloureux, et à son triste père un horrible accroissement de maux.

Aussi la maladie de celui-ci prit bientôt de nouvelles forces : il désira que je me rendisse à Royaumond. A son aspect, je ne doutai plus qu'il ne suivît bientôt sa fille. Le mal, si rapidement et si profondément augmenté par des chagrins domestiques de tous genres, ne pouvait plus être vaincu. J'aurais voulu me dispenser d'entreprendre une cure impossible; mais le malade, quoique sans ressource, conservait encore quelque espérance : il crut, en se rapprochant de moi, gagner beaucoup; et, dans cette pensée, il transporta son domicile à Paris. Vaines précautions! M. Portal me fut adjoint; mais ni ses lumières, ni mon expérience, ne pouvaient rien sur un sang en dissolution, et sur une nature épuisée. Quelques jours après, M. de Travanel avait cessé de vivre. J'ai continué de visiter son intéressante et respectable épouse; elle n'aspire qu'à rejoindre ceux dont un même fléau l'a séparée.

J'avais modifié pour le père et la fille mon traitement sous toutes les formes; j'en avais adapté les

degrés aux tempéramens, aux âges, aux principes de la maladie, toutes causes différentes et même opposées dans les deux sujets. Tout fut inutile ; et je puis dire que, de ma vie, je n'éprouvai un chagrin plus amer.

On voit, par ces tristes récits, que je ne me donne point pour infaillible. Sans doute, si j'eusse été consulté plutôt, les deux victimes, l'une d'elles au moins, n'auraient peut-être pas succombé. Mais on ne lutte pas contre la mort. Hélas ! toute la puissance de notre art se borne à observer la nature, qui échappe toujours par quelque côté à nos observations, et qui se eouvre d'un voile, que toute la vaiue science des homines ne soulevera jamais.

VIIIe OBSERVATION.

Phthisie par atrophie, à la suite de longues fatigues et de chagrins long-temps continus.

MADAME Cauville fut prise long-temps d'un rhume d'hiver qui se prolongea jusqu'au printemps, sans changer de nature. Cette dame était d'un tempérament sanguin, avec la fibre rigide. Comme il

arrive trop souvent qu'on s'abuse sur des maux de ce genre, la malade crut pouvoir avec des bouillons et des tisanes être à elle-même son médecin. L'hiver se passa dans de fréquentes alternatives de mieux et de pire, et sans qu'il y eût d'autre preuve ostensible de dépérissement, que la maigreur, l'inquiétude et l'irrégularité des fonctions. Le terme qu'elle assignait à son malaise, cette belle saison tant souhaitée, fut précisément l'époque du danger. Alors la fièvre parut; les crachats se chargèrent de sang et de pus; tous les symptômes inséparables d'un tel état augmentèrent d'intensité. L'été s'écoula dans ces langueurs, malgré les soins de plusieurs médecins, d'ailleurs fort habiles. Mais ils procédaient par les incrassans, les mucilagineux, les adoucissans, les béchiques, sortes de remèdes que l'usage a consacrés, quoique l'expérience les condamne tous les jours; et il faut bien convenir de leur impuissance, puisque les seuls tempéramens qui devraient naturellement les admettre, je veux dire les tempéramens irritables et mobiles, ne laissent pas de leur résister. Ceci est la matière d'une discussion qu'il n'est pas temps d'entamer encore.

Madame Cauville sentit bien l'insuffisance de ces palliatifs, dont le plus grand défaut est de se ressembler tous; et de ne point offrir de gradation. Elle

vint me consulter. Le premier mois se passa en vaines tentatives. Aussi mobile au moral qu'au physique, ce tempérament irrégulier mit souvent mon expérience en défaut. Je ne pouvais trouver cette amélioration, sensible au médecin avant de l'être au malade, qui décèle toujours le succès des remèdes, et donne la certitude de la guérison, avant qu'elle se soit manifestée. Enfin ce mieux arriva. Six ou huit mois après, le retour à la santé fut indubitable.

Madame Cauville, rue du Colombier, n° 22.

Paris, ce 1811.

à M. le docteur Lanthois.

Monsieur,

« Si je ne puis vous prouver toute ma reconnaissance pour vos bienfaits, je dois au moins vous rendre l'hommage qui vous est dû, et que vous méritez si bien. J'ai eu le bonheur de vous connaître, quand tous vos confrères avaient perdu tout espoir de guérison : personne ne croyait possible que je recouvrasse ma santé ; il y avait si long-temps que ma poitrine était perdue, que moi-même je renonçais volontiers à la vie, tant mon dépérissement m'effrayait. Cependant vous avez triomphé de tous mes maux, je rengraisse,

je ne tousse presque plus, je n'ai plus de fièvre depuis quelque temps, je ne crache plus, je dors et mange bien; enfin, Monsieur, je vous dois la vie. J'ignore encore si ce sera pour un mal ou pour bien, j'ai tant souffert, que je la quitterais sans peine. Je vais passer quelques jours, comme vous me l'avez ordonné, à la campagne, à Passy. Pour le bonheur de l'humanité, faites connaître au public votre nouveau traitement: s'il réussit à tout le monde comme à moi et à madame la comtesse de Souham, vous mériterez l'immortalité. Jusqu'ici les maladies de poitrine, comme les nôtres, avaient été jugées incurables, et personne ne veut y croire. Je prends le liniment pour les frictions, et je continuerai mes bouillons médicamenteux de votre ordonnance. J'aurai l'honneur de vous écrire, afin que, si vous jugiez qu'il me faut encore de votre sirop pectoral, je le fasse prendre.

« Agréez les sentimens, Monsieur le docteur, de toute ma gratitude.

« Ve CAUVILLE. »

IXe OBSERVATION.

Phthisie par suite de dégénérations lymphatiques et de faiblesse radicale par suite de maux physiques dans un tempérament épuisé.

Madame Aurez, veuve d'un président de la Cour des Aides de Montpellier, était venue avec ses enfans à Paris, pour y suivre un procès qui, depuis quelques années, absorbait tous ses revenus, et mettait sa fortune en péril. Le mari de cette dame avait assez imprudemment engagé ses propriétés à un Crésus gorgé d'or, qui, pour augmenter son opulence, convoitait la dépouille de l'orphelin. Tout ce que la fraude peut inventer d'artifices fut mis en œuvre, pour rendre cette affaire interminable. Cette respectable veuve languissait, dévorée de soucis et de craintes, et ne trouvait quelque soulagement que dans les consolations et les secours d'un petit nombre d'amis.

J'avais, dans d'autres circonstanees, donné mes soins à madame Aurez. Je connaissais l'extrême délicatesse de son tempérament, et il n'était pas difficile de prévoir qu'il aurait peine à résister à tant

d'assauts. En effet, en peu de temps, sa poitrine s'affecta. On lui conseilla de recourir à l'habileté d'un praticien à grand costume, et rompu dans le métier : ce qui n'est pas toujours un infaillible garant du succès. Celui-ci trouva une constitution délabrée, le système entier affaibli, ruiné, les fonctions vicieuses et irrégulières. Les crachats se chargeaient peu à peu ; ils devinrent tout-à-fait purulens, si bien qu'au bout de quelques mois, le marasme fut décidé. Alors elle se souvint de moi. Depuis longtemps ses enfans et ses amis la pressaient de revenir à celui qui l'avait déjà sauvée. Elle m'écrivit enfin ; elle me rappela ce que j'avais fait pour elle. Je conserve sa lettre comme un témoignage flatteur et touchant à la fois de mon zèle. Mais des amis communs m'assuraient qu'il n'y avait plus d'espoir. Je refusai poliment. Je m'en croyais quitte. Quelle fut ma surprise de voir arriver un jour chez moi la malade elle-même, accompagnée d'une de ses demoiselles, soutenue ou plutôt portée par M. Granier fils, de Montpellier, militaire robuste ! La maigreur, l'exténuation, l'affaiblissement de cette intéressante dame remplirent mon cœur de pitié. A peine pouvait-elle articuler quelques paroles. Son teint était livide et plombé ; ses yeux caves et ternes ; sa toux la suffoquait, elle expectorait avec douleur des crachats pu-

rulens. Point de courage, point de ressort ; ni digestions, ni appétit. Nul moyen réparateur, pour tant de déperditions. Il m'était cependant impossible de reculer. J'ordonnai l'application rigoureuse de mon traitement, je veillai moi-même à la préparation des drogues, pour être plus sûr de leur efficacité. Huit jours après, elle était en quelque sorte régénérée, et ce fut avec une inexprimable joie, qu'elle se sentit renaître à la vie.

Peu à peu l'expectoration diminua. Les crachats plus rares devinrent muqueux et lymphatiques. Bientôt la guérison parut complète, au grand étonnement d'une famille qui l'adorait ; et surtout de son médecin.

Cependant la nature manquait de puissance. Le chagrin avait miné ce tempérament débile et caduque même dès ses premières années. Le procès ne finissait pas. On ne guérit point les maux de l'âme avec des médicamens ; je n'avais pu que prolonger sa vie. Elle se soutint encore deux années dans cet état de langueur et d'atonie, qui était pour elle la santé ; inquiète, mélancolique, trop faible pour la joie, trop faible pour la douleur, et surtout pour l'alternative de ces deux émotions. Enfin il survint des enflures aux malléoles des pieds. Dans cet intervalle, son procès se termina par un arrangement. Mais le

coup était porté. Les enflures allaient toujours croissant, et dans l'espace de quelques mois, la dissolution était à son plus haut période. Elle mourut d'hydropisie, laissant après elle une famille et des amis inconsolables. Ce n'était point la maladie que j'avais traitée ; c'en était une puisée dans les mêmes sources. La poitrine avait reçu les premières atteintes, et dans la détérioration de cet organe, le poumon ne servait que d'égout. Mon traitement enraya et suspendit le mal. Mais quand tout ressort est usé, que peuvent les secours de l'art, contre un vice radical et constitutif? Je suis entré dans ces détails, dont les gens de l'art apprécieront l'utilité, pour donner une idée de ces métamorphoses qui trompent quelquefois l'observateur le plus exercé, lorsque sans changer de principe le mal change d'espèce, et que forcé à se déguiser, il paraît céder un moment, pour se reproduire bientôt après. On ne peut pas dire que la guérison n'ait eu lieu ; mais l'inépuisable fécondité du vice primitif triomphe toujours par quelque endroit de tous vos efforts.

Les faits que je viens d'énumérer sont tous connus, non seulement des enfans de madame Aurez, mais de madame Granier, et d'un grand nombre de personnes dignes de foi.

Xe OBSERVATION.

Phthisie par suite de syphilis mal guérie, avec des médicamens trop actifs, impropres au tempérament scrofuleux.

M. Charles Ch*** de Lille, d'une famille de négocians justement considérée, se trouvait à Paris, dans une maison de santé dirigée par des médecins dont la réputation n'est point l'ouvrage du hasard, ni de l'intrigue. Ce jeune homme, âgé de vingt-deux ans, était né avec beaucoup de pétulance, et un goût très prononcé pour tous les plaisirs. Son tempérament muqueux s'était manifesté, dès son enfance, par des engorgemens dans les glandes, tant au col qu'aux aisselles. Ce vice primitif se compliqua, grâce à ses imprudences, d'un mal qu'on devine. Les médecins de Lille échouèrent; les médecins de Paris ne furent pas plus heureux. Malgré toute leur habileté, et les traitemens combinés qu'ils ordonnèrent, sa maladie prenait de jour en jour un caractère plus grave. Le virus scrofuleux dominait surtout, et avec une intensité si marquée, que le jeune homme ne tarda

pas à s'atrophier, à s'émacier. Ses crachats, qui n'étaient d'abord que lymphatiques, devinrent purulens; il y eut prostration totale des forces : ce fut au point que le malade pouvait à peine se soutenir, même à l'aide d'un bâton. Tel était son état, quand il me fut présenté : tout en lui offrait les symptômes d'une dissolution prochaine; il avait un collier de glandes de la grosseur d'une noix; d'autres, placées sous les clavicules, formaient des saillies de la grosseur du pouce; les glandes axillaires surtout étaient démesurément grossies.

J'avais à combattre un mal devenu chronique, qui tirait sa principale force d'un vice radical dans la constitution de l'individu; j'avais à détruire les combinaisons des humeurs viciées, et à réparer la lésion d'un organe principal. Dans l'espace de quelques mois, le virus syphilitique disparut sans retour; l'engorgement des glandes avait considérablement diminué; mais il résistait encore. La toux était à peine sensible; les crachats n'étaient plus que pituiteux; les forces, la digestion, le sommeil revenaient. Cependant je ne regardais pas la guérison comme parfaite; il fallait surtout vivre de régime, et c'était le point difficile. On ne s'épargna guère les veillées, les exercices violens, les boissons spiritueuses : aussi restait-il encore des douleurs entre les épaules et sous le thorax. Je

grondais, mais la nature était plus forte; il fallut éloigner de Paris notre convalescent, et le renvoyer dans sa famille.

Avant qu'il partît cependant, je voulus faire constater son état. J'avais besoin, pour fixer les idées sur le bien relatif, d'une autorité respectable. Je m'adjoignis donc M. le professeur Dupuytren, qui le jugea guéri, en comparaison de ce qu'il était avant qu'on le confiât à mes soins. Le poumon avait souffert : on pouvait présumer qu'il était encore chargé de tubercules glanduleux, pareils à ceux qui se manifestaient au dehors.

Nous ordonnâmes la continuation du traitement fondant et dépurant. Cinq ans se sont écoulés, et M. Charles Ch*** jouit d'une santé qui serait parfaite, s'il mettait plus de modération dans ses goûts. Le principe du mal n'est pas tellement détruit, que des excès ne puissent le ramener encore; mais après tant de ravages, et avec une tendance naturelle à tous les maux qu'entraîne l'épaisissement de la lymphe et la stagnation des humeurs, c'est encore quelque chose que cet état doux et tranquille, sans voluptés extrêmes, mais aussi sans douleurs, qui ne proscrit dans les jouissances que l'emportement et l'abus. M. Charles Ch*** réside toujours à Lille, chez M. son père, et j'ai souvent de ses nouvelles.

XIe OBSERVATION.

Phthisie spasmodique nerveuse.

J'AVAIS un ancien ami, le major Delon, attaché au conseil de guerre de la première division militaire, en qualité de rapporteur. Le genre de nos travaux, autant que la distance des lieux, suspendit long-temps l'intimité de nos rapports. Madame Delon, son épouse, était malade, bien avant que je ne vinsse me fixer à Paris, pour y exercer mon état; elle avait son médecin de confiance : les progrès de sa maladie la forcèrent à lui adjoindre un médecin consultant.

Le siége du mal était la poitrine : cet organe paraissait considérablement fatigué. La toux était fréquente et violente, les crachats étaient imprégnés de pus, la respiration lente, entrecoupée et laborieuse. D'abord on décida que c'était une hydropisie; ce fut ensuite un kyste avec dépôt; puis tout autre chose; si bien qu'à force de tâtonnemens, on conduisit la malade à l'agonie; puis on l'abandonna, comme s'il ne restait plus de ressource. M. Delon se souvint de moi; j'accourus. La malade était dans un état à faire craindre que ce ne fût là ma première et ma dernière

visite. Je la trouvai pâmée, défaillante, articulant avec peine, désespérant de sa vie, l'imagination frappée de l'idée d'une mort prochaine; indiquant ses besoins, ses fantaisies et ses terreurs par des signes inquiets plus que par des paroles. Comme j'ignorais tout ce qui avait précédé et amené cette déplorable situation, je tremblais de prescrire de mon chef un remède qui pouvait être meurtrier. Une conférence avec les médecins ordinaires me parut indispensable. On ne les trouva pas chez eux. Cependant le mal empirait. Après avoir ordonné par aperçu ce qui me paraissait commandé par la situation du moment, je pris le parti d'appeler de nouveau mes collègues. Cette fois leurs réponses ne furent point évasives: tout secours était inutile; c'était une personne morte; on la tourmentait sans fruit. Ainsi, réduit à des conjectures, et privé des lumières qui seules auraient pu les détruire ou les confirmer, j'espérais peu de mes ordonnances. Le lendemain cependant le mieux était sensible. Je pus alors m'informer en détail des pronostics, des développemens, des crises de la maladie, de la nature des traitemens. Le refus réitéré de mes collègues ne me rebuta point; mais ils ne se rebutèrent pas plus que moi. Puisqu'ils avaient une fois prononcé l'arrêt, il ne fallait pas en appeler; ils me firent répondre que je fisse ce que je voudrais, mais

que tout ce que je pourrais faire ne rendrait point la malade à la vie. Voilà un genre de politesse qui ne se trouve qu'à Paris : tout se perd dans le tourbillon; l'indifférence publique confond tout, parce qu'elle dédaigne tout. On ignorait dans la maison même qu'il y eût une malade à l'agonie : on ignora depuis qui l'avait rappelée à la santé. Dans une ville de province, une telle cure serait un événement ; mais à Paris, dans cette hâte générale d'user son existence, qui voudrait s'arrêter un moment sur un même objet? Peuple futile, que la mode entraîne; et qui meurt sans avoir vécu !

Dans l'espace de quelques mois, madame Delon fut rendue à son époux, à ses amis, à son fils, jeune officier d'une grande espérance. Je surveillai quelque temps encore cette santé, qui avait reçu de trop fortes atteintes pour se raffermir si promptement; enfin, j'y réussis. Le mal n'a point laissé de trace. La reconnaissance est égale au bienfait, et j'en reçois tous les jours de touchans témoignages. Voilà pourtant une cure opérée sans le jargon doctoral, et sans la perruque in-folio.

Madame Delon est logée dans la rue du Cherche-Midi, à l'hôtel des Conseils de guerre.

Paris, 15 août 1813.

Lettre de madame Delon à M. Lanthois, docteur-médecin.

« Monsieur,

« Il faut avouer que la médecine est quelquefois bien puissante, lorsque celui qui l'exerce affectionne, ainsi que vous le faites, sa profession et ses malades; alors elle fait des miracles, et mon existence est la preuve de cette assertion.

« Affligée de la maladie la plus dangereuse, l'éloignement de nos demeures, ou une fatalité que je ne puis expliquer, m'avaient empêchée d'adhérer aux sollicitations de mon époux, votre ancien ami, qui désirait que je me confiasse à vos soins; j'ai failli être la victime de ce refus.

« Abandonnée de vos collègues, j'avais été tellement regardée comme sans ressource, que le jour que vous êtes venu, appelé par l'inquiète sollicitude de mon époux, qui, au nom de votre ancienne amitié, vous avait pressé de venir prendre connaissance de ma maladie, et de la manière dont on la traitait; que ce même jour, dis-je, c'était en vain que j'avais envoyé chercher, à deux reprises, celui de vos collègues qui m'avait soignée depuis le commencement

de ma maladie ; et le motif qu'il donna à un de mes amis qu'il rencontra ce même jour, c'est qu'il n'y avait plus d'espoir, et qu'il s'était refusé à se transporter chez moi, pour être témoin de ma mort.

« J'ai donc été sur le point d'être sévèrement punie de ne m'être pas d'abord abandonnée à vos soins; mais, si je l'avais fait, vous n'auriez pas eu la gloire d'avoir opéré une résurrection complète. Mes meilleurs amis en ont douté pendant long-temps : moi-même j'avais peine à y croire; encore même j'ai peine à concevoir ce miracle. A la vérité, je dois m'attendre à une convalescence proportionnée au système de dépérissement où vous m'avez trouvée; mais j'attends de l'amitié et du talent le retour à une parfaite santé. La gloire vous en appartiendra, et j'en jouirai, en prônant et redisant sans cesse ce que je vous dois, et ce que vous doivent mon époux et mon fils, dont je suis chérie. Soyez certain, Monsieur, que nous conserverons un précieux souvenir de ce bienfait; veuillez en agréer l'hommage authentique, ainsi que les nouvelles et sincères assurances de toute ma gratitude et de mon inaltérable attachement.

« Femme DÉLON. »

XIIe OBSERVATION.

Phthisie mésentérique.

Mademoiselle Volpinçon, jeune personne de douze ans, avait dès l'âge de huit ans éprouvé diverses indispositions que l'on mettait au nombre de ces anomalies qui assiègent l'enfance. Cette jeune personne, fille unique de parens opulens, était l'unique objet de leur tendresse. Sa maladie prit un caractère assez grave pour exciter et justifier leurs alarmes. Le médecin ordinaire épuisa pendant trois ans tous les médicamens qu'il jugea indiqués par la nature. Tout fut inutile. Une toux continue, une expectoration fréquente et douloureuse, des crachats striés et purulens, tout annonçait l'imminence du danger. Le ventre se météorisa ; le foie ne secréta plus la bile ; un gonflement considérable survint dans cette région ; il y eut des empâtemens dans le mésentère, l'appétit et le sommeil disparurent. La violence du mal arrachait à la jeune malade des larmes continuelles. Elle fut reputée sans ressource. C'est dans cette pénible situation que la mère désolée me consulta. Le médecin avait abandonné sa jeune ma-

lade à la nature ; et la nature épuisée n'avait plus d'action.

J'essayai, je doutai, je tâtonnai long-temps. Enfin je crus avoir saisi un point lucide. Les médecins, comme il arrive très-souvent, n'avaient point connu le principe du mal, et tous leurs efforts s'étaient dirigés contre les symptômes. C'était s'attaquer aux effets, en négligeant les causes. Je reconnus qu'il y avait lésion organique, que de cette lésion dépendaient les crachats dont le poumon n'était que l'égout. Je m'efforçai surtout dans le traitement de ne point dépasser le mal; mais aussi de ne point rester au-dessous. J'employai, mais avec précaution, les héroïques ; je surveillai, pendant quatre mois, leurs effets, leurs progrès, interrogeant à chaque instant la nature. Enfin une sorte de résurrection s'opéra. La vie revint par degrés avec la force. Je sauvai mon intéressante malade, et avec elle sa mère qui ne lui aurait point survécu.

Madame Volpinçon, rue des Deux-Boules-Saint-Honoré, nº 11.

XIIIe OBSERVATION.

Phthisie trachéale ou laryngée.

M. Busson d'Escarts, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, auteur d'un ouvrage très-estimé sur le nivellement, après s'être long-temps débattu contre des souffrances cruelles, dont le principe fut long-temps un mystère pour lui, las des palliatifs ou même des remèdes funestes dont l'avaient accablé, soit les médecins de province, soit même les médecins étrangers, après avoir essayé non moins infructueusement des médecins les plus renommés de la capitale, se mit enfin entre mes mains.

Il était affecté d'une toux incommode, accompagnée de crachats sanglans. La poitrine était travaillée de douleurs atroces. Les affections morales vinrent aggraver les maux physiques ; il craignait la perte de son état ; il se voyait lentement conduit au tombeau ; les symptômes d'une phthisie pulmonaire devenaient à chaque instant plus manifestes à ses yeux.

Je l'examinai long-temps. Mes questions et ses aveux me conduisirent à la véritable source du mal.

Je connus qu'il y avait complication d'humeur dartreuse avec un reste de syphilis étranglée. Je soupçonnai que c'était là la double cause des affections de poumon qui n'était pour les deux élémens primitifs, qu'excrétoire.

Je prescrivis un traitement combiné; le malade, homme d'esprit et de sens, le suivit à la rigueur. Il fut bien dédommagé de ses privations. En peu de temps je le mis à même de reprendre ses fonctions, qu'il honore par ses talens et ses vertus. Rien ne s'oppose plus maintenant aux voyages que son état lui prescrit en toute saison, et par des températures souvent différentes. Sa santé est en un mot parfaite, et j'ai à me féliciter d'avoir rendu à la société un homme précieux qui semblait perdu pour elle.

M. Busson d'Escarts, ingénieur en chef du département des Basses-Pyrénées, à Pau en Béarn.

XIVe OBSERVATION.

Phthisie commencée par une hémophtisie.

M. le lieutenant-général, comte D*** était, depuis quelques années, d'une santé chancelante : les travaux de la guerre, le séjour des camps, et son ar-

deur même qui lui faisait rechercher la fatigue et le danger, avaient miné à la longue son tempérament robuste et vigoureux. L'impétuosité de ce caractère de feu se révoltait contre un repos forcé. Accoutumé à une vie orageuse et singulièrement occupée, il ne pouvait supporter cet état de langueur, de ménagemens continuels, d'attentions minutieuses que la maladie commande. Cependant il fallut bien recourir aux gens de l'art. Alors il crachait le sang mêlé de pus. Au milieu de toutes ces contrariétés, son caractère s'était aigri; sa gaîté avait disparu: ce n'était plus le même homme. Cependant la nature avait encore du ressort, et trop peut-être pour le succès. Le général était doué d'une constitution athlétique, et sa charpente aurait pu servir de modèle. Les premiers médecins le traitèrent comme une petite maîtresse. Sirops, tisanes, bouillons, tout le lavage féminin fut prodigué. Il en arriva ce qui devait naturellement arriver; le mal empira.

Je fus appelé avec précaution, pour ne point causer d'ombrage. Avant de rien entreprendre, je visitai plusieurs fois le malade. Enfin, sur la double base de son tempérament et des progrès de la maladie, je fondai un système particulier de traitement. J'avais à lutter et contre le mal physique, et contre les difficultés morales. Subjugué par son ardeur, étonné,

dépité de cet état de faiblesse si nouveau pour lui, tantôt, comme pour secouer le joug, il repoussait l'idée d'être malade; tantôt, plus abattu par ses efforts mêmes, il implorait des moyens violens, brusques, décisifs. Ma théorie triompha, dans cette circonstance difficile, d'un double écueil. Dans peu de temps les symptômes cessèrent, la vigueur primitive revint. Le général partit pour la campagne, où il acheva sa guérison, et revint ensuite à Paris, où il est logé, rue Basse-du-Rempart, n° 59.

XVe OBSERVATION.

Phthisie pulmonaire.

M. Fouchard, capitaine dans la Garde, à l'âge de vingt-deux ans, était déjà vieux soldat. Entraîné de bonne heure par son indomtable passion pour les armes, il en recueillait les fruits prématurés. Après la bataille de Dresde, cet officier se sentit atteint d'une syphilis plus ou moins compliquée. On le traita, comme on traite dans les bivouacs, et avec un remède qui ne convient pas à tous les tempéramens. La maladie céda, mais la poitrine s'affecta si cruellement, qu'il

fallut bien abandonner de brillans prestiges pour de tristes réalités. M. Fouchard se rendit à Paris. Le hasard le plaça dans une maison où se trouvait une jeune personne atteinte de phthisie. Ils se voyaient tous les jours; ils se confiaient leurs maux; le même médecin les traitait; la conformité d'âge et de situation établit entre eux des rapports de sympathie, qui, en adoucissant les chagrins du jeune homme, suspendirent en lui cette bouillante ardeur qui ne rêvait que gloire et dangers. Enfin, la demoiselle mourut. Cet événement fit sur le malade une impression cruelle et profonde. Mais comme les regrets les plus amers nous ramènent toujours au sentiment de nos propres maux, l'inévitable effet de cette mort, dans l'esprit du jeune homme, fut un vif retour sur lui-même. Il sentait la vie lui échapper, au moment où l'on commence d'en jouir; il voyait se fermer devant lui cette perspective brillante que son imagination embellissait encore : et puis il est rare qu'un guerrier sache braver la mort ailleurs que sur le champ de bataille. Dans son lit, il la reçoit presque toujours de mauvaise grâce, comme si en le frappant sur ce théâtre obscur, elle abusait de ses droits.

Enfin je lui fus indiqué; il vint à moi. Je le vis pâle, maigre, décharné, se soutenant avec peine, sans appétit, sans sommeil, le cœur encore plein de

sa jeune amie ; enfin , dans ce dernier degré de consomption physique et morale, dans cette période terrible après laquelle il n'est que la mort. Je le consolai, je lui promis tout. Dans tous maux, le premier remède est l'espérance. Le malade crachait le pus à pleine bouche ; quelquefois il s'y mêlait du sang sorti du poumon. Mon traitement opéra des merveilles. Tout entier au plaisir d'être rendu à la vie, le malade avait laissé bien loin derrière lui, comme un poids inutile, tous ses tristes souvenirs. Il faisait avec délices l'essai de ses forces renaissantes ; et mille ingénieuses saillies attestaient la joie d'une âme vive qui ne demande qu'à s'épancher.

Malheureusement c'était le temps des expiations. Les armées alliées arrivaient aux portes de la capitale. Je voyais bien que mon jeune homme avait honte d'être si près du danger, et de ne point combattre. Mais je n'avais garde de prévoir que, dans une convalescence à peine commencée, il pût résulter de ce sentiment autre chose que des regrets : peut-être lui-même n'en prévoyait-il point les suites. Quoi qu'il en soit, il vint me demander un jour si l'exercice du cheval pouvait lui être funeste. Je lui répondis, au contraire, que cet exercice, pourvu qu'il fût modéré, ne pouvait que produire un bien : c'en fut assez. Quelques-uns de ses camarades partaient pour le

camp; il voulut les accompagner. L'action s'engagea. Mon jeune homme se trouvait dans son élément; il partagea tous les périls de la journée, et fit des prodiges de valeur. La nuit, la faim, l'épuisement de ses forces, l'avertirent qu'il était temps de songer à la retraite. Il était resté dix heures à cheval, sans prendre de nourriture, et constamment exposé au feu de l'ennemi. Rentré dans son hôtel, il prit quelques alimens, et se hâta de regagner son lit. La nuit fut cruelle. Le lendemain tous les membres étaient perclus, toutes les articulations roidies; il ne put se traîner hors de son lit; il n'eut pas la force de saisir le cordon de la sonnette. Ses hôtes, inquiets de ne pas le voir paraître, entrèrent dans sa chambre, et le trouvèrent dans cette agonie terrible qui dura plus de dix jours. Je n'épargnai pas les reproches, ni les soins; mais le mal était fait. Tous les anciens symptômes avaient reparu; les douleurs de la poitrine étaient insupportables. Après cinq mois d'efforts constans, il n'a pas été possible de retrouver ce mieux où je l'avais laissé. Il mourut bientôt après à la campagne où il alla voir sa famille. Une vomique s'était formée, accident plus ou moins dangereux, mais dont l'issue est presque toujours incertain. L'âge et l'heureuse conformation du malade laissaient encore de l'espérance; mais il est cruel pour nous deux de recom-

mencer après un premier succès, et de courir encore tant de chances, lorsque tout semblait achevé. Pour ne pas fatiguer mes lecteurs par de plus longs détails, je prends le parti de joindre à ma relation la lettre où M. Fouchard proteste de son repentir, et promet d'être plus docile. Cette lettre, en même temps qu'elle sert de témoignage à mes récits, guidera aussi mes lecteurs dans la succession de tous les épisodes qui ont marqué de leur influence le cours inégal et bizarre de cette maladie.

Paris, le 30 juin 1815.

Lettre de M. Fouchard à M. Lanthois, docteur-médecin.

« Mon cher Docteur,

« Je crains bien que la journée d'hier m'ait enlevé l'état prochain de convalescence que je devais à tous vos soins. Je tremble que l'appétit, le sommeil, les forces, enfin la gaîté que vous m'aviez fait retrouver, ne soient une perte que je doive éprouver.

« Hier, je suis monté à cheval, et je me suis allé promener sur le boulevard. La rencontre de plusieurs de mes amis m'a fait oublier vos sages conseils. Me fiant sur l'état heureux où je me trouvais, je n'ai vu que

le plaisir d'aller avec mes camarades voir l'armée qui se trouve autour de Paris. La journée ne m'a rien paru : courir de tous côtés, voir ses braves sur tous les points, tout cet appareil m'a fait oublier le souvenir de la fatigue. Le soir, je suis rentré chez moi : la fraîcheur, qui se fait sentir à la chute du jour, est venue m'avertir que j'étais très-fatigué. La nuit a été assez bonne. Ce matin, j'ai encore eu assez de forces pour me lever. J'ai déjeuné sans appétit. Quelques temps après, tous mes membres s'engourdissaient avec une telle vitesse, que j'ai été obligé de me mettre sur mon lit. Depuis onze heures jusqu'à quatre heures que j'y ai été, le sommeil est venu me faire oublier mes douleurs ; mais, à mon réveil, quel a été mon étonnement quand je me suis aperçu que je ne pouvais remuer aucune des parties de mon corps, à l'exception du bras droit. Il me semble que j'aie été mitraillé, et que l'ensemble de mon corps n'existe plus qu'au moyen de quelques lambeaux de chair et de peaux : voilà l'état où je suis, mon cher docteur ; je me recommande à vous et à tous vos soins pour me conserver l'état où j'étais il y a deux jours. J'étais presque guéri : il serait bien cruel que cette malheureuse imprudence me fisse perdre ma santé, et à vous le fruit de tous le soins que vous avez pris pour la rétablir.

« Adieu, mon cher docteur ; je vous renouvelle encore la prière de ne point m'abandonner dans ce fâcheux moment.

« FOUCHARD. »

XVIe OBSERVATION.

La cure que je vais raconter est du nombre de celles dont le souvenir m'est le plus cher. Les anciens ont fait un dieu de l'inventeur de la médecine. Je ne suis qu'un homme faible et borné ; mais toutes les fois que j'ai arraché une victime à la mort, toutes les fois que j'ai pu me dire : Encore un devoir rempli envers l'humanité, j'ai eu aussi ma part d'ambroisie. Ce n'est pas qu'un secret amour-propre ne vienne mêler ses prestiges à des sentimens plus graves ; car où est la vertu qui soit exempte d'un peu de faiblesse ? Mais un dévouement de tous les jours peut bien racheter une faiblesse de quelques instans. Otez ce dédommagement ? qui oserait entrer jamais dans une carrière, sans dimensions et sans limites certaines, où tous les hasards malheureux sont imputés comme des fautes ; où tous les succès sont comptés

comme des hasards heureux; où la nature lutte contre vous de toute sa puissance, tandis que l'envie, plus audacieuse encore que les soldats de César, vous attend au triomphe, non pour le flétrir, mais pour le nier?

Je me hâte de descendre de ces hauteurs, et je reprends avec un style plus simple, un ton plus modeste.

Phthisie pulmonaire.

Mademoiselle de Royer de Saint-Julien offrait, quand j'entrepris sa guérison, tous les symptômes d'une phthisie parvenue au troisième degré, de cette sorte de phthisie que des arrêts, qui n'admettent point d'appel, ont jugée incurable; elle touchait à cette crise de l'adolescence si décisive, souvent si dangereuse pour son sexe. L'excellente conformation de ses parens, de son père surtout que l'on citait pour ses formes athlétiques, ne permettait point de préjuger un vice héréditaire; et cependant tout annonçait une caducité prématurée, maigreur, dégoûts, pâleur livide. M. et madame de Saint-Julien habitaient une terre éloignée de Paris. Leur fille, pensionnaire dans une maison d'éducation, au Marais, avait coutume de passer ses jours de congé chez madame la comtesse de Tilly, rue Caumartin,

n° 23, anciennement liée à sa famille. Madame la baronne de Bonnemain, fille de madame de Tilly, affectionnait beaucoup cette enfant : il s'était formé entre elles, malgré quelque différence dans les âges, une étroite amitié, que justifiaient bien la douceur, l'aménité, la sensibilité exquise, les grâces naïves de la jeune personne.

Le mal augmentait sensiblement; il effraya les dames qui tenaient la pension, où se trouvait mademoiselle de Saint-Julien : elles écrivirent à madame de Bonnemain. Celle-ci accourut, inquiète pour sa jeune amie; et je l'accompagnai.

On n'avait point exagéré : l'état de la malade était véritablement alarmant; sa pâleur, sa maigreur, passaient toute expression : on eût dit d'un spectre. Il faut remarquer que, dans un très-court espace de temps, sa taille s'était considérablement accrue : elle passa quelques jours encore dans sa pension; mais le danger devenant imminent, on la transporta chez madame de Bonnemain, et c'est là, c'est proprement à cette époque, qu'elle me fut confiée, comme au médecin de la maison.

La phthisie foudroyante était manifeste : une toux sans relâche, une expectoration abondante de pus et de sang, le dernier degré de l'atrophie, des nuits plus cruelles que les jours, tous les caractères de la

consomption, tous les avant-coureurs de la mort. Je la soumis à ma méthode, et au régime surtout, qui en est une des principales bases. Nous étions au printemps. S'il m'eût été permis de concevoir quelque espérance, c'est sur cette époque de salut et de renouvellement que je l'aurais fondée; mais le printemps se passa sans amélioration. L'été ne fut pas plus favorable : rien n'altérait cependant mon zèle. Outre l'intérêt de l'art, de l'humanité, de ma réputation et l'intérêt particulier dont on ne pouvait se défendre pour la jeune malade, je devais être jaloux de justifier la confiance d'une maison respectable, qui m'avait distingué quand j'étais encore dans la foule. On juge que je n'épargnai ni les visites, ni les soins, ni les essais; toujours prêt à des modifications nouvelles; observant, surveillant la nature. Le moment désiré n'arrivait pas : une force d'inertie semblait arrêter tous mes efforts. Le dangereux automne approchait, et déjà le découragement s'était emparé de moi.

Peut-être une cause morale influait-elle plus puissamment que des causes physiques sur la jeune malade : elle entendait sans cesse répéter autour d'elle des paroles sinistres et désespérantes, en l'absence de madame de Bonnemain, qui, seule, avait l'intelligence du cœur de sa jeune amie. Les laquais, les

femmes de chambre, expliquaient sans ménagement leur pensée; ils accusaiennt la malade de leurs dégoûts et de leurs fatigues, lui reprochaient de vivre trop long-temps. Quel mal ne devait-elle pas ressentir de ces grossières duretés? Le riche ne songe pas assez aux vices qu'il entretient, ou fait naître autour de lui. Cette foule dégradée, dont il peuple sa maison, le hait au fond du cœur : on peut l'acheter; mais on ne la gagne pas; et, pour satisfaire l'orgueil, on s'entoure d'ennemis.

Ce n'est pas que, vers le milieu de l'été surtout, il ne s'offrit par intervalles quelques lueurs d'espoir; mais de ces lueurs passagères qui éblouissent un moment, pour vous laisser ensuite dans les ténèbres. Enfin, l'automne, que j'attendais en tremblant, amena la guérison. Jamais phthisie ne s'était montrée sous des formes aussi menaçantes, jamais les indices de la destruction n'avaient été si nombreux, si caractérisés. Le succès m'étonna moi-même. Ce n'était point conserver la vie, c'était la donner.

Dès ce moment, la nature me seconda : chaque jour amenait un bienfait nouveau. La malade partit, peu de temps après, pour se rendre au sein de sa famille. Je lui laissai une consultation très-détaillée, avec des médicamens préparés pour accélérer l'effet des premiers remèdes. La jeunesse et le changement

d'air firent le reste. C'est aujourd'hui une grande et belle personne. M. de Saint-Julien, en la ramenant à Paris, a voulu m'exprimer lui-même sa reconnaissance. Il est maintenant officier dans la maison du Roi. Je m'autorise de son témoignagne : si j'ai chargé le tableau, il peut me démentir.

XVIIe OBSERVATION.

Phthisie laryngée, devenue pulmonaire.

VOICI un sujet de raillerie pour les sots, d'étonnement pour les hommes de bon sens, de méditation pour les véritables amis de l'art. Je décris un phénomène également bizarre dans son origine, dans son cours, dans ses résultats. Afin de rendre facile à de plus savans que moi la recherche des causes qui m'ont échappé, je promets de ne pas omettre, de ne pas altérer la plus légère circonstance.

En 1814, M. le général comte Monet, fils de l'ancien ambassadeur du roi de Pologne en France (j'appuie sur cette particularité pour le distinguer d'un autre général de ce nom), vint confier à mes soins madame de Mertens, qu'il avait connue en

Allemagne, et qui venait en France pour l'intérêt de sa santé.

Madame de Mertens était belle, et dans la fleur de l'âge; sa constitution paraissait forte : point d'imperfections au dehors qui pussent faire soupçonner un vice intérieur. Le mal avait commencé par une toux violente, accompagnée de vives douleurs au côté gauche, et de tiraillemens dans le sein, qui se prolongeaient bien avant dans la poitrine.

Plusieurs conférences furent employées à découvrir la cause du mal par le récit exact de ses symptômes et de ses progrès. Depuis quinze mois, elle en était aux palliatifs, sans avoir pu retirer de ce traitement banal d'autre fruit que quelques adoucissemens trompeurs, et quelques espérances bientôt dissipées. L'appétit et le sommeil avaient fui; les formes étaient flétries; la nature succombait : une mélancolie profonde secondait les ravages du mal. Tous les plaisirs lui étaient devenus insipides, toutes les distractions importunes; l'image d'une mort prochaine remplissait sa pensée; les jours et les nuits se passaient dans les larmes. J'ai rarement vu d'aussi frappans exemples de ce que peut sur l'imagination le sentiment d'une douleur continue, et le délabrement progressif de la santé. Aux irritations plus ou moins vives, plus ou moins douleureuses qui descendaient de la gorge au

dessous de la clavicule, se joignait la foule des symptômes ordinaires, comme la toux, les crachats purulens et lymphatiques, tout ce qui marque, tout ce qui constitue la phthisie.

La percussion ayant achevé de m'éclairer sur le véritable siége du mal, en m'indiquant une adhérence et un embarras notoire sous la seconde des vraies côtes, sans balancer je réduisis la malade à mon traitement fondant, incisif, tonique surtout, que je modifiai sous toutes les formes, insistant particulièrement sur les frictions du liniment anti-putride et tonique, pour désorganiser la reproduction purulente des humeurs. Elle fit usage de six ou huit grands flacons d'extrait fondant, des bouillons indiqués dans ma formule, et dont je graduais l'activité sur les accroissemens quelquefois brusques et les décroissemens équivoques du mal. Peu à peu madame de Mertens reprit des forces, de l'appétit, et, ce qui marquait plus sûrement la guérison, elle retrouva le courage et l'espérance. Chacun de ses instans était un pas vers la vie. Son ami, témoin de ce rétablissement qu'il n'avait pas espéré et dont il pouvait tous les jours compter les nuances, ne trouvait point de paroles pour exprimer sa vive joie.

Cependant la guérison n'avançait qu'à pas lents. La toux persévérait; les crachats abondaient encore. Seulement ils n'étaient plus, comme auparavant,

imprégnés d'une humeur sale et décomposée : c'était des crachats muqueux et lymphatiques, et d'épaisse consistance. Mais les douleurs, les tiraillemens, les angoisses, la mélancolie, avaient fait place au plaisir d'être, à l'espérance d'être mieux. Cette pâleur, indice presque toujours certain de quelque altération interne, et qui décèle quelquefois le mal bien long-temps avant que d'autres symptômes ne l'annoncent, avait fait place à des couleurs d'un plus séduisant aspect, et d'un meilleur augure. C'était une jouissance pour moi de contempler ces progrès heureux; et, m'applaudissant déjà d'une découverte qui devait honorer mon nom et consoler l'humanité, j'étais presque tenté de m'écrier comme Archimède : Ε῞υρηκα, *je l'ai trouvé.*

C'est ici le lieu de raconter ce phénomène que j'ai annoncé plus haut; j'en abandonne l'explication aux esprits forts qui expliquent tout. A mesure que la guérison avançait, madame de Mertens s'apercevait d'un affaissement dans son sein gauche, au siége même de la douleur, à l'endroit d'où elle sentait se détacher la matière des expectorations. Le volume des chairs lui paraissait diminuer à vue d'œil; après avoir long-temps balancé, elle se résolut enfin à m'en faire l'aveu. En comparant les deux seins, je reconnus, en effet, qu'elle ne se trompait pas : c'était un

thermomètre sûr. Le volume diminuait à mesure que la santé se rétablissait, si bien que lorsqu'elle fut tout-à-fait raffermie, le sein était entièrement oblitéré. La place intérieure, formée par la matière viciée, avait, dans le travail de la nature, absorbé le sein externe soumis à son influence; résultat très-vrai quoique peu vraisemblable, et qui ne m'étonna pas moins que la malade elle-même. Vers le onzième mois, madame de Mertens était complétement guérie. Elle visita la France dans toute son étendue, et parcourut nos villes principales, sans que les fatigues du voyage occasionassent la moindre rechute. Dans une visite qui je lui fis à son retour de Bordeaux, je m'avisai de lui demander des nouvelles de son déserteur. Elle me confia qu'il avait reparu; mais sans éclat, sans substance, dans un état d'appauvrissement propre à faire mieux ressortir le luxe et la beauté de son ambitieux voisin, qui paraissait s'être enrichi de ses pertes.

On me saura gré de fournir un nouveau sujet d'étude à nos grands maîtres. Habiles à interroger la nature, à la deviner même quand elle se dérobe le mieux aux regards, ils n'auront pas de peine à soulever ici le voile: moi, dont les faibles yeux n'ont pu rien entrevoir, j'attends avec humilité leurs décisions souveraines.

Madame de Mertens est logée place des Jacobins, n° 19. M. le général Monet peut certifier aussi la vérité, pour l'avoir entendue de la bouche de sa respectable amie. J'ai de lui, à ce sujet, une lettre que je garde comme un témoignage précieux.

XVIIIe OBSERVATION.

Voici un exemple de phthisie symptomatique par dissolution des humeurs, sans lésion organique.

Un homme justement célèbre dans le commerce, M. Alexis Baour de Bordeaux, était depuis longtemps en proie à ce genre de tourmens, qu'on n'a pas coutume de nommer une maladie, parce qu'on serait embarrassé de la caractériser. C'étaient des ressentimens de rhumatismes, des quintes de toux, des insomnies, des dégoûts en un mot, plus que des douleurs. Il y avait une lutte entre le mal et le bien qui cédaient tour à tour et reprenaient l'empire. Enfin la dissolution se montra sous ses formes naturelles. Il sortit du poumon comme organe excrétoire, des crachats abondans mêlés de pus. Joignez à cela une telle prostration de forces, qu'il n'y avait point dans

tout son individu, membre ou même articulation dont il eût le libre usage. L'accablement était au comble.

Mais heureusement le mal s'était dévoilé. Plus heureusement encore, la bonne fortune du malade l'avait préservé des incrassans et des béchiques. Sans être bien sûr qu'il y eût lésion dans l'organe, je ne l'en soumis pas moins à ma méthode ; car si les principes de cette méthode sont invariables, ses procédés se laissent modifier, suivant les circonstances de la maladie et le tempérament du malade, et cette foule d'accessoires dont je ne tenterai sûrement pas l'énumération. D'abord le malade éprouva de la surprise, et même de la répugnance. Tous ses préjugés se soulevaient contre une pratique bizarre qui, dans la guérison d'un rhume opiniâtre, comme on l'appelle, néglige les émulsions et les mucilages. Cependant, comme il y avait de la force dans cette âme, et de la maturité dans cet esprit, et qu'au surplus j'avais sa confiance, il voulut bien, à ma considération, laisser gronder les préjugés ; et toute ma méthode fut religieusement suivie, avec ses sirops et ses frictions, et tout ce qu'elle prescrit de contraire à l'usage.

Bientôt M. Baour put reprendre ses occupations et ses habitudes. Pendant trois années consécutives,

la maladie chassée une fois essaya de se montrer encore ; le même traitement la conjura de nouveau.

Six ans se sont écoulés, depuis l'époque où ce digne et respectable ami se remit dans mes mains. Les intérêts de son commerce l'ont ensuite appelé à Bordeaux, où il jouit d'une assez bonne santé. Si son vieil ennemi le menaçait encore, il sait les moyens d'en triompher.

Lettre de M. Alexis Baour à M. Lanthois, docteur-médecin.

« Mon cher Docteur,

« Je passe de très-mauvaises nuits ; la toux est si forte et si continue, les crachats si abondans, si sales et si purulens, que pour cette fois je commence à mal augurer de ma guérison. Voilà la troisième fois que je rechute : la carcasse s'use, je ne suis plus jeune ; mais surtout je suis si faible, si abattu, que je ne suis pas sûr de mes jambes, ni d'aucun mouvement ; cependant je suis votre traitement à la rigueur, comme vous me l'avez ordonné ; les frictions avec le liniment, soir et matin, les bouillons et le sirop, sans m'apercevoir d'un mieux, qui se prononçait d'abord à mes deux premières maladies. Si

vous me croyez en danger, il ne faut pas me le cacher, mes affaires demandent que mon frère de Bordeaux vienne, si je suis en danger. Vous aurez, je crois, bien de la peine de me tirer de là. Je vous attends. Le traitement que vous m'ordonnez ne serait-il pas trop chaud? Mes amis et mes connaissances voudraient fort que je prisse du lait chaud, des tisanes des quatre fleurs. J'ai trop de confiance en vous pour rien faire sans vos conseils; seulement je vous le propose : vous m'en direz votre avis. Je vous attends.

« ALEXIS BAOUR. »

FIN.

A. EGRON, IMPRIMEUR
DE S. A. R. MONSEIGNEUR DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n° 37.

ERRATA.

Pag. 103, lig. 2, s'expliquerait, *lisez :* ne l'expliquerait.
Pag. *ibid.*, lig. 22, Montamas, *lisez :* Montanus.
Pag. 115, lig. 13, veau, *lisez :* du cerveau.
Pag. 136, lig. 7, éphatique, *lisez :* hépatique.
Pag. 162, lig. 4, hidrogale, *lisez :* d'hydrogala.
Pag. 169, lig. 7, arnicamontana, *lisez :* arnica montana.
Pag. 177, lig. 17, s'enfiltrent, *lisez :* s'infiltrent.
Pag. 189, lig. 13, l'animaliser, *lisez :* s'animaliser.
Pag. 201, lig. 9, mère, *lisez :* à être mères.
Pag. 266, lig. 5, prescrire, *lisez :* proscrire.
Pag. 239, lig. 14, prs, *lisez :* pas.